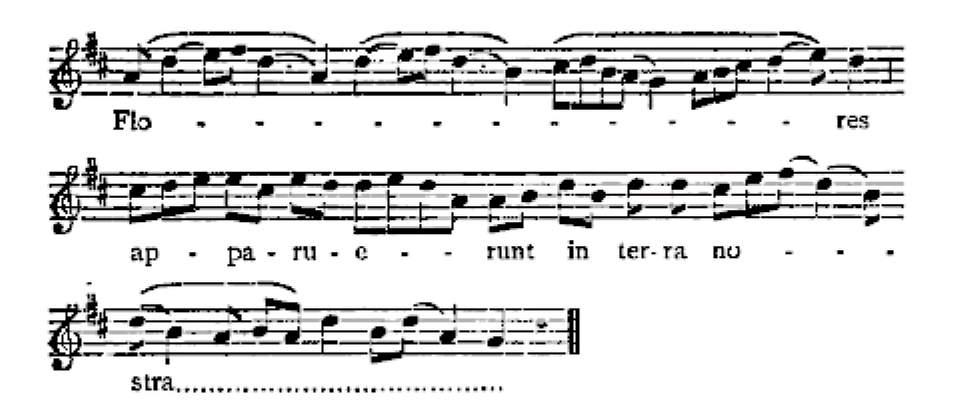
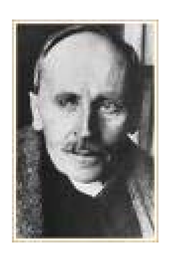
Romain Rolland

Jean-Christophe

Tome I



BeQ



Romain Rolland

Jean-Christophe

I

L’aube

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 54 : version 1.0

Jean-Christophe fut publié d'abord en 17 *Cahiers de la Quinzaine*, par Charles Péguy, de février 1904 à octobre 1912, puis en 10 volumes à la librairie Ollendorff. Édition de référence, pour cette version numérisée, qui comprend aussi dix volumes : Le Livre de Poche, en trois volumes.

1. L'aube
2. Le matin.
3. L'adolescent.
4. La révolte.
5. La foire sur la place.
6. Antoinette.
7. Dans la maison.
8. Les amies.
9. Le buisson ardent.
10. La nouvelle journée.

Jean-Christophe

Aux
âmes libres
de toutes les nations
qui souffrent, qui luttent,
et qui vaincront.

Introduction à *Jean-Christophe*

Jean-Christophe va entrer dans sa trentième année. Il a fait du chemin, depuis le temps où, penché sur son humble berceau, un écrivain ami, affectueux et à l'ordinaire plus perspicace, lui prédisait qu'il ne franchirait pas le cercle d'une douzaine de familiers. Il a bouclé, en long, en large, le tour de la planète, et il parle aujourd'hui dans presque toutes les langues de la terre. Quand il revient de ses voyages, dans les costumes les plus variés, son père qui, lui aussi, depuis trente ans, a, sur les sentiers du monde, rudement usé la plante de ses pieds, a quelquefois peine à le reconnaître. Qu'il me soit permis de rappeler ce qu'il était, quand je le tenais, tout petit, dans mes bras, et dans quelles conditions mon gars a réclamé de venir au monde !

La pensée de *Jean-Christophe* couvre plus de

vingt années de ma vie. La première idée date du printemps 1890, à Rome. Les derniers mots écrits sont de juin 1912. L'œuvre déborde au-delà de ces limites. J'ai retrouvé des ébauches de 1888, alors que j'étais encore élève à l'École Normale Supérieure de Paris.

Les dix premières années (1890-1900) furent une lente incubation, un rêve intérieur où je m'abandonnais, les yeux ouverts, tout en réalisant d'autres tâches : les quatre premiers drames de la Révolution *(Le 14 juillet, Danton, Les Loups, Le Triomphe de la Raison)*, les *« Tragédies de la foi » (Saint Louis, Aërt), le Théâtre du Peuple*, etc.

Christophe m'était une seconde vie, cachée aux yeux du dehors, où je reprenais contact avec mon moi le plus profond. J'étais, jusqu'à la fin de 1900, engagé, par certains liens sociaux, dans la *« Foire sur la Place »* de Paris ; et je m'y sentais, comme Christophe, terriblement étranger. Le *Jean-Christophe* que je portais en moi, comme une femme son fruit, m'était ma *Burg* inexpugnable, mon *« Île des Calmes »*, où j'étais

seul à aborder, au milieu de la mer hostile ; j'y rassemblais mes forces en silence, pour les futurs combats.

Après 1900, entièrement libre et seul avec moi-même, avec mes rêves, mes armées de l'âme, je me lançai résolument sur les flots.

Le premier cri d'appel fut jeté, dans une nuit d'orage d'août 1901, du haut des Alpes de Schwytz. Je ne l'ai jamais publié avant aujourd'hui ; et des milliers de lecteurs inconnus en ont cependant perçu l'écho, répercuté au long des murailles de mon œuvre. Car ce qu'il y a de plus profond dans la pensée n'est point ce qui s'exprime à haute voix : le regard seul de Jean-Christophe a suffi à faire sentir aux amis invisibles, dispersés dans le monde, la tragique fraternité qui était à la source de l'œuvre, et le fécond désespoir d'où ce fleuve d'énergie héroïque est sorti.

« Dans une nuit d'orage, au milieu des montagnes, sous la voûte de feu des éclairs, parmi les sauvages grondements de la foudre et

des vents, je pense à ceux qui sont morts et à ceux qui mourront, à cette terre tout entière, que le vide enveloppe, qui roule au sein de la mort, et qui mourra bientôt. À tout ce qui est mortel j'offre ce livre mortel, dont la voix cherche à dire : "Frères, rapprochons-nous, oublions ce qui nous sépare, ne songeons qu'à la misère commune où nous sommes confondus ! Il n'y a pas d'ennemis, il n'y a pas de méchants, il n'y a que des misérables ; et le seul bonheur durable est de nous comprendre mutuellement pour nous aimer : – intelligence, amour, – seul éclair de lumière qui baigne notre nuit, entre les deux abîmes, avant, après la vie."

« À tout ce qui est mortel – à la mort qui égalise et pacifie –, à la mer inconnue où se perdent les ruisseaux innombrables de la vie, j'offre mon œuvre et moi.

« Morschach, août 1901. »

*

Bien avant d’entreprendre la rédaction définitive de l’œuvre, une quantité d’épisodes et de figures principales avaient été esquissés : Christophe, depuis 1890 ; Grazia, dès 1897 ; Anna du *Buisson ardent*, tout entière portraiturée en 1902 ; Olivier et Antoinette, en 1901-1902 ; la mort de Christophe, en 1903 (un mois avant de rédiger les premières lignes de *L’Aube*. Je n’avais plus qu’à tirer et resserrer les épis, pour lier la gerbe, à l’heure même où je notais :

« Aujourd’hui, 20 mars 1903, je commence d’écrire définitivement *Jean-Christophe*. »

On voit combien absurde est l’assertion de ces critiques peu clairvoyants, qui s’imaginent que je me suis engagé dans *Jean-Christophe* au hasard et sans plan. J’ai pris, de bonne heure, dans mon éducation française, classique et normalienne – et j’avais dans le sang –, le besoin et l’amour de la solide construction. Je suis de la vieille race des bâtisseurs bourguignons. Je n’entreprendrais jamais une œuvre, sans en avoir assuré les assises et dessiné toutes les grandes lignes. Jamais ouvrage ne fut aussi totalement organisé dans la

pensée que *Jean-Christophe*, avant que les premiers mots fussent jetés sur le papier. Ce même jour, 20 mars 1903, je fixais dans mes esquisses[1] les divisions du poème. Je prévoyais expressément les dix parties – les dix volumes – et j'en arrêtais les lignes, les masses et les proportions, à peu de choses près comme je les ai réalisées.

Le travail de rédaction définitive de ces dix volumes[2] a pris une dizaine d'années. Commencé

---

[1] Toutes mes esquisses originales, mes notes et brouillons de *Jean-Christophe*, en deux cartons, ont été remis par moi, en 1920, aux Archives Nobel de l'Académie Suédoise, à Stockholm, exception faite pour les manuscrits d'*Antoinette*, réservés au pays natal, à la petite patrie nivernaise : (je les ai déposés, en 1928, aux Archives départementales de la Nièvre, à Nevers).

[En 1952, la Bibliothèque Nobel remit les documents, jadis reçus de Romain Rolland, au Fonds Romain Rolland, qui venait d'être institué. La même année, les Archives Nationales firent faire pour le Fonds un microfilm des manuscrits d'*Antoinette*.]

[2] *Jean-Christophe* fut publié d'abord en 17 *Cahiers de la Quinzaine*, par Charles Péguy, de février 1904 à octobre 1912, puis en 10 volumes à la librairie Ollendorff. L'édition des *Cahiers de la Quinzaine* contient certains chapitres qui ont été élagués, par la suite (notamment, dans *La Révolte*, un court

le 7 juillet 1903, à la Frohburg-sur-Olten, dans le Jura suisse – dans ces mêmes sites où devait plus tard se terrer le Jean-Christophe blessé du *Buisson ardent*, non loin du duel tragique des sapins et des hêtres, – il a été terminé, le 2 juin 1912, à Baveno, sur les rives du lac Majeur[1]. Il fut écrit, en majeure partie, dans la petite maison branlante de Paris, au-dessus des Catacombes – 162, boulevard Montparnasse – que, d'un côté, faisaient trembler les lourds charrois et le grondement incessant de la Ville, mais que, sur l'autre face, baignait la solitude ensoleillée de vieux jardins de couvents aux arbres deux fois

---

essai sur la poésie allemande, au temps de la jeunesse de Christophe.)

[1] Voici les dates de réalisation dcs différents volumes :

L'Aube et *le Matin*, de juillet à octobre 1903. – *L'Adolescent*, juillet-octobre 1904. – *La Révolte*, juillet 1905-printemps 1906. – *Antoinette*, août-fin octobre 1906. – *La Foire sur la place*, juin-fin août 1907. – *Dans la Maison*, fin août 1907-septembre 1908. – *Les Amies*, juin-début de septembre 1909. – *Le Buisson ardent*, fin juillet 1910-juillet 1911 (interrompu par un grave accident et par la composition de ma *Vie de Tolstoï*). – *La Nouvelle Journée*, fin juillet 1911-juin 1912.

séculaires, pleins de moineaux bavards, de ramiers roucoulants et de merles mélodieux. J'avais en ce temps une vie solitaire et gênée, sans amis et sans joie autre que celle que je me créais, chargée de besognes accablantes : professorat, articles, travaux d'histoire. Je n'arrivais à arracher aux tâches qui achètent le pain qu'une heure par jour pour Christophe, et souvent moins. Mais aucun jour ne passa, en ces dix années, sans sa présence. Il n'avait même pas besoin de parler. Il était là. L'auteur dialogue avec son ombre[1]. Et la face du Saint Christophe le regarde. Il ne la quitte jamais des yeux...

« Christofori faciem die quacumque tueris,
Illa nempe die non morte mala morieris[2]. »

---

[1] Un des volumes, *La Foire sur la Place*, est précédé, d'un « Dialogue de l'auteur avec son ombre », Romain Rolland et Jean-Christophe. Mais on y reste (à dessein) dans le doute, lequel des deux est « l'ombre ».

[2] « *Chaque jour que tu auras vu la face de Christophe, ce jour-là tu es sûr de ne point mourir de male mort.* » Cette inscription gravée au socle des statues de saint Christophe, à

*

Je veux exposer ici quelques-unes des idées génératrices qui m'ont fait entreprendre et mener jusqu'au bout, dans le silence indifférent ou ironique qui m'entourait à Paris, ce vaste poème en prose qui ne tenait aucun compte des obstacles matériels et brisait délibérément avec toutes les conventions admises dans le monde littéraire français. Peu m'importait le succès. Il ne s'agissait point de succès. Il s'agissait d'obéir à l'ordre intérieur.

À mi-chemin de la longue histoire, dans mes notes pour *Jean-Christophe*, je retrouve cette ligne de décembre 1908 :

« Je n'écris pas une œuvre de littérature. J'écris une œuvre de foi. »

---

l'entrée de la nef des églises du Moyen Âge (et notamment, à Notre-Dame de Paris), a été reprise par l'auteur, d'une façon symbolique, et figurait à la fin de chaque volume de l'édition originale, dans les *Cahiers de la Quinzaine*.

Quand on croit, on agit, sans se soucier du résultat. Victoire ou défaite. qu'importe ? « Fais ce que dois !... »

Le devoir que j'avais assumé, en *Jean-Christophe*, était, à une époque de décomposition morale et sociale en France, de réveiller le feu de l'âme qui dormait sous les cendres. Et, pour cela, d'abord, balayer les cendres et l'ordure amassées. Opposer aux *Foires sur la Place*, qui accaparaient l'air et le jour, la petite légion des âmes intrépides, prêtes à tous les sacrifices et pures de toutes compromissions. Je voulais les grouper, à l'appel et autour d'un héros qui se fît leur chef. Et pour que ce chef fût, il me fallait le créer.

J'exigeais de ce chef deux conditions essentielles :

1° Des yeux libres, clairs et sincères, comme ceux de ces hommes de la nature – de ces « Hurons » – que Voltaire et les encyclopédistes faisaient venir à Paris, afin de satiriser, par leur vision naïve, les ridicules et les crimes de la société de leur temps. J'avais besoin de cet

observatoire : – deux yeux francs – pour voir et juger l'Europe d'aujourd'hui.

2° Voir et juger ne sont que le point de départ. Après, l'action. Ce que tu penses, ce que tu es, il faut l'oser. Ose le dire ! Ose l'agir ! Un « Ingénu » du XVIIIe siècle peut suffire à la raillerie. Mais il est trop grêle pour le rude combat d'aujourd'hui. Il faut un héros. Sois-le !

J'ai donné ma définition du « héros », dans l'introduction à ma *Vie de Beethoven*, contemporaine des débuts de Jean-Christophe. Je refuse ce titre « *à ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls, ceux qui furent grands par le cœur* ». Élargissons ce mot ! « Le cœur » *n'est pas seulement la région de la sensibilité ; j'entends par là le vaste royaume de la vie intérieure. Le héros qui en dispose et s'appuie sur ces forces élémentaires, est de taille à tenir tête à un monde d'ennemis.*

Le modèle de Beethoven s'est naturellement offert à moi, dans la première idée que j'eus de mon héros. Car dans le monde moderne et dans les peuples d'Occident, Beethoven est un des

artistes exceptionnels qui ont uni au génie créateur, maître d'un immense empire intérieur, le génie du cœur fraternel à tous les humains.

Mais qu'on se garde bien de voir en Jean-Christophe un portrait de Beethoven ! Christophe n'est pas Beethoven. Il est un Beethoven nouveau, un héros du type beethovenien, mais autonome et jeté dans un monde différent, dans le monde qui est le nôtre. Les analogies historiques avec le musicien de Bonn se réduisent à quelques traits de la famille de Christophe. dans le premier volume : *L'Aube*. Si j'ai voulu ces analogies, au début de l'œuvre, c'était afin d'affirmer le lignage beethovenien de mon héros et d'enfoncer ses racines dans le passé de l'Occident rhénan : j'ai enveloppé ses premiers jours d'enfance d'une atmosphère de vieille Allemagne – de vieille Europe. Mais l'arbre une fois sorti de terre, c'est l'aujourd'hui qui l'entoure ; et lui-même est, de toutes pièces, un de nous – le représentant héroïque de cette génération qui va d'une guerre à l'autre de l'Occident : de 1870 à 1914.

Si le monde où il a grandi a été broyé et

saccagé par les formidables événements qui se sont déroulés depuis, j’ai tout lieu de croire que le chêne Christophe dure encore. La tourmente a pu arracher à l’arbre quelques branches ; le tronc n’est pas ébranlé. J’en ai la preuve, chaque jour, par les oiseaux qui viennent de tous les pays du monde y chercher un abri. Le fait le plus frappant et qui dépasse de beaucoup mon attente en bâtissant l’œuvre, c’est que *Jean-Christophe* n’est plus, en aucun pays, un étranger. Des terres les plus lointaines, des races les plus différentes, de Chine, du Japon, de l’Inde, des Amériques, de tous les peuples d’Europe, j’ai vu venir des hommes disant : « Jean-Christophe est à nous. Il est à moi. Il est mon frère. Il est moi... »

Et ceci m’a prouvé la vérité de ma foi, et que j’avais atteint le but de mes efforts. Car, au début de ma création, j’écrivais ces lignes (octobre 1893) :

« Toujours montrer l’Unité humaine, sous quelques formes multiples qu’elle apparaisse. Ce doit être le premier objet de l’art, comme de la science. C’est l’objet de *Jean-Christophe*. »

J’aurais à exposer quelques considérations sur la forme artistique et sur le style dont j’ai fait choix pour *Jean-Christophe*. Car l’un et l’autre tiennent étroitement à la conception que je me faisais de l’œuvre et de son but. Mais je me propose d’en traiter plus longuement dans un Essai général sur mes conceptions esthétiques, qui ne sont point celles de la plupart de mes contemporains français.

Qu’il me suffise de dire ici que le style de *Jean-Christophe* (d’après lequel on a coutume de juger, à tort, de l’ensemble de mes œuvres) est commandé par l’idée maîtresse qui inspirait tous mes efforts et ceux de mon *commilito* Péguy, aux premiers jours des *Cahiers de la Quinzaine*. Cette idée, rude et virile, mais puritaine, comme nous l’étions avec excès, par réaction contre une époque et un milieu en gélatine, était :

« Parle droit ! Parle sans fard et sans apprêt ! Parle pour être compris ! Compris, non pas d’un groupe de délicats, mais par les milliers, par les plus simples, par les plus humbles ! Et ne crains jamais d’être trop compris ! Parle sans ombres et

sans voiles, clair et ferme, au besoin, lourd ! Qu'importe, si tu en tiens plus fortement au sol ! Et si, pour mieux enfoncer ta pensée, il est utile que tu répètes les mêmes mots, répète, enfonce, ne cherche pas d'autres mots ! Que pas un mot ne soit perdu ! Que ton verbe soit action ! »

Ce sont des principes que je revendique encore aujourd'hui, contre l'esthétisme contemporain ; et je les applique encore dans certaines œuvres, qui veulent l'action et qui la portent. Mais non dans toutes. Et qui sait lire verra les différences essentielles de métier, d'art, de nombre, d'harmonies, entre *Jean-Christophe* et *L'Âme enchantée*, pour ne point parler d'œuvres dont la substance, comme *Liluli* ou *Colas Breugnon*, commande de tout autres jeux et combinaisons de rythmes, timbres et symphonie.

Même, d'ailleurs, dans *Jean-Christophe*, tous les livres ne répondent pas avec la même rigueur aux exigences du début. Le puritanisme des premiers combats se relâche dans le troisième groupe de l'œuvre, intitulé jadis : *La Fin du Voyage (Les Amies, Le Buisson ardent, La*

Nouvelle Journée). Avec l'apaisement de l'âge qui tombe sur mon héros, la musique de l'œuvre se fait plus complexe et plus nuancée. Mais la routine de l'opinion n'y a point pris garde, et se satisfait d'un même jugement – ou noir ou blanc – sur toute une œuvre, sur toute une vie.

*

On trouvera plus tard dans mes cartons de notes une abondante documentation qui expliquera les dessous de *Jean-Christophe.* Particulièrement en ce qui concerne la société contemporaine, mise en scène dans la *Foire sur la Place* et *Dans la Maison*. Il est trop tôt encore pour en parler[1].

---

[1] Je dois, à ce propos, avertir le lecteur qu'il n'ait pas à identifier les personnes du livre à des personnalités existantes. *Jean-Christophe* n'est pas un roman à clef. S'il vise souvent des événements ou des individus réels, il ne renferme pas un seul portrait – ni du passé, ni du présent. Mais tous les êtres mis en scène sont naturellement nourris d'une quantité d'expériences et de souvenirs de la vie, fondus et transformés dans le travail

Mais il y aura peut-être intérêt à signaler une partie de l'œuvre, que les projets primitifs prévoyaient, et qui n'a pas été exécutée. C'est un volume entier qui aurait dû prendre place entre *Les Amies* et *Le Buisson ardent*, et dont le sujet était la Révolution.

Non pas la Révolution triomphante d'à présent en U. R. S. S. En ce temps (entre 1900 et 1914) la Révolution était vaincue. Mais ce sont les vaincus d'hier qui ont fait les vainqueurs d'aujourd'hui.

Il existe dans mes notes une esquisse assez poussée de ce volume supprimé. On y voyait Christophe expulsé de France et d'Allemagne, réfugié à Londres, se mêlant aux groupes des exilés et proscrits de tous les pays. Il se liait d'amitié intime avec un de leurs chefs, une grande personnalité morale, de la trempe d'un

---

de création. Il n'en est pas moins advenu que nombre de notoires contemporains se sont reconnus dans mes satires, et qu'ils m'ont voué une baine implacable, dont les effets se manifestèrent en 1914, pendant la guerre, à l'occasion ou sous le prétexte de mon « *Au-dessus de la Mêlée* ».

Mazzini[1], ou d'un Lénine. Ce puissant agitateur était devenu, par son intelligence, sa foi et son caractère, le cerveau directeur de tous les mouvements révolutionnaires d'Europe. Christophe prenait une part active à un de ces mouvements, qui explosait soudain en Allemagne et en Pologne. Le récit de ces événements, de ces insurrections, de ces combats et des divisions entre révolutionnaires, occupait une grande partie du livre, à la fin duquel la Révolution était écrasée, et Christophe, fugitif, parvenait, après mille dangers, à passer en Suisse. Là, la passion l'attendait, et « *Le Buisson ardent* ».

J'avais projeté aussi, comme conclusion à cette longue tragédie d'une génération humaine, une sorte de Symphonie de la Nature – non pas « Meeresstille[2] », mais « Erdstille » – où rentre

---

[1] Je préparais alors une *Vie de Mazzini*, qui devait s'insérer parmi mes Biograpbies héroïques. J'avais passé plusieurs années à me documenter. Diverses raisons, qu'il ne serait pas opportun de raconter ici, m'ont détourné de ce projet.

[2] Titre d'un poème fameux de Goethe, mis en musique par Beethoven, et qui veut dire : « *Silence de la mer*. » – « *Erdstille* » : « *Silence de la terre*. »

sereinement le grand combattant de la vie.

« J'en reviens toujours, *écrivais-je*, au besoin de donner à ces épopées humaines un dénouement analogue à celui que je projette pour mes drames de la Révolution[1] : – les passions et les haines se fondent dans la paix de la nature. Le silence des espaces infinis entoure l'agitation humaine ; elle s'y perd comme une pierre dans l'eau. »

Toujours la pensée de l'Unité. L'Unité des hommes entre eux et avec le Cosmos...

« Seid umschlungen, Millionen ! Diesen Kuss der ganzen Welt[2] ! »

J'y ai préféré, à la fin de *Jean-Christophe*, « l'Harmonie, couple auguste de l'amour et de la

---

[1] Ce dénouement au *Théâtre de la Révolution* a, depuis, été écrit : ce sont *Les Léonides*.

[2] « *Étreignez-vous, millions d'êtres ! Ce baiser au monde entier !* » (Paroles de Schiller, mises en musique par Beethoven, dans l'*Ode à la Joie* de la Neuvième Symphonie.)

haine[1] », ce puissant équilibre, au sein de l’action en marche. Car la fin du *Jean-Christophe* n’est pas une fin : c’est une étape. *Jean-Christophe* ne finit point. Sa mort même n’est qu’un moment du Rythme, une expiration du grand souffle éternel...

« Un jour, je renaîtrai, pour de nouveaux combats[2]... »

C’est par là que le *Jean-Christophe* se trouve le compagnon encore des nouvelles générations. Il aura beau mourir cent fois, il renaîtra toujours, il combattra toujours, il est et restera le frère « des hommes et des femmes libres de toutes les nations, – qui luttent, qui souffrent, – et qui vaincront ».

ROMAIN ROLLAND.
Villeneuve-du-Léman,
Pâques 1931.

---

[1] Voir la dernière scène de *Jean-Christophe*.
[2] Derniers mots de Jean-Christophe mourant.

L’aube

Dianzi, nell’alba che precede al giorno,

Quando l’anima tua dentro dormia…

PURG. IX.

I

Come, quando i vapori umidi e spessi
A diradar cominciansi, la spera
Del sol debilemente entra per essi...

PURG. XVII.

Le grondement du fleuve monte derrière la maison. La pluie bat les carreaux depuis le commencement du jour. Une buée d'eau ruisselle sur la vitre au coin fêlé. Le jour jaunâtre s'éteint. Il fait tiède et fade dans la chambre.

Le nouveau-né s'agite dans son berceau. Bien que le vieux ait laissé, pour entrer, ses sabots à la porte, son pas a fait craquer le plancher : l'enfant commence à geindre. La mère se penche hors de son lit, afin de le rassurer ; et le grand-père allume la lampe en tâtonnant, pour que le petit n'ait pas peur de la nuit. La flamme éclaire la figure rouge du vieux Jean-Michel, sa barbe blanche et rude, son air bourru et ses yeux vifs. Il

vient près du berceau. Son manteau sent le mouillé ; il traîne en marchant ses gros chaussons bleus. Louisa lui fait signe de ne pas s'approcher. Elle est d'un blond presque blanc ; ses traits sont tirés ; sa douce figure mouton est marquée de taches de rousseur ; elle a des lèvres pâles et grosses, qui ne parviennent pas à se rejoindre et qui sourient avec timidité ; elle couve l'enfant des yeux – des yeux très bleus, très vagues, où la prunelle est un point tout petit, mais infiniment tendre.

L'enfant s'éveille et pleure. Son regard trouble s'agite. Quelle épouvante ! Les ténèbres, l'éclat brutal de la lampe, les hallucinations d'un cerveau à peine dégagé du chaos, la nuit étouffante et grouillante qui l'entoure, l'ombre sans fond d'où se détachent, comme des jets aveuglants de lumière, des sensations aiguës, des douleurs, des fantômes : ces figures énormes qui se penchent sur lui, ces yeux qui le pénètrent, qui s'enfoncent en lui, et qu'il ne comprend pas !... Il n'a pas la force de crier ; la terreur le cloue immobile, les yeux, la bouche ouverts, soufflant du fond de la gorge. Sa grosse tête boursouflée se

plisse de grimaces lamentables et grotesques ; la peau de sa figure et de ses mains est brune, violacée, avec des taches jaunâtres...

« Bon Dieu ! qu'il est laid ! » fit le vieux, d'un ton convaincu.

Il alla reposer la lampe sur la table.

Louisa fit une moue de petite fille grondée. Jean-Michel la regarda du coin de l'œil, et rit.

« Tu ne voudrais pas que je te dise qu'il est beau ? Tu ne me croirais pas. Allons, ce n'est pas de ta faute. Ils sont tous comme cela. »

L'enfant sortit de l'immobilité stupide où le plongeaient la flamme de la lampe et le regard du vieux. Il se mit à crier. Peut-être sentait-il dans les yeux de sa mère une caresse qui l'engageait à se plaindre. Elle lui tendit les bras, et dit :

« Donnez-le-moi. »

Le vieux commença par faire des théories, selon son habitude :

« On ne doit pas céder aux enfants, quand ils pleurent. Il faut les laisser crier. »

Mais il vint, prit le petit, et grogna :

« Je n'en ai jamais vu d'aussi laid. »

Louisa saisit l'enfant de ses mains fiévreuses et le cacha contre son sein. Elle le contempla avec un sourire confus et ravi :

« Oh ! mon pauvre petit, dit-elle toute honteuse, que tu es laid, que tu es laid, comme je t'aime ! »

Jean-Michel retourna près du feu ; il se mit à tisonner, d'un air grognon ; mais un sourire démentait la solennité maussade de son visage.

« Bonne fille, dit-il. Va, ne te tourmente pas, il a le temps de changer. Et puis, qu'est-ce que cela fait ? On ne lui demande qu'une chose, c'est de devenir un brave homme. »

L'enfant s'était apaisé au contact du tiède corps maternel. On l'entendait téter avec un halètement goulu. Jean-Michel se renversa légèrement dans sa chaise, et répéta avec emphase :

« Il n'y a rien de plus beau qu'un honnête homme. »

Il se tut un instant, méditant s'il ne conviendrait pas de développer cette pensée ; mais il ne trouva rien de plus à dire ; et, après un silence, il reprit d'un ton irrité :

« Comment se fait-il que ton mari ne soit pas ici ?

– Je crois qu'il est au théâtre, dit timidement Louisa. Il a répétition.

– Le théâtre est fermé. Je viens de passer devant. C'est encore un de ses mensonges.

– Non, ne l'accusez pas toujours ! J'aurai mal compris. Il doit être retenu par une de ses leçons.

– Il devrait être rentré », fit le vieux, mécontent.

Il hésita un instant, puis demanda d'un ton plus bas, un peu honteux :

« Est-ce qu'il a... de nouveau ?

– Non, père, non, père », dit précipitamment Louisa.

Le vieux la regarda ; elle évita son regard.

« Ce n'est pas vrai, tu mens. »

Elle pleura silencieusement.

« Bon Dieu ! » cria le vieillard, en donnant un coup de pied au foyer. Le tisonnier tomba bruyamment. La mère et l'enfant tressaillirent.

« Père, je vous en prie, dit Louisa, il va pleurer. »

L'enfant hésita quelques secondes s'il devait crier ou continuer son repas ; mais ne pouvant faire l'un et l'autre à la fois, il se remit au dernier.

Jean-Michel continua d'une voix plus sourde, avec des éclats de colère :

« Qu'ai-je fait au bon Dieu pour avoir cet ivrogne de fils ? C'est bien la peine d'avoir vécu comme j'ai vécu, de m'être privé de tout !... Mais toi, toi, tu n'es donc pas capable de l'empêcher ? Car enfin, sacrebleu ! c'est ton rôle. Si tu le retenais au logis !... »

Louisa pleurait plus fort.

« Ne me grondez pas encore, je suis déjà si malheureuse ! J'ai fait tout ce que j'ai pu. Si vous saviez comme j'ai peur, quand je suis seule ! Il me semble que j'entends toujours son pas dans

l’escalier. Alors j’attends que la porte s’ouvre, et je me demande : “Mon Dieu ! comment va-t-il paraître ?...” Cela me rend malade d’y songer. »

Elle était secouée par ses sanglots. Le vieux s’inquiéta. Il vint près d’elle, ramena les couvertures défaites sur ses épaules qui tremblaient, et lui caressa la tête, de sa grosse main :

« Allons, allons, n’aie pas peur, je suis là. »

Elle s’apaisa à cause du petit, et essaya de sourire.

« J’ai eu tort de vous dire cela. »

Le vieux la regarda en hochant la tête :

« Ma pauvre fille, ce n’est pas un joli cadeau que je t’ai fait là.

– C’est ma faute à moi, dit-elle. Il ne devait pas m’épouser. Il a regret de ce qu’il a fait.

– Que veux-tu qu’il regrette ?

– Vous le savez bien. Vous-même, vous avez été fâché que je sois devenue sa femme.

– Ne parlons plus de cela. C’est vrai. J’ai été

un peu chagrin. Un garçon comme lui, – je peux bien le dire sans te blesser, – élevé avec soin, musicien distingué, un véritable artiste, – il aurait pu prétendre à d’autres partis qu’à toi, qui n’avais rien, qui étais d’une autre classe, et pas même du métier. Un Krafft épouser une fille qui ne fût pas musicienne, cela ne s’était pas vu depuis plus de cent ans ! – Mais tu sais bien tout de même que je ne t’en ai pas voulu, et que j’ai de l’affection pour toi, depuis que je te connais. Puis, quand le choix est fait, il n’y a plus à y revenir : il ne reste qu’à faire son devoir, honnêtement. »

Il retourna s’asseoir, prit un temps, et dit avec la solennité qu’il apportait à tous ses aphorismes :

« La première chose dans la vie, c’est de faire son devoir. »

Il attendit un démenti, cracha sur le feu ; puis, comme ni la mère ni l’enfant n’élevaient d’objection, il voulut continuer – et se tut.

*

Ils ne disaient plus mot. Jean-Michel, près du feu, Louisa, assise dans son lit, rêvaient tristement tous les deux. Le vieux, quoi qu'il eût dit, pensait au mariage de son fils, avec amertume. Louisa y pensait aussi, et elle s'accusait, bien qu'elle n'eût rien à se reprocher.

Elle était domestique, quand elle avait épousé, à la surprise de tous, et surtout à la sienne, Melchior Krafft, le fils de Jean-Michel. Les Krafft étaient sans fortune, mais considérés dans la petite ville rhénane, où le vieux s'était établi, il y avait presque un demi-siècle. Ils étaient musiciens de père en fils et connus des musiciens de tout le pays, entre Cologne et Mannheim. Melchior était violon au *Hof-Theater* ; et Jean-Michel avait dirigé naguère les concerts du grand-duc. Le vieillard fut profondément humilié du mariage de Melchior ; il bâtissait de grands espoirs sur son fils ; il eût voulu en faire l'homme éminent qu'il n'avait pu être lui-même. Ce coup de tête ruinait ses ambitions. Aussi avait-il tempêté d'abord et couvert de malédictions Melchior et Louisa. Mais, comme il était un brave homme, il avait pardonné à sa bru, dès

qu'il avait appris à la mieux connaître ; et même, il s'était pris pour elle d'une affection paternelle, qui se traduisait le plus souvent par des rebuffades.

Nul ne pouvait comprendre ce qui avait poussé Melchior à ce mariage, – Melchior moins que personne. Ce n'était certes pas la beauté de Louisa. Rien en elle n'était fait pour séduire : elle était petite, pâlotte et frêle ; et elle faisait un singulier contraste avec Melchior et Jean-Michel, tous deux hauts et larges, des colosses à la figure rouge, au poing solide, mangeant bien, buvant sec, aimant rire, et faisant grand bruit. Elle semblait écrasée par eux ; on ne la remarquait guère ; et elle cherchait à s'effacer encore plus. Si Melchior avait eu bon cœur, on eût pu croire qu'il avait préféré à tout autre avantage la simple bonté de Louisa ; mais il était l'homme le plus vain. Qu'un garçon de son espèce, assez beau et ne l'ignorant pas, très fat, non sans talent, et pouvant prétendre à quelque riche parti, capable même – qui sait ? – de tourner la tête à une de ses élèves bourgeoises, ainsi qu'il s'en vantait, eût été brusquement choisir une fille du peuple, pauvre,

sans éducation, sans beauté, qui ne lui avait fait aucune avance... on eût dit une gageure !

Mais Melchior était de ces hommes qui font toujours le contraire de ce qu'on attend d'eux et de ce qu'ils en attendent eux-mêmes. Ce n'est pas qu'ils ne soient avertis : un homme averti en vaut deux, dit-on... Ils font profession de n'être dupes de rien et de diriger leur barque à coup sûr, vers un but précis. Mais ils comptent sans eux : car ils ne se connaissent pas. Dans un de ces instants de vide qui leur sont habituels, ils laissent le gouvernail ; et quand les choses sont livrées à elles-mêmes, elles ont un malin plaisir à contrecarrer leurs maîtres. Le bateau laissé libre va droit contre l'écueil ; et l'intrigant Melchior épousa une cuisinière. Il n'était cependant ni ivre ni stupide, le jour où il s'engagea pour la vie avec elle ; et il ne subissait pas un entraînement passionné : il s'en fallait de beaucoup. Mais peut-être y a-t-il en nous d'autres puissances que l'esprit et le cœur, d'autres même que les sens, – de mystérieuses puissances, qui prennent le commandement dans les instants de néant où s'endorment les autres ; et peut-être Melchior les

avait-il rencontrées au fond des pâles prunelles qui le regardaient timidement, un soir qu'il avait abordé la jeune fille sur la berge du fleuve, et qu'il s'était assis près d'elle, dans les roseaux, – sans savoir pourquoi –, pour lui donner sa main.

À peine marié, il se montra atterré de ce qu'il avait fait. Il ne le cacha point à la pauvre Louisa, qui, tout humble, lui en demandait pardon. Il n'était pas méchant, et le lui accordait volontiers ; mais, l'instant d'après, ses remords le reprenaient, au milieu de ses amis, ou chez ses riches élèves, maintenant dédaigneuses, qui ne tressaillaient plus au frôlement de sa main, quand il voulait rectifier la pose de leurs doigts sur le clavier. Il revenait alors avec une mine sombre, où Louisa, le cœur serré, lisait du premier coup d'œil les habituels reproches ; ou bien il s'attardait dans des stations au cabaret ; il y puisait le contentement de soi et l'indulgence pour autrui. Ces soirs-là il rentrait avec des éclats de rire, qui semblaient plus tristes à Louisa que les sous-entendus et la sourde rancune des autres jours. Elle se sentait un peu responsable des accès de déraison, où disparaissaient à chaque fois,

avec l’argent de la maison, les faibles restes du bon sens de son mari. Melchior s’enlisait. À un âge où il aurait dû travailler sans répit à développer son médiocre talent, il se laissait glisser le long de la pente ; et d’autres prenaient sa place.

Mais qu’importait sans doute à la force inconnue qui l’avait rapproché de la servante aux cheveux de lin ? Il avait rempli son rôle ; et le petit Jean-Christophe venait de prendre pied sur cette terre, où le poussait son destin.

*

La nuit était tout à fait venue. La voix de Louisa arracha le vieux Jean-Michel à la torpeur où il s’abandonnait devant le feu, en pensant aux tristesses présentes et passées.

« Père, il doit être tard, disait affectueusement la jeune femme. Il faut rentrer chez vous, vous avez loin à aller.

– J’attends Melchior, répondit le vieillard.

– Non, je vous en prie, j’aime mieux que vous ne restiez pas.

– Pourquoi ? »

Le vieux leva la tête, et la regarda attentivement.

Elle ne répondit pas. Il reprit :

« Tu as peur, tu ne veux pas que je le rencontre ?

– Eh bien, oui : cela ne servirait qu’à gâter encore les choses : vous vous fâcheriez ; je ne veux pas. Je vous en prie ! »

Le vieux soupira, se leva et dit :

« Allons. »

Il vint près d’elle, lui effleura le front de sa barbe râpeuse ; il demanda si elle n’avait besoin de rien, baissa la lumière de la lampe, et partit en heurtant les chaises, dans l’obscurité de la chambre. Mais il n’était pas dans l’escalier qu’il songeait à son fils revenant ivre ; et il s’arrêtait à chaque marche ; il imaginait mille dangers à le laisser rentrer seul...

Dans le lit, près de la mère, l’enfant s’agitait de nouveau. Une souffrance inconnue montait du fond de son être. Il se raidit contre elle. Il tordit son corps, il serra les poings, il fronça les sourcils. La douleur grandissait, tranquille, sûre de sa force. Il ne savait pas ce qu’elle était, ni jusqu’où elle allait. Elle lui paraissait immense, et ne devoir jamais prendre fin. Et il se mit à crier lamentablement. Sa mère le caressa avec de douces mains. Déjà la souffrance devenait moins aiguë. Mais il continuait de pleurer ; car il la sentait toujours près de lui, en lui. – L’homme qui souffre peut diminuer son mal, en sachant d’où il vient ; il l’enferme par la pensée en un morceau de son corps, qui peut être guéri, arraché au besoin ; il en fixe les contours, il le sépare de lui. L’enfant n’a pas cette ressource trompeuse. Sa première rencontre avec la douleur est plus tragique et plus vraie. Comme son être même, elle lui semble sans limites ; il la sent installée dans son sein, assise dans son cœur, maîtresse de sa chair. Et cela est ainsi : elle n’en sortira plus qu’après l’avoir rongée.

La mère le presse contre elle, avec de petits

mots :

« C’est fini, c’est fini, ne pleurons plus, mon Jésus, mon petit poisson d’or... »

Il continue toujours sa plainte entrecoupée. On dirait que cette misérable masse inconsciente et informe a le pressentiment de la vie de peines qui lui est réservée. Et rien ne peut l’apaiser...

Les cloches de Saint-Martin chantèrent dans la nuit. Leur voix était grave et lente. Dans l’air mouillé de pluie, elle cheminait comme un pas sur la mousse. L’enfant se tut au milieu d’un sanglot. La merveilleuse musique coulait doucement en lui, ainsi qu’un flot de lait. La nuit s’illuminait, l’air était tendre et tiède. Sa douleur s’évanouit, son cœur se mit à rire ; et il glissa dans le rêve, avec un soupir d’abandon.

Les trois cloches tranquilles continuaient à sonner la fête du lendemain. Louisa rêvait aussi, en les écoutant, à ses misères passées et à ce que serait plus tard le cher petit enfant endormi auprès d’elle. Elle était depuis des heures étendue dans son lit, lasse et endolorie. Ses mains et son corps la brûlaient ; le lourd édredon de plumes

l’écrasait ; elle se sentait meurtrie et oppressée par l’ombre ; mais elle n’osait remuer. Elle regardait l’enfant ; et la nuit ne l’empêchait pas de lire dans ses traits vieillots... Le sommeil la gagnait, des images fiévreuses passaient dans son cerveau. Elle crut entendre Melchior ouvrir la porte, et son cœur tressauta. Par instants, le grondement du fleuve montait plus fort dans le silence, comme un mugissement de bête. La vitre sonna une ou deux fois encore sous le doigt de la pluie. Les cloches, plus lentement, chantèrent et s’éteignirent ; et Louisa s’endormit auprès de son enfant.

Pendant ce temps, le vieux Jean-Michel attendait devant la maison, sous la pluie, la barbe mouillée de brouillard. Il attendait que son misérable fils revînt ; car sa tête, qui travaillait toujours, ne cessait de lui raconter des histoires tragiques, amenées par l’ivresse ; et, bien qu’il n’y crût pas, il n’aurait pu dormir une minute, cette nuit, s’il s’en était allé sans l’avoir vu rentrer. Le chant des cloches le rendait très triste ; car il se rappelait ses espérances déçues. Il pensait à ce qu’il faisait là, à cette heure, dans la

rue. Et, de honte, il pleurait.

*

Le vaste flot des jours se déroule lentement. Immuables, le jour et la nuit remontent et redescendent, comme le flux et le reflux d'une mer infinie. Les semaines et les mois s'écoulent et recommencent. Et la suite des jours est comme un même jour.

Jour immense, taciturne, que marque le rythme égal de l'ombre et de la lumière, et le rythme de la vie de l'être engourdi qui rêve au fond de son berceau, – ses besoins impérieux, douloureux ou joyeux, si réguliers que le jour et la nuit qui les ramènent semblent ramenés par eux.

Le balancier de la vie se meut avec lourdeur. L'être s'absorbe tout entier dans sa pulsation lente. Le reste n'est que rêves, tronçons de rêves, informes et grouillants, une poussière d'atomes qui dansent au hasard, un tourbillon vertigineux

qui passe et fait rire ou horreur. Des clameurs, des ombres mouvantes, des formes grimaçantes, des douleurs, des terreurs, des rires, des rêves, des rêves... Tout n’est que rêve... – Et, parmi ce chaos, la lumière des yeux amis qui lui sourient, le flot de joie qui, du corps maternel, du sein gonflé de lait, se répand dans sa chair, la force qui est en lui et qui s’amasse énorme, inconsciente, l’océan bouillonnant qui gronde dans l’étroite prison de ce petit corps d’enfant. Qui saurait lire en lui verrait des mondes ensevelis dans l’ombre, des nébuleuses qui s’organisent, un univers en formation. Son être est sans limites. Il est tout ce qui est...

*

Les mois passent... Des îles de mémoire commencent à surgir du fleuve de la vie. D’abord, d’étroits îlots perdus, des rochers qui affleurent à la surface des eaux. Autour d’eux, dans le demi-jour qui point, la grande nappe tranquille continue de s’étendre. Puis, de

nouveaux îlots, que dore le soleil.

De l’abîme de l’âme émergent quelques formes, d’une étrange netteté. Dans le jour sans bornes, qui recommence, éternellement le même, avec son balancement monotone et puissant, commence à se dessiner la ronde des jours qui se donnent la main ; leurs profils sont, les uns riants, les autres tristes. Mais les anneaux de la chaîne se rompent constamment, et les souvenirs se rejoignent par-dessus la tête des semaines et des mois...

Le Fleuve... Les Cloches... Si loin qu’il se souvienne, – dans les lointains du temps, à quelque heure de sa vie que ce soit, – toujours leurs voix profondes et familières chantent...

La nuit – à demi endormi... Une pâle lueur blanchit la vitre... Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute-puissante ; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil et semble près de s’assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s’irrite, elle hurle, comme une bête enragée qui veut mordre. La vocifération s’apaise : c’est maintenant un

murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins, de claires clochettes, des rires d'enfants, de tendres voix qui chantent, une musique qui danse. Grande voix maternelle, qui ne s'endort jamais ! Elle berce l'enfant, ainsi qu'elle berça pendant des siècles, de la naissance à la mort, les générations qui furent avant lui ; elle pénètre sa pensée, elle imprègne ses rêves, elle l'entoure du manteau de ses fluides harmonies, qui l'envelopperont encore, quand il sera couché dans le petit cimetière qui dort au bord de l'eau et que baigne le Rhin...

Les cloches... Voici l'aube ! Elles se répondent, dolentes, un peu tristes, amicales, tranquilles. Au son de leurs voix lentes, montent des essaims de rêves, rêves du passé, désirs, espoirs, regrets des êtres disparus, que l'enfant ne connut point, et que pourtant il fut, puisqu'il fut en eux, puisqu'ils revivent en lui. Des siècles de souvenirs vibrent dans cette musique. Tant de deuils, tant de fêtes ! – Et, du fond de la chambre, il semble, en les entendant, qu'on voie passer les belles ondes sonores qui coulent dans l'air léger, les libres oiseaux, et le tiède souffle du vent. Un

coin de ciel bleu sourit à la fenêtre. Un rayon de soleil se glisse sur le lit, à travers les rideaux. Le petit monde familier aux regards de l'enfant, tout ce qu'il aperçoit de son lit, chaque matin, en s'éveillant, tout ce qu'il commence, au prix de tant d'efforts, à reconnaître et à nommer, afin de s'en faire le maître, – son royaume s'illumine. Voici la table où l'on mange, le placard où il se cache pour jouer, le carrelage en losanges sur lequel il se traîne, et le papier du mur, dont les grimaces lui content des histoires burlesques ou effrayantes, et l'horloge qui jacasse des paroles boiteuses, qu'il est seul à comprendre. Que de choses dans cette chambre ! Il ne les connaît pas toutes. Chaque jour, il repart en exploration dans cet univers qui est à lui : – tout est à lui. – Rien n'est indifférent, tout se vaut, un homme ou une mouche ; tout vit également : le chat, le feu, la table, les grains de poussière qui dansent dans un rayon de soleil. La chambre est un pays ; un jour est une vie. Comment se reconnaître au milieu de ces espaces ? Le monde est si grand ! On s'y perd. Et ces figures, ces gestes, ce mouvement, ce bruit, qui font autour de lui un tourbillon

perpétuel !... Il est las, ses yeux se ferment, il s'endort. Les doux, les profonds sommeils, qui le prennent tout d'un coup, à toute heure, n'importe où, où il est, sur les genoux de sa mère, ou bien sous la table, où il aime à se cacher !... Il fait bon. On est bien...

Ces premières journées bourdonnent dans sa tête comme un champ de blé, que le vent agite, et sur lequel passent les grandes ombres des nuages...

*

Les ombres fuient, le soleil monte. Christophe commence à retrouver son chemin dans le dédale de la journée.

Le matin... Ses parents dorment. Il est dans son petit lit, couché sur le dos. Il regarde les raies lumineuses qui dansent au plafond. C'est un amusement sans fin. À un moment, il rit tout haut, d'un de ces bons rires d'enfant qui dilatent le cœur de ceux qui l'entendent. Sa mère se

penche vers lui, et dit : « Qu’est-ce que tu as donc, petit fou ? » Alors il rit de plus belle, et peut-être même il se force à rire, parce qu’il a un public. Maman prend un air sévère, et met un doigt sur sa bouche, pour qu’il ne réveille pas le père ; mais ses yeux fatigués rient malgré elle. Ils chuchotent ensemble... Brusquement, un grognement furieux du père. Ils tressautent tous deux. Maman tourne précipitamment le dos comme une petite fille coupable, elle fait semblant de dormir. Christophe s’enfonce dans son petit lit et retient son souffle... Silence de mort.

Après quelque temps, la petite figure blottie sous les draps revient à la surface. Sur le toit, la girouette grince. La gouttière s’égoutte. L’angélus tinte. Quand le vent souffle de l’est, de très loin lui répondent les cloches des villages sur l’autre rive du fleuve. Les moineaux, réunis en bande dans le mur vêtu de lierre, font un vacarme assourdissant, où se détachent, comme dans les jeux d’une troupe d’enfants, trois ou quatre voix, toujours les mêmes, plus criardes que les autres. Un pigeon roucoule au faîte d’une cheminée.

L’enfant se laisse bercer par ces bruits. Il chantonne tout bas, puis moins bas, puis tout haut, puis très haut, jusqu’à ce que de nouveau la voix exaspérée du père crie : « Cet âne-là ne se taira donc jamais ! Attends un peu, je vais te tirer les oreilles ! » Alors il se renfonce dans ses draps, et il ne sait pas s’il doit rire ou pleurer. Il est effrayé et humilié ; et en même temps, l’idée de l’âne auquel on le compare le fait pouffer. Du fond de son lit, il imite son braiement. Cette fois, il est fouetté. Il pleure toutes les larmes de son corps. Qu’est-ce qu’il a fait ? Il a si envie de rire, de se remuer ! Et il lui est défendu de bouger. Comment font-ils pour dormir toujours ? Quand pourra-t-on se lever ?...

Un jour, il n’y tient plus. Il a entendu dans la rue un chat, un chien, quelque chose de curieux. Il se glisse hors du lit, et ses petits pieds nus tapotant gauchement le carreau, il veut descendre l’escalier pour voir ; mais la porte est fermée. Pour l’ouvrir, il monte sur une chaise : tout s’écroule, il se fait très mal, il hurle ; et par-dessus le marché, il est encore fouetté. Il est toujours fouetté !...

*

Il est à l’église avec grand-père. Il s’ennuie. Il n’est pas très à son aise. On lui défend de remuer, et les gens disent ensemble des mots qu’il ne comprend pas, et puis se taisent ensemble. Ils ont tous une figure solennelle et morose. Il les regarde, intimidé. La vieille Lina, la voisine, assise à côté de lui, a pris un air méchant ; à des moments, il ne reconnaît même plus son grand-père. Il a un peu peur. Puis il s’habitue, et il cherche à se désennuyer par tous les moyens dont il dispose. Il se balance, il se tord le cou pour regarder au plafond, il fait des grimaces, il tire grand-père par son habit, il étudie les pailles de sa chaise, il tâche d’y faire un trou avec ses doigts, il écoute les cris d’oiseaux, il bâille à se décrocher la mâchoire.

Soudain, une cataracte de sons : l’orgue joue. Un frisson lui court le long de l’échine. Il se retourne, le menton appuyé sur le dossier de sa chaise, et il reste très sage. Il ne comprend rien à

ce bruit, il ne sait pas ce que cela veut dire : cela brille, cela tourbillonne, on ne peut rien distinguer. Mais c'est bon. C'est comme si on n'était plus assis, depuis une heure, sur une chaise qui fait mal, dans une ennuyeuse vieille maison. On est suspendu dans l'air, comme un oiseau ; et quand le fleuve de sons ruisselle d'un bout à l'autre de l'église, remplissant les voûtes, rejaillissant contre les murs, on est emporté avec lui, on vole à tire-d'aile, de-ci de-là, on n'a qu'à se laisser faire. On est libre, on est heureux, il fait soleil... Il s'assoupit.

Grand-père est mécontent de lui. Il se tient mal à la messe.

*

Il est à la maison, assis par terre, les pieds dans ses mains. Il vient de décider que le paillasson était un bateau, le carreau une rivière. Il croirait se noyer en sortant du tapis. Il est surpris et un peu contrarié que les autres n'y

fassent pas attention, en passant dans la chambre. Il arrête sa mère par le pan de sa jupe : « Tu vois bien que c'est l'eau ! Il faut passer par le pont. » – Le pont est une suite de rainures entre les losanges rouges. – Sa mère passe, sans même l'écouter. Il est vexé, à la façon d'un auteur dramatique qui voit le public causer pendant sa pièce.

L'instant d'après, il n'y songe plus. Le carreau n'est plus la mer. Il est couché dessus, étendu tout de son long, le menton sur la pierre, chantonnant des musiques de sa composition, et se suçant le pouce gravement, en bavant. Il est plongé dans la contemplation d'une fissure entre les dalles. Les lignes des losanges grimacent comme des visages. Le trou imperceptible grandit, il devient une vallée ; il y a des montagnes autour. Un mille-pattes remue : il est gros comme un éléphant. Le tonnerre pourrait tomber, l'enfant ne l'entendrait pas.

Personne ne s'occupe de lui, il n'a besoin de personne. Il peut même se passer des bateaux-paillassons, et des cavernes du carreau, avec leur

faune fantastique. Son corps lui suffit. Quelle source d’amusement ! Il passe des heures à regarder ses ongles, en riant aux éclats. Ils ont tous des physionomies différentes, ils ressemblent à des gens qu’il connaît. Il les fait causer ensemble, et danser, ou se battre. – Et le reste du corps !... Il continue l’inspection de tout ce qui lui appartient. Que de choses étonnantes ! Il y en a de bien étranges. Il s’absorbe curieusement dans leur vue.

Il fut rudement attrapé parfois, quand on le surprit ainsi.

*

Certains jours, il profite de ce que sa mère a le dos tourné, pour sortir de la maison. D’abord, on court après lui, on le rattrape. Puis, on s’habitue à le laisser aller seul, pourvu qu’il ne s’éloigne pas trop. La maison est au bout du pays ; la campagne commence presque aussitôt. Tant qu’il est en vue des fenêtres, il marche sans s’arrêter,

d’un petit pas posé, en sautillant sur un pied, de temps à autre. Mais dès qu’il a dépassé le coude du chemin et que les buissons le cachent aux regards, il change brusquement. Il commence par s’arrêter, le doigt dans la bouche, pour savoir quelle histoire il se racontera aujourd’hui ; car il en est plein. Il est vrai qu’elles se ressemblent toutes, et que chacune pourrait tenir en trois ou quatre lignes. Il choisit. D’habitude, il reprend la même, tantôt au point où il l’a laissée la veille, tantôt depuis le commencement, avec des variantes ; mais il suffit d’un rien, d’un mot entendu par hasard, pour que sa pensée coure sur une piste nouvelle.

Le hasard était fertile en ressources. On n’imagine pas le parti qu’on peut tirer d’un simple morceau de bois, d’une branche cassée, comme on en trouve le long des haies. (Quand on n’en trouve pas, on en casse.) C’était la baguette des fées. Longue et droite, elle devenait une lance, ou peut-être une épée ; il suffisait de la brandir pour faire surgir des armées. Christophe en était le général, il marchait devant elles, il leur donnait l’exemple, il montait à l’assaut des talus.

Quand la branche était flexible, elle se transformait en fouet. Christophe montait à cheval, sautait des précipices. Il arrivait que la monture glissât ; et le cavalier se retrouvait au fond du fossé, regardant d'un air penaud ses mains salies et ses genoux écorchés. Si la baguette était petite, Christophe se faisait chef d'orchestre ; il était le chef, et il était l'orchestre ; il dirigeait, et il chantait ; et ensuite, il saluait les buissons, dont le vent agitait les petites têtes vertes.

Il était aussi magicien. Il marchait à grands pas dans les champs, en regardant le ciel et en agitant les bras. Il commandait aux nuages : « Je veux que vous alliez à droite. » Mais ils allaient à gauche. Alors il les injuriait, et réitérait l'ordre. Il les guettait du coin de l'œil, avec un battement de cœur, observant s'il n'y en aurait pas au moins un petit qui lui obéirait ; mais ils continuaient de courir tranquillement vers la gauche. Alors il tapait du pied, il les menaçait de son bâton, et il leur ordonnait avec colère de s'en aller à gauche : et en effet, cette fois, ils obéissaient parfaitement. Il était heureux et fier de son pouvoir. Il touchait

les fleurs, en leur enjoignant de se changer en carrosses dorés, comme on lui avait dit qu'elles faisaient dans les contes ; et bien que cela n'arrivât jamais, il était persuadé que cela ne manquerait pas d'arriver, avec un peu de patience. Il cherchait un grillon pour en faire un cheval : il lui mettait doucement sa baguette sur le dos, et disait une formule. L'insecte se sauvait : il lui barrait le chemin. Après quelques instants, il était couché à plat ventre, près de lui, et il le regardait. Il avait oublié son rôle de magicien, et s'amusait à retourner sur le dos la pauvre bête, en riant de ses contorsions.

Il inventait d'attacher une vieille ficelle à son bâton magique, et il la jetait gravement dans le fleuve, attendant que le poisson vînt mordre. Il savait bien que les poissons n'ont pas coutume de manger une ficelle sans appât ni hameçon ; mais il pensait que pour une fois, et pour lui, ils pourraient faire une exception ; et il en vint, dans son inépuisable confiance, jusqu'à pêcher dans la rue avec un fouet, à travers la fente d'une plaque d'égout. Il retirait son fouet de temps en temps, très ému, s'imaginant que la corde était plus

lourde cette fois, et qu’il allait ramener un trésor, ainsi que dans une histoire contée par grand-père...

Au milieu de ces jeux, il avait des instants de rêvasserie étrange et de complet oubli. Tout ce qui l’entourait s’effaçait, il ne savait plus ce qu’il faisait, il ne se souvenait même plus de lui-même. Cela le prenait à l’improviste. En marchant, en montant l’escalier, un vide soudain s’ouvrait... Il semblait qu’il ne pensât plus à rien. Quand il revenait à lui, il avait un étourdissement, en se retrouvant à la même place, dans l’obscur escalier. C’était comme s’il avait vécu toute une vie, – l’espace de quelques marches.

*

Grand-père le prenait souvent avec lui, dans ses promenades du soir. Le petit trottinait à ses côtés, en lui donnant la main. Ils allaient par les chemins, au travers des champs labourés, qui sentaient bon et fort. Les grillons crépitaient. Des

corneilles énormes, posées de profil en travers de la route, les regardaient venir de loin et s'envolaient lourdement à leur approche.

Grand-père toussotait. Christophe savait bien ce que cela voulait dire. Le vieux brûlait d'envie de raconter une histoire ; mais il voulait que l'enfant la lui demandât. Christophe n'y manquait pas. Ils s'entendaient ensemble. Le vieux avait une immense affection pour son petit-fils ; et ce lui était une joie de trouver en lui un public complaisant. Il aimait à conter des épisodes de sa vie, ou l'histoire des grands hommes antiques et modernes. Sa voix devenait alors emphatique et émue ; elle tremblait d'un plaisir enfantin, qu'il tâchait de refouler. On sentait qu'il s'écoutait avec ravissement. Par malheur, les mots lui manquaient, au moment de parler. C'était un désappointement qui lui était coutumier : car il se renouvelait aussi souvent que ses élans d'éloquence. Et comme il l'oubliait après chaque tentative, il ne parvenait pas à en prendre son parti.

Il parlait de Régulus, d'Arminius, des

chasseurs de Lützow, de Kœrner et de Frédéric Stabs, celui qui voulait tuer l'empereur Napoléon. Sa figure rayonnait, en rapportant des traits d'héroïsme inouïs. Il disait des mots historiques, d'un ton si solennel qu'il devenait impossible de les comprendre ; et il croyait d'un grand art de faire languir l'auditoire aux moments palpitants : il s'arrêtait, feignait de s'étrangler, se mouchait bruyamment ; et son cœur jubilait, quand le petit demandait, d'une voix étranglée d'impatience : « Et puis, grand-père ? »

Un jour vint, quand Christophe fut plus grand, où il saisit le procédé de grand-père ; et il s'appliqua alors méchamment à prendre un air indifférent à la suite de l'histoire : ce qui peinait le pauvre vieux. – Mais pour l'instant, il est tout livré au pouvoir du conteur. Son sang battait plus fort aux passages dramatiques. Il ne savait pas trop de qui il s'agissait, ni où, ni quand ces exploits se passaient, si grand-père connaissait Arminius, et si Régulus n'était pas, – Dieu sait pourquoi ? – quelqu'un qu'il avait vu à l'église, dimanche passé. Mais son cœur et celui du vieux se dilataient d'orgueil au récit des actes

héroïques, comme si c'étaient eux-mêmes qui les avaient accomplis : car le vieux et l'enfant étaient aussi enfants l'un que l'autre.

Christophe était moins heureux, quand grand-père plaçait au moment pathétique un de ses discours rentrés qui lui tenaient à cœur. C'étaient des considérations morales, pouvant se ramener d'ordinaire à une pensée honnête, mais un peu connue, telle que : « Mieux vaut douceur que violence », – ou : « L'honneur est plus cher que la vie », – ou : « Il vaut mieux être bon que méchant » ; – seulement, elles étaient beaucoup plus embrouillées. Grand-père ne redoutait pas la critique de son jeune public, et il s'abandonnait à son emphase ordinaire ; il ne craignait pas de répéter les mêmes termes, de ne pas finir les phrases, ou même, quand il était perdu au milieu de son discours, de dire tout ce qui lui passait par la tête, pour boucher les trous de sa pensée ; et il ponctuait ses mots, afin de leur donner plus de force, par des gestes à contresens. Le petit écoutait avec un profond respect ; et il pensait que grand-père était très éloquent, mais un peu ennuyeux.

Ils aimaient l’un et l’autre à revenir souvent sur la légende fabuleuse de ce conquérant corse qui avait pris l’Europe. Grand-père l’avait connu. Il avait failli se battre contre lui. Mais il savait reconnaître la grandeur de ses adversaires ; il l’avait dit vingt fois : il eût donné un de ses bras, pour qu’un tel homme fût né de ce côté du Rhin. Le sort l’avait voulu autrement : il l’admirait, et il l’avait combattu, – c’est-à-dire qu’il avait été sur le point de le combattre. Mais comme Napoléon n’était plus qu’à dix lieues, et qu’ils marchaient à sa rencontre, une subite panique avait dispersé la petite troupe dans une forêt, et chacun s’était enfui en criant : « Nous sommes trahis ! » En vain, racontait grand-père, avait-il tâché de rallier les fuyards ; il s’était jeté devant eux, menaçant et pleurant ; il avait été entraîné par leur flot, et il s’était retrouvé le lendemain à une distance surprenante du champ de bataille : c’est ainsi qu’il appelait le lieu de déroute. Mais Christophe le rappelait impatiemment aux exploits du héros ; et il était dans l’extase de ces chevauchées merveilleuses par le monde. Il le voyait suivi de peuples innombrables, qui poussaient des cris

d’amour, et qu’un geste de lui lançait en tourbillons sur les ennemis toujours en fuite. C’était un conte de fées. Grand-père y ajoutait un peu, pour embellir l’histoire ; il conquérait l’Espagne, et presque l’Angleterre, qu’il ne pouvait souffrir.

Il arrivait que le vieux Krafft entremêlât ses récits enthousiastes d’apostrophes indignées à l’adresse de son héros. Le patriote se réveillait en lui, et peut-être davantage au moment des défaites de l’Empereur que de la bataille d’Iéna. Il s’interrompait pour montrer le poing au fleuve, cracher avec mépris, et proférer des injures nobles, – il ne s’abaissait pas aux autres. Il l’appelait : scélérat, bête féroce, homme sans moralité. Et si ce langage avait pour objet de rétablir dans l’esprit de l’enfant le sens de la justice, il faut avouer qu’il manquait son but ; car la logique enfantine risquait fort de conclure : « Si un grand homme comme celui-là n’avait pas de moralité, c’est donc que la moralité n’est pas grand-chose, et que la première affaire, c’est d’être un grand homme. » Mais le vieux était loin de se douter des pensées qui trottinaient à ses

côtés.

Ils se taisaient tous deux, ruminant, chacun à sa façon, ces histoires admirables ; – à moins que, sur le chemin, grand-père ne rencontrât un de ses nobles clients, faisant une promenade. Il s'arrêtait alors indéfiniment, saluait très bas, et prodiguait les formules d'obséquieuse politesse. L'enfant en rougissait, sans comprendre pourquoi. Mais grand-père avait au fond du cœur le respect des puissances établies, des personnes « arrivées » ; et il était possible qu'il n'aimât tant les héros dont il contait l'histoire, que parce qu'il voyait en eux des gens mieux arrivés, et plus haut que les autres.

Quand il faisait très chaud, le vieux Krafft s'asseyait sous un arbre, et il ne tardait pas à faire un petit somme. Alors Christophe s'asseyait près de lui, sur un talus de pierres branlantes, sur une borne, ou sur quelque haut siège bizarre et incommode ; et il balançait ses petites jambes, en chantonnant et en rêvassant. Ou bien, il se couchait sur le dos, et regardait courir les nuages : ils avaient l'air de bœufs, de géants, de

chapeaux, de vieilles dames, d'immenses paysages. Il causait tout bas avec eux ; il s'intéressait au petit nuage, que le gros allait dévorer ; il avait peur de ceux qui étaient très noirs, presque bleus, ou qui couraient très vite. Il lui semblait qu'ils tenaient une place énorme dans la vie ; et il était surpris que son grand-père et sa mère n'y fissent pas attention. C'étaient de terribles êtres, s'ils voulaient faire du mal. Heureusement, ils passaient, bonasses, un peu grotesques, et ils ne s'arrêtaient pas. L'enfant finissait par avoir le vertige de trop regarder, et il gigotait des pieds et des mains, comme s'il allait tomber dans le ciel. Ses paupières clignotaient, le sommeil le gagnait... Silence. Les feuilles doucement frémissent et tremblent au soleil, une vapeur légère passe dans l'air, les mouches indécises se balancent, en ronflant comme un orgue ; les sauterelles ivres d'été crissent avec une âpre allégresse : tout se tait... Sous la voûte des bois, le cri du pivert a des timbres magiques. Au loin, dans la plaine, une voix de paysan interpelle ses bœufs ; le sabot d'un cheval sonne sur la route blanche. Les yeux de Christophe se

ferment. Près de lui, une fourmi chemine sur une branche morte en travers d'un sillon. Il perd conscience... Des siècles ont passé. Il se réveille. La fourmi n'a pas encore fini de traverser la brindille.

Grand-père dormait trop longtemps quelquefois ; son visage devenait rigide, son long nez se tirait, sa bouche s'ouvrait en long. Christophe le regardait avec inquiétude et craignait de voir sa tête se changer en une forme fantastique. Il chantait plus fort pour le réveiller, ou il se laissait dégringoler à grand fracas de son talus de pierres. Un jour, il inventa de lui jeter à la figure quelques aiguilles de pin, et de lui dire qu'elles étaient tombées de l'arbre. Le vieux le crut : cela fit bien rire Christophe. Mais il eut la mauvaise idée de recommencer ; et, juste au moment où il levait la main, il vit les yeux de grand-père qui le regardaient. Ce fut une méchante affaire : le vieux était solennel et n'admettait point la raillerie sur le respect qu'on lui devait ; ils restèrent en froid pendant plus d'une semaine.

Plus le chemin était mauvais, plus Christophe le trouvait beau. La place de chaque pierre avait un sens pour lui ; il les connaissait toutes. Le relief d'une ornière lui semblait un accident géographique, à peu près du même ordre que le massif du Taunus. Il portait dans sa tête la carte des creux et des bosses de tout le pays qui s'étendait à deux kilomètres autour de la maison. Aussi, quand il changeait quelque chose à l'ordre établi dans les sillons, ne se croyait-il pas beaucoup moins important qu'un ingénieur avec une équipe d'ouvriers ; et lorsque avec son talon il avait écrasé la crête sèche d'une motte de terre et comblé la vallée qui se creusait au bas, il pensait n'avoir point perdu sa journée.

Parfois, on rencontrait sur la grande route un paysan dans sa carriole. Il connaissait grand-père. On montait auprès de lui. C'était le paradis sur terre. Le cheval filait vite, et Christophe riait de joie, à moins qu'on ne vînt à croiser d'autres promeneurs : alors, il prenait un air grave et dégagé, comme quelqu'un qui est habitué à aller en voiture ; mais son cœur était inondé d'orgueil. Grand-père et l'homme causaient, sans s'occuper

de lui. Blotti entre leurs genoux, écrasé par leurs cuisses, à peine assis, et souvent pas assis du tout, il était parfaitement heureux ; il causait tout haut, sans s'inquiéter des réponses. Il regardait remuer les oreilles du cheval. Quelles bêtes étranges que ces oreilles ! Elles allaient de tous côtés, à droite, à gauche, elles pointaient en avant, elles retombaient de côté, elles se retournaient en arrière, d'une façon si burlesque qu'il riait aux éclats. Il pinçait son grand-père pour les lui faire remarquer. Mais grand-père ne s'y intéressait pas. Il repoussait Christophe, en lui disant de le laisser tranquille. Christophe réfléchissait : il pensait que quand on est grand, on ne s'étonne plus de rien, on est fort, on connaît tout. Et il tâchait d'être grand, lui aussi, de cacher sa curiosité, de paraître indifférent.

Il se taisait. Le roulement de la voiture l'assoupissait. Les grelots du cheval dansaient. Ding, ding, dong, ding. Des musiques s'éveillaient dans l'air ; elles voletaient autour des sonnailles argentines, comme un essaim d'abeilles ; elles se balançaient gaiement sur le rythme de la carriole ; c'était une source

intarissable de chansons : l'une succédait à l'autre. Christophe les trouvait superbes. Il y en eut une surtout qui lui parut si belle qu'il voulut attirer l'attention de grand-père. Il la chanta plus fort. On n'y prit pas garde. Il la recommença, sur un ton au-dessus, – puis encore une fois, à tue-tête –, tant que le vieux Jean-Michel lui dit avec irritation : « Mais à la fin, tais-toi ! tu es assommant avec ton bruit de trompette ! » – Cela lui coupa la respiration ; il rougit jusqu'au nez, et se tut, mortifié. Il écrasait de son mépris les deux lourds imbéciles, qui ne comprenaient pas ce que son chant avait de sublime, un chant qui ouvrait le ciel ! Il les trouva très laids, avec leur barbe de huit jours ; et ils sentaient mauvais.

Il se consola en regardant l'ombre du cheval. C'était là encore un spectacle étonnant. Cette bête toute noire courait le long de la route, couchée sur le côté. Le soir, en revenant, elle couvrait une partie de la prairie ; on rencontrait une meule, la tête montait dessus et se retrouvait à sa place, quand on avait passé ; le museau était tiré comme un ballon crevé ; les oreilles étaient grandes et pointues comme des cierges. Était-ce vraiment

une ombre, ou bien était-ce un être ? Christophe n'eût pas aimé se rencontrer seul avec elle. Il n'aurait pas couru après, comme il faisait après l'ombre de grand-père, pour lui marcher sur la tête et piétiner dessus. – L'ombre des arbres, quand le soleil tombait, était aussi un objet de méditations. Elle formait des barrières en travers de la route. Elle avait l'air de fantômes tristes et grotesques, qui disaient : « N'allez pas plus loin » ; et les essieux grinçants et les sabots du cheval répétaient : « Pas plus loin ! »

Grand-père et le voiturier continuaient sans se lasser leurs interminables bavardages. Leur ton s'élevait souvent, surtout quand ils parlaient d'affaires locales et d'intérêts blessés. L'enfant cessait de rêver, et les regardait, inquiet. Il lui semblait qu'ils étaient fâchés l'un contre l'autre, et il craignait qu'ils n'en vinssent aux coups. C'était, bien au contraire, au moment où ils s'entendaient le mieux dans une commune haine. Même le plus souvent, ils n'avaient point de haine, ni la moindre passion : ils parlaient de choses indifférentes, en criant à plein gosier, pour le plaisir de crier, comme c'est la joie du peuple.

Mais Christophe, qui ne comprenait pas leur conversation, entendait seulement leurs éclats de voix, il voyait leurs traits crispés, et il pensait avec angoisse : « Comme il a l'air méchant ! Ils se haïssent, sûrement. Comme il roule les yeux ! Comme il ouvre la bouche ! Il m'a craché au nez, dans sa fureur. Mon Dieu ! il va tuer grand-père... »

La voiture s'arrêtait. Le paysan disait : « Vous voilà arrivés. » Les deux ennemis mortels se serraient la main. Grand-père descendait d'abord. Le paysan lui tendait le petit garçon. Un coup de fouet au cheval. La voiture s'éloignait : et l'on se retrouvait à l'entrée du petit chemin creux près du Rhin. Le soleil s'enfonçait dans les champs. Le sentier serpentait presque au ras de l'eau. L'herbe abondante et molle pliait sous les pas, avec un grésillement. Des aulnes se penchaient sur le fleuve, baignés jusqu'à mi-corps. Une nuée de moucherons dansaient. Un canot passait sans bruit, entraîné par le courant paisible aux larges enjambées. Les flots suçaient les branches des saules avec un petit bruit de lèvres. La lumière était fine et brumeuse, l'air frais, le fleuve gris

argent. On revenait au gîte, et les grillons chantaient. Et dès le seuil souriait le cher visage de maman...

Ô délicieux souvenirs, bienfaisantes images, qui bourdonneront, comme un vol harmonieux, pendant toute la vie !... Les voyages qu'on fait plus tard, les grandes villes, les mers mouvantes, les paysages de rêves, les figures aimées, ne se gravent pas dans l'âme avec la justesse infaillible de ces promenades d'enfance, ou du simple coin de jardin tous les jours entrevu par la fenêtre, à travers la buée de vapeur que fait sur la vitre la petite bouche collée de l'enfant désœuvré...

*

Maintenant, c'est le soir dans la maison close. La maison... le refuge contre tout ce qui est effrayant : l'ombre, la nuit, la peur, les choses inconnues. Rien d'ennemi ne saurait passer le seuil... Le feu flambe. Une oie dorée tourne mollement à la broche. Une délicieuse odeur de

graisse et de chair croustillante embaume la chambre. Joie de manger, bonheur incomparable, enthousiasme religieux, trépignements de joie ! Le corps s'engourdit de la douce chaleur, des fatigues du jour, du bruit des voix familières. La digestion le plonge en une extase, où les figures, les ombres, l'abat-jour de la lampe, les langues de flammes qui dansent avec une pluie d'étoiles dans la cheminée noire, tout prend une apparence réjouissante et magique. Christophe appuie sa joue sur son assiette pour mieux jouir de tout ce bonheur...

Il est dans son lit tiède. Comment y est-il venu ? La bonne fatigue l'écrase. Le bourdonnement des voix dans la chambre et des images de la journée se mêle dans son cerveau. Le père prend son violon ; les sons aigus et doux se plaignent dans la nuit. Mais le suprême bonheur est lorsque maman vient, qu'elle prend la main de Christophe assoupi, et que, penchée sur lui, à sa demande, elle chante à mi-voix une vieille chanson, dont les mots ne veulent rien dire. Le père trouve cette musique stupide ; mais Christophe ne s'en lasse pas. Il retient son

souffle ; il a envie de rire et de pleurer ; son cœur est ivre. Il ne sait pas où il est, il déborde de tendresse ; il passe ses petits bras autour du cou de sa mère et l'embrasse de toutes ses forces. Elle lui dit en riant :

« Tu veux donc m'étrangler ? »

Il la serre plus fort. Comme il l'aime, comme il aime tout ! Toutes les personnes, toutes les choses ! Tout est bon, tout est beau... Il s'endort. Le grillon crie dans l'âtre. Les récits de grand-père, les figures héroïques flottent dans la nuit heureuse... Être un héros comme eux !... Oui, il le sera !... il l'est... Ah ! que c'est bon de vivre !...

*

Quelle surabondance de force, de joie, d'orgueil, en ce petit être ! Quel trop-plein d'énergie ! Son corps et son esprit sont toujours en mouvement, emportés dans une ronde qui tourne à perdre haleine. Comme une petite salamandre, il danse jour et nuit dans la flamme.

Un enthousiasme que rien ne lasse, et que tout alimente. Un rêve délirant, une source jaillissante, un trésor d'inépuisable espoir, un rire, un chant, une ivresse perpétuelle. La vie ne le tient pas encore ; à tout instant, il s'en échappe : il nage dans l'infini. Qu'il est heureux ! qu'il est fait pour être heureux ! Rien en lui qui ne croie au bonheur, qui n'y tende de toutes ses petites forces passionnées !...

La vie se chargera vite de le mettre à la raison.

II

L’alba vinceva l’ora mattutina
Che fuggia innanzi, si che di lontano
Conobbi il tremolar della marina...

PURG. I.

Les Krafft étaient originaires d’Anvers. Le vieux Jean-Michel avait quitté le pays, à la suite de frasques de jeunesse, d’une rixe violente, comme il en avait souvent – car il était diablement batailleur –, et qui avait eu cette fois un fâcheux dénouement. Il était venu s’établir, presque un demi-siècle avant, dans la petite ville princière, dont les toits rouges aux faîtes pointus et les jardins ombreux, étagés sur la pente d’une molle colline, se mirent dans les yeux vert pâle du *Vater Rhein*. Excellent musicien, il s’était fait promptement apprécier dans un pays où tous sont musiciens. Il y avait pris racine en épousant, à quarante ans passés, Clara Sartorius, la fille du maître de chapelle du prince, qui lui transmit sa

charge. Clara était une Allemande placide qui avait deux passions : la cuisine et la musique. Elle eut pour son mari un culte qu'égalait seul celui qu'elle avait pour son père. Jean-Michel n'admirait pas moins sa femme. Ils avaient vécu en parfait accord, pendant quinze ans ; et ils avaient eu quatre enfants. Puis Clara était morte ; et Jean-Michel, après l'avoir beaucoup pleurée, avait épousé cinq mois plus tard Ottilie Schutz, une fille de vingt ans, aux joues rouges, robuste et rieuse. Ottilie avait juste autant de qualités que Clara, et Jean-Michel l'avait aimée juste autant. Après huit ans de mariage, elle mourut à son tour, non sans avoir eu le temps de lui faire sept enfants. Au total, onze enfants, dont un seul avait survécu. Bien qu'il les aimât fort, tant de coups répétés n'avaient pas altéré sa solide bonne humeur. L'épreuve la plus rude avait été la mort d'Ottilie, il y avait trois ans maintenant, à un âge où il est malaisé de se rebâtir une vie et de fonder un nouveau foyer. Mais après un moment de désarroi, le vieux Jean-Michel avait repris son équilibre moral, qu'aucun malheur n'était capable de lui faire perdre.

C’était un homme affectueux ; mais la santé chez lui était plus forte que tout. Il avait une répulsion physique pour la tristesse, et un besoin de grosse gaieté à la flamande, un rire énorme et enfantin. Quelque chagrin qu’il eût, il n’en buvait pas une rasade de moins, ni n’en perdait un coup de dent à table ; et la musique ne chômait jamais. Sous sa direction, l’orchestre de la Cour acquit une petite célébrité dans les pays rhénans, où Jean-Michel était devenu légendaire par sa stature athlétique et par ses accès de colère. Il ne pouvait se maîtriser malgré tous ses efforts : car cet homme violent était au fond timide et craignait de se compromettre ; il aimait le décorum et redoutait l’opinion. Mais son sang l’emportait : il voyait rouge ; et il était pris brusquement par des impatiences folles, non seulement aux répétitions de l’orchestre, mais en plein concert, où il lui était arrivé, devant le prince, de jeter son bâton avec rage et de trépigner comme un possédé, en apostrophant un de ses musiciens, d’une voix furieuse et bredouillante. Le prince s’en amusait ; mais les artistes mis en cause lui gardaient rancune. En vain, Jean-Michel, honteux de son

incartade, s’évertuait, l’instant d’après, à la faire oublier par une obséquiosité exagérée : à la première occasion, il éclatait de plus belle ; et cette extrême irritabilité, augmentant avec l’âge, finit par rendre sa position difficile. Il le sentit lui-même ; et, un jour qu’une de ses crises de colère avait failli amener une grève de l’orchestre, il offrit sa démission. Il espérait qu’après ses services, on ferait des difficultés pour l’accepter, qu’on le supplierait de rester : il n’en fut rien, et comme il était trop fier pour revenir sur son offre, il partit, navré, accusant l’ingratitude des hommes.

Depuis ce temps, il ne savait comment remplir ses journées. Il avait soixante-dix ans passés ; mais il était vigoureux encore ; il continuait de travailler et de courir par la ville, du matin au soir, donnant des leçons, discutant, pérorant, se mêlant de tout. Il était ingénieux et cherchait tous les moyens de s’occuper : il se mit à réparer les instruments de musique ; il imaginait, essayait, trouvait parfois des perfectionnements. Il composait aussi, il s’évertuait à composer. Il avait écrit jadis une *Missa solemnis*, dont il

parlait souvent, et qui était la gloire de la famille. Elle lui avait demandé tant de peine qu'il avait failli avoir une congestion en l'écrivant. Il tâchait de se persuader que c'était une œuvre de génie ; mais il savait très bien dans quel néant de pensée il l'avait écrite ; et il n'osait plus revoir le manuscrit, parce qu'à chaque fois il reconnaissait dans les phrases qu'il croyait siennes des lambeaux d'autres auteurs, péniblement mis bout à bout, à coup de volonté. Ce lui était une grande tristesse. Il lui venait parfois des idées qu'il trouvait admirables. Il courait à sa table, avec un frémissement : tenait-il enfin l'inspiration, cette fois ? – Mais à peine avait-il la plume en main, qu'il se retrouvait seul, dans le silence ; et tous ses efforts pour ranimer les voix disparues n'aboutissaient qu'à lui faire entendre des mélodies connues de Mendelssohn ou de Brahms.

« Il est, dit George Sand, des génies malheureux auxquels l'expression manque, qui emportent dans la tombe l'inconnu de leur méditation, comme disait un membre de cette grande famille de muets ou de bègues illustres : Geoffroy Saint-Hilaire. » – Jean-Michel

appartenait à cette famille. Il ne parvenait pas plus à s'exprimer en musique qu'en parole ; et toujours il se faisait illusion : il eût tant aimé à parler, à écrire, à être un grand musicien, un orateur éloquent ! C'était sa plaie secrète ; il n'en disait rien à personne, il ne se l'avouait pas à lui-même, il tâchait de n'y pas penser ; mais il y pensait malgré lui, et cela lui mettait la mort dans l'âme.

Pauvre vieux homme ! En rien, il ne parvenait à être lui-même tout à fait. Il y avait en lui tant de beaux et puissants germes ; mais ils n'arrivaient pas à leur croissance. Une foi profonde, touchante, dans la dignité de l'art, dans la valeur morale de la vie ; mais elle se traduisait, le plus souvent, d'une façon emphatique et ridicule. Tant de noble orgueil ; et, dans la vie, une admiration presque servile des supérieurs. Un si haut désir d'indépendance ; et, en fait, une docilité absolue. Des prétentions à l'esprit fort ; et toutes les superstitions. La passion de l'héroïsme, un courage réel ; et tant de timidité ! – Une nature qui s'arrête en chemin.

*

Jean-Michel avait reporté ses ambitions sur son fils ; et Melchior promit d'abord de les réaliser. Il avait, dès l'enfance, de grands dons pour la musique. Il apprenait avec une facilité remarquable, et de bonne heure il acquit, comme violoniste, une virtuosité qui fit de lui pendant longtemps le favori, presque l'idole des concerts de la cour. Il jouait aussi fort agréablement du piano et d'autres instruments. Il était beau parleur, bien fait, quoiqu'un peu lourd – le type de ce qui passe en Allemagne pour la beauté classique : un large front inexpressif, de gros traits réguliers, et une barbe frisée : un Jupiter des bords du Rhin. Le vieux Jean-Michel savourait les succès de son fils ; il était en extase devant les tours de force du virtuose, lui qui n'avait jamais su jouer proprement d'aucun instrument. Ce n'était certes pas Melchior qui eût été en peine pour exprimer ce qu'il pensait. Le malheur est qu'il ne pensait rien ; et il ne s'en souciait même

pas. Il avait tout juste l’âme d’un comédien médiocre, qui soigne ses inflexions de voix, sans s’occuper de ce qu’elles expriment, et surveille avec une vanité anxieuse leur effet sur le public.

Le plus curieux, c’est que chez lui, malgré son souci constant de l’attitude en scène, comme chez Jean-Michel, malgré son respect craintif des conventions sociales, il y avait toujours quelque chose de saccadé, d’inattendu, d’hurluberlu, qui faisait dire aux gens que tous les Krafft étaient un peu timbrés. Cela ne lui nuisit pas d’abord ; il semblait que ces excentricités mêmes fussent la preuve du génie qu’on lui prêtait ; car il est entendu, parmi les gens de bon sens, qu’un artiste n’en saurait avoir. Mais on ne tarda pas à être fixé sur le caractère de ces extravagances : la source ordinaire en était la bouteille. Nietzsche dit que Bacchus est le dieu de la musique ; et l’instinct de Melchior était du même avis ; mais, en ce cas, son dieu fut bien ingrat : loin de lui donner les idées qui lui manquaient, il lui enleva le peu de celles qu’il avait. Après son absurde mariage (absurde aux yeux du monde, et par conséquent aux siens), il s’abandonna de plus en

plus. Il négligea son jeu, – si sûr de sa supériorité qu'en peu de temps il la perdit. D'autres virtuoses survinrent, qui lui succédèrent dans la faveur publique : cela lui fut amer ; mais, au lieu de réveiller son énergie, ses échecs achevèrent de le décourager. Il se vengeait, en déblatérant contre ses rivaux avec ses compagnons de cabaret. Il comptait, dans son absurde orgueil, succéder à son père, comme directeur de musique : un autre fut nommé. Il se crut persécuté, et prit des airs de génie méconnu. Grâce à la considération dont jouissait le vieux Krafft, il garda sa place de violon à l'orchestre ; mais il perdit peu à peu presque toutes ses leçons en ville. Et si ce coup était le plus sensible à son amour-propre, il l'était encore plus à sa bourse. Depuis quelques années, les ressources du ménage avaient bien diminué, par suite de revers de fortune. Après avoir connu une réelle abondance, la gêne était venue et croissait de jour en jour. Melchior refusait de s'en apercevoir ; il n'en dépensait pas un sou de moins pour sa toilette et son plaisir.

Il n'était pas un mauvais homme, mais un homme demi-bon, ce qui est peut-être pire, faible,

sans aucun ressort, sans force morale, au reste se croyant bon père, bon fils, bon époux, bon homme, et peut-être l'étant, si pour l'être il suffit d'une bonté facile, qui s'attendrit aisément, et de cette affection animale, qui fait qu'on aime les siens, comme une partie de soi. On ne pouvait même pas dire qu'il fût très égoïste : il n'avait pas assez de personnalité pour l'être. Il n'était rien. Terrible chose dans la vie que ces gens qui ne sont rien ! Comme un poids inerte qu'on abandonne en l'air, ils tendent à tomber, il faut absolument qu'ils tombent ; et ils entraînent dans leur chute tout ce qui est avec eux.

*

Ce fut au moment où la situation de la famille devenait le plus difficile, que le petit Christophe commença à comprendre ce qui se passait autour de lui.

Il n'était plus seul enfant. Melchior faisait un enfant à sa femme chaque année, sans s'inquiéter

de ce qui en arriverait plus tard. Deux étaient morts en bas âge. Deux autres avaient trois et quatre ans. Melchior ne s'en occupait jamais. Louisa, forcée de sortir, les confiait à Christophe, qui avait maintenant six ans.

Il en coûtait à Christophe : car il devait renoncer pour ce devoir à ses bons après-midi dans les champs. Mais il était fier qu'on le traitât en homme, et il s'acquittait de sa tâche gravement. Il amusait de son mieux les petits, en leur montrant ses jeux ; et il s'appliquait à leur parler, comme il avait entendu sa mère causer avec le bébé. Ou bien il les portait dans ses bras, l'un après l'autre, comme il avait vu faire ; il fléchissait sous le poids, serrant les dents, pressant de toute sa force le petit être contre sa poitrine, pour qu'il ne tombât pas. Les petits voulaient toujours être portés, ils n'en étaient jamais las ; et quand Christophe ne pouvait plus, c'étaient des pleurs sans fin. Ils lui donnaient bien du mal, et il était souvent fort embarrassé d'eux. Ils étaient sales et demandaient des soins maternels. Christophe ne savait que faire. Ils abusaient de lui. Il avait envie parfois de les

gifler ; mais il pensait : « Ils sont petits, ils ne savent pas » ; et il se laissait pincer, taper, tourmenter, avec magnanimité. Ernst hurlait pour rien ; il trépignait, il se roulait de colère : c'était un enfant nerveux, et Louisa avait recommandé à Christophe de ne pas contrarier ses caprices. Quant à Rodolphe, il était d'une malice de singe ; il profitait toujours de ce que Christophe avait Ernst sur les bras, pour faire derrière son dos toutes les sottises possibles ; il cassait les jouets, renversait l'eau, salissait sa robe, et faisait tomber les plats, en fouillant dans le placard.

Si bien que lorsque Louisa rentrait, au lieu de complimenter Christophe, elle lui disait, sans le gronder, mais d'un air chagrin, en voyant les dégâts :

« Mon pauvre garçon, tu n'es pas bien habile. »

Christophe était mortifié, et il avait le cœur gros.

*

Louisa, qui ne laissait échapper aucune occasion de gagner un peu d'argent, continuait à se placer comme cuisinière dans les circonstances exceptionnelles, les repas de noces ou de baptême. Melchior feignait de n'en rien savoir : cela froissait son amour-propre ; mais il n'était pas fâché qu'elle le fît, sans qu'il le sût. Le petit Christophe n'avait encore aucune idée des difficultés de la vie ; il ne connaissait d'autres limites à sa volonté que celle de ses parents, qui n'était pas bien gênante, puisqu'on le laissait pousser à peu près au hasard ; il n'aspirait qu'à devenir grand, pour pouvoir faire tout ce qu'il voulait. Il n'imaginait pas les contraintes où l'on se heurte à chaque pas ; et surtout il n'eût jamais pensé que ses parents ne fussent pas entièrement maîtres d'eux-mêmes. Le jour où il entrevit pour la première fois qu'il y avait parmi les hommes des gens qui commandent et des gens qui sont commandés, et que les siens et lui n'étaient pas des premiers, tout son être se cabra : ce fut la première crise de sa vie.

Ce jour-là, sa mère lui avait mis ses habits les plus propres, de vieux habits donnés, dont l'ingénieuse patience de Louisa avait su tirer parti. Il alla la rejoindre, comme elle le lui avait dit, dans la maison où elle travaillait. Il était intimidé, à l'idée d'entrer seul. Un valet flânait sous le porche ; il arrêta l'enfant et lui demanda d'un ton protecteur ce qu'il venait faire. Christophe balbutia en rougissant qu'il venait voir « Mme Krafft », – ainsi qu'on le lui avait recommandé de dire.

« Mme Krafft ? Qu'est-ce que tu lui veux, à Mme Krafft ? » continua le domestique, en appuyant ironiquement sur le mot : madame. « C'est ta mère ? Monte là. Tu trouveras Louisa à la cuisine, au fond du corridor. »

Il alla, de plus en plus rouge ; il avait honte d'entendre appeler sa mère familièrement : Louisa. Il était humilié ; il eût voulu se sauver près de son cher fleuve, à l'abri des buissons, où il se contait des histoires.

Dans la cuisine, il tomba au milieu d'autres domestiques, qui l'accueillirent par des

exclamations bruyantes. Au fond, près des fourneaux, sa mère lui souriait d'un air tendre et un peu gêné. Il courut à elle et se jeta dans ses jambes. Elle avait un tablier blanc et tenait une cuiller en bois. Elle commença par ajouter à son trouble, en voulant qu'il levât le menton, pour qu'on vît sa figure, et qu'il allât tendre la main à chacune des personnes qui étaient là, en leur disant bonjour. Il n'y consentit pas ; il se tourna contre le mur et se cacha la tête dans son bras. Mais peu à peu il s'enhardit, et il risqua hors de sa cachette un petit œil brillant et rieur, qui disparaissait de nouveau, toutes les fois qu'on le regardait. Il observa les gens, à la dérobée. Sa mère avait un air affairé et important, qu'il ne lui connaissait pas ; elle allait d'une casserole à l'autre, goûtant, donnant son avis, expliquant d'un ton sûr des recettes, que la cuisinière ordinaire écoutait avec respect. Le cœur de l'enfant se gonflait d'orgueil, en voyant combien on appréciait sa mère, et quel rôle elle jouait dans cette belle pièce, ornée d'objets magnifiques d'or et de cuivre qui brillaient.

Brusquement, les conversations s'arrêtèrent.

La porte s’ouvrit. Une dame entra, avec un froissement d’étoffes raides. Elle jeta un regard soupçonneux autour d’elle. Elle n’était plus jeune ; et pourtant elle portait une robe claire, avec des manches larges ; elle tenait sa traîne à la main, pour ne rien frôler. Cela ne l’empêcha pas de venir près du fourneau, de regarder les plats, et même d’y goûter. Quand elle levait un peu la main, la manche retombait, et le bras était nu jusqu’au-dessus du coude : ce que Christophe trouva laid et malhonnête. De quel ton sec et cassant elle parlait à Louisa ! Et comme Louisa lui répondait humblement ! Christophe en fut saisi. Il se dissimula dans son coin, pour ne pas être aperçu ; mais cela ne servit à rien. La dame demanda qui était ce petit garçon ; Louisa vint le prendre et le présenter ; elle lui tenait les mains pour l’empêcher de se cacher la figure ; et, bien qu’il eût envie de se débattre et de fuir, Christophe sentit d’instinct qu’il fallait cette fois ne faire aucune résistance. La dame regarda la mine effarée de l’enfant ; et son premier mouvement, maternel, fut de lui sourire gentiment. Mais elle reprit aussitôt son air

protecteur, et lui posa sur sa conduite, sur sa piété, des questions auxquelles il ne répondit rien. Elle regarda aussi comment les vêtements allaient ; et Louisa s'empressa de montrer qu'ils étaient superbes. Elle tirait le veston, pour effacer les plis ; Christophe avait envie de crier, tant il était serré. Il ne comprenait pas pourquoi sa mère remerciait.

La dame le prit par la main, et dit qu'elle voulait le conduire vers ses enfants. Christophe jeta un regard désespéré sur sa mère ; mais elle souriait à la maîtresse d'un air si empressé qu'il vit qu'il n'y avait rien à espérer, et il suivit son guide, comme un mouton qu'on mène à la boucherie.

Ils arrivèrent dans un jardin, où deux enfants à l'air maussade, un garçon et une fille, à peu près du même âge que Christophe, semblaient se bouder l'un l'autre. L'arrivée de Christophe fit diversion. Ils se rapprochèrent pour examiner le nouveau venu. Christophe, abandonné par la dame, restait planté dans une allée, sans oser lever les yeux. Les deux autres, immobiles à

quelques pas, le regardaient des pieds à la tête, se poussaient du coude, et ricanaient. Enfin, ils se décidèrent. Ils lui demandèrent qui il était, d'où il venait, et ce que faisait son père. Christophe ne répondit rien, pétrifié : il était intimidé jusqu'aux larmes, surtout par la petite fille, qui avait des nattes blondes, une jupe courte, et les jambes nues.

Ils se mirent à jouer. Comme Christophe commençait à se rassurer un peu, le petit bourgeois tomba en arrêt devant lui, et touchant son habit, il dit :

« Tiens, c'est à moi ! »

Christophe ne comprenait pas. Indigné de cette prétention que son habit fût à un autre, il secoua la tête avec énergie, pour nier.

« Je le reconnais bien peut-être ! fit le petit ; c'est mon vieux veston bleu : il y a une tache là. »

Et il y mit le doigt. Puis, continuant son inspection, il examina les pieds de Christophe, et lui demanda avec quoi étaient faits les bouts de

ses souliers rapiécés. Christophe devint cramoisi. La fillette fit la moue et souffla à son frère – Christophe l'entendit, – que c'était un petit pauvre. Christophe en retrouva la parole. Il crut combattre victorieusement cette opinion injurieuse, en bredouillant d'une voix étranglée qu'il était le fils de Melchior Krafft, et que sa mère était Louisa, la cuisinière. Il lui semblait que ce titre était aussi beau que quelque autre que ce fût ; et il avait bien raison. Mais les deux autres petits, que d'ailleurs la nouvelle intéressa, ne parurent pas l'en considérer davantage. Ils prirent au contraire un ton de protection. Ils lui demandèrent ce qu'il ferait plus tard, s'il serait aussi cuisinier ou cocher. Christophe retomba dans son mutisme. Il sentait comme une glace qui lui pénétrait le cœur.

Enhardis par son silence, les deux petits riches, qui avaient pris brusquement pour le petit pauvre une de ces antipathies d'enfant, cruelles et sans raison, cherchèrent quelque moyen amusant de le tourmenter. La fillette était particulièrement acharnée. Elle remarqua que Christophe avait peine à courir, à cause de ses vêtements étroits ;

et elle eut l’idée raffinée de lui faire accomplir des sauts d’obstacle. On fit une barrière avec de petits bancs, et on mit Christophe en demeure de la franchir. Le malheureux garçon n’osa dire ce qui l’empêchait de sauter ; il rassembla ses forces, se lança, et s’allongea par terre. Autour de lui, c’étaient des éclats de rire. Il fallut recommencer. Les larmes aux yeux, il fit un effort désespéré, et, cette fois, réussit à sauter. Cela ne satisfit point ses bourreaux, qui décidèrent que la barrière n’était pas assez haute ; et ils y ajoutèrent d’autres constructions, jusqu’à ce qu’elle devînt un casse-cou. Christophe essaya de se révolter ; il déclara qu’il ne sauterait pas. Alors la petite fille l’appela lâche et dit qu’il avait peur. Christophe ne put le supporter ; et, certain de tomber, il sauta, et tomba. Ses pieds se prirent dans l’obstacle : tout s’écroula avec lui. Il s’écorcha les mains, faillit se casser la tête ; et, pour comble de malheur, son vêtement éclata aux genoux, et ailleurs. Il était malade de honte ; il entendait les deux enfants danser de joie autour de lui ; il souffrait d’une façon atroce. Il sentait qu’ils le méprisaient, qu’ils le haïssaient...

pourquoi ? pourquoi ? Il aurait voulu mourir ! – Pas de douleur plus cruelle que celle de l'enfant qui découvre pour la première fois la méchanceté des autres : il se croit persécuté par le monde entier, et il n'a rien qui le soutienne : il n'y a plus rien, il n'y a plus rien !... Christophe essaya de se relever ; le petit bourgeois le poussa et le fit retomber ; la fillette lui donna des coups de pied. Il essaya de nouveau ; ils se jetèrent sur lui tous deux, s'asseyant sur son dos, lui appuyant la figure contre terre. Alors une rage le prit : c'était trop de malheurs ! Ses mains qui le brûlaient, son bel habit déchiré – une catastrophe pour lui ! – la honte, le chagrin, la révolte contre l'injustice, tant de misères à la fois se fondirent en une fureur folle. Il s'arc-bouta sur ses genoux et ses mains, se secoua comme un chien, fit rouler ses persécuteurs ; et, comme ils revenaient à la charge, il fonça la tête baissée sur eux, gifla la petite fille, et jeta d'un coup de poing le garçon au milieu d'une plate-bande.

Ce furent des hurlements. Les enfants se sauvèrent à la maison, avec des cris aigus. On entendit les portes battre, et des exclamations de

colère. La dame accourut, aussi vite que la traîne de sa robe pouvait le lui permettre. Christophe la voyait venir, et il ne cherchait pas à fuir ; il était terrifié de ce qu'il avait fait : c'était une chose inouïe, un crime ; mais il ne regrettait rien. Il attendait. Il était perdu. Tant mieux ! Il était réduit au désespoir.

La dame fondit sur lui. Il se sentit frapper. Il entendit qu'elle lui parlait d'une voix furieuse, avec un flot de paroles ; mais il ne distinguait rien. Ses deux petits ennemis étaient revenus pour assister à sa honte, et piaillaient à tue-tête. Des domestiques étaient là : c'était une confusion de voix. Pour achever de l'accabler, Louisa, qu'on avait appelée, parut ; et, au lieu de le défendre, elle commença par le claquer, elle aussi, avant de rien savoir, et voulut qu'il demandât pardon. Il s'y refusa avec rage. Elle le secoua plus fort et le traîna par la main vers la dame et les enfants, pour qu'il se mît à genoux. Mais il trépigna, hurla, et mordit la main de sa mère. Il se sauva enfin au milieu des domestiques qui riaient.

Il s'en allait, le cœur gonflé, la figure brûlante

de colère et des tapes qu'il avait reçues. Il tâchait de ne pas penser, et il hâtait le pas, parce qu'il ne voulait pas pleurer dans la rue. Il aurait voulu être rentré, pour se soulager de ses larmes ; il avait la gorge serrée, le sang à la tête : il éclatait.

Enfin, il arriva ; il monta en courant le vieil escalier noir, jusqu'à sa niche habituelle dans l'embrasure d'une fenêtre, au-dessus du fleuve ; il s'y jeta hors d'haleine ; et ce fut un déluge de pleurs. Il ne savait pas au juste pourquoi il pleurait ; mais il fallait qu'il pleurât ; et quand le premier flot fut à peu près passé, il pleura encore, parce qu'il voulait pleurer, avec une sorte de rage, pour se faire souffrir, comme s'il punissait ainsi les autres, en même temps que lui. Puis, il pensa que son père allait rentrer, que sa mère raconterait tout et que ses malheurs n'étaient pas près de leur fin. Il résolut de fuir, n'importe où, pour ne plus revenir jamais.

Juste au moment où il descendait, il se heurta à son père qui rentrait.

« Que fais-tu là, gamin ? où vas-tu ? » demanda Melchior.

Il ne répondait pas.

« Tu as fait quelque sottise. Qu'est-ce que tu as fait ? »

Christophe se taisait obstinément.

« Qu'est-ce que tu as fait ? répéta Melchior. Veux-tu répondre ? »

L'enfant se mit à pleurer, et Melchior à crier, de plus en plus fort l'un et l'autre, jusqu'à ce qu'on entendît le pas précipité de Louisa, qui montait l'escalier. Elle arriva, toute bouleversée encore. Elle commença par de violents reproches, mêlés de nouvelles gifles, auxquelles Melchior joignit, sitôt qu'il eut compris – et probablement avant –, des claques à assommer un bœuf. Ils criaient tous les deux. L'enfant hurlait. Ils finirent par se disputer l'un l'autre avec la même colère. Tout en rossant son fils, Melchior disait que le petit avait raison, que voilà à quoi on s'exposait en allant servir chez des gens, qui se croient tout permis, parce qu'ils ont de l'argent. Et tout en frappant l'enfant, Louisa criait à son mari qu'il était un brutal, qu'elle ne lui permettait pas de toucher le petit, et qu'il l'avait blessé. En effet,

Christophe saignait un peu du nez ; mais il n'y pensait guère, et il ne sut aucun gré à sa mère de le lui tamponner rudement avec un linge mouillé, puisqu'elle continuait à le gronder. À la fin, on le poussa dans un recoin obscur, où on l'enferma sans souper.

Il les entendait crier l'un contre l'autre ; et il ne savait pas lequel il détestait le plus. Il lui semblait que c'était sa mère ; car il n'eût jamais attendu d'elle une pareille méchanceté. Tous ses malheurs de la journée l'accablaient à la fois : tout ce qu'il avait souffert, l'injustice des enfants, l'injustice de la dame, l'injustice de ses parents, et – ce qu'il sentait aussi, comme une blessure vive, sans s'en rendre compte – l'abaissement de ses parents, dont il était si fier, devant ces autres gens, méchants et méprisables. Cette lâcheté, dont il prenait une vague conscience, pour la première fois, lui paraissait ignoble. Tout en lui était ébranlé : son admiration pour les siens, le respect religieux qu'ils lui inspiraient, sa confiance dans la vie, le besoin naïf qu'il avait d'aimer les autres et d'en être aimé, sa foi morale, aveugle, mais absolue. C'était un

écroulement total. Il était écrasé par la force brutale, sans nul moyen de se défendre, de réchapper jamais. Il suffoqua. Il crut mourir. Il se raidit de tout son être, dans une révolte désespérée. Il tapa des poings, des pieds, de la tête, contre le mur, hurla, fut pris de convulsions, et, se meurtrissant aux meubles, tomba par terre.

Ses parents, accourus, le prirent dans leurs bras. C'était à qui des deux, maintenant, serait le plus tendre. Sa mère le déshabilla, le porta dans son lit, s'assit à son chevet et resta auprès de lui, jusqu'à ce qu'il fût plus calme. Mais il ne désarmait point, il ne pardonnait rien, et il fit semblant de dormir, pour ne pas l'embrasser. Sa mère lui semblait mauvaise et lâche. Il ne se doutait pas de tout le mal qu'elle avait pour vivre et le faire vivre, et de ce qu'elle avait souffert de prendre parti contre lui.

Après qu'il eut épuisé jusqu'à la dernière goutte l'incroyable provision de larmes qui tient dans les yeux d'un enfant, il se sentit un peu soulagé. Il était las ; mais ses nerfs étaient trop tendus pour qu'il pût dormir. Les images de

tantôt recommencèrent à flotter dans sa demi-torpeur. C'était surtout la petite fille qu'il revoyait, avec ses yeux brillants, son petit nez levé d'une façon dédaigneuse, ses cheveux sur ses épaules, ses jambes nues et sa parole enfantine et poseuse. Il tressaillit, en croyant réentendre sa voix. Il se rappelait combien il avait été stupide avec elle ; et il se sentait contre elle une haine farouche ; il ne lui pardonnait pas de l'avoir humilié, il était dévoré du désir de l'humilier à son tour, de la faire pleurer. Il en chercha les moyens, et n'en trouva aucun. Il n'y avait nulle apparence qu'elle se souciât jamais de lui. Mais, pour se soulager, il supposa que tout fût ainsi qu'il le souhaitait. Il établit donc qu'il était devenu très puissant et glorieux ; et il décida en même temps qu'elle était amoureuse de lui. Alors il commença de se raconter une de ces absurdes histoires, qu'il finissait par croire plus réelles que la réalité.

Elle se mourait d'amour ; mais il la dédaignait. Quand il passait devant sa maison, elle le regardait passer, cachée derrière les rideaux ; et il se savait regardé ; mais il feignait

de n’y prendre pas garde, et il parlait gaiement. Il quittait même le pays et voyageait, au loin, afin d’augmenter sa peine. Il faisait de grandes choses. – Ici, il introduisait dans son récit certains fragments choisis des récits héroïques de grand-père. – Elle, pendant ce temps, tombait malade de chagrin. Sa mère, l’orgueilleuse dame, venait le supplier : « Ma pauvre fille se meurt. Je vous en prie, venez ! » Il venait. Elle était couchée. Elle avait la figure pâle et creusée. Elle lui tendait les bras. Elle ne pouvait parler ; mais elle lui prenait les mains et les baisait en pleurant. Alors il la regardait avec une bonté et une douceur admirables. Il lui disait de guérir, et consentait à ce qu’elle l’aimât. Arrivé à ce moment du récit, comme il se plaisait à en prolonger l’agrément, en répétant plusieurs fois les paroles et les attitudes, le sommeil vint le prendre ; et il s’endormit consolé.

Mais quand il rouvrit les yeux, le jour était venu ; et ce jour ne brillait plus avec l’insouciance du matin précédent : quelque chose était changé dans le monde. Christophe connaissait l’injustice.

*

Il y avait des moments de gêne très étroite à la maison. Ils étaient de plus en plus fréquents. On faisait maigre chère, ces jours-là. Nul ne s’en apercevait mieux que Christophe. Le père ne voyait rien ; il se servait le premier, et il avait toujours assez pour lui. Il causait bruyamment, riait aux éclats de ce qu’il disait ; et il ne remarquait pas le regard de sa femme, qui riait d’un rire forcé, en le surveillant, tandis qu’il se servait. Le plat, quand il passait ensuite, était à moitié vide. Louisa servait les petits : deux pommes de terre à chacun. Lorsque venait le tour de Christophe, souvent il n’en restait que trois sur l’assiette, et sa mère n’était pas servie. Il le savait d’avance, il les avait comptées, avant qu’elles arrivent à lui. Alors il rassemblait son courage, et d’un air dégagé :

« Rien qu’une, maman. »

Elle s’inquiétait un peu.

« Deux, comme les autres.

– Non, je t’en prie, une seule.

– Est-ce que tu n’as pas faim ?

– Non, je n’ai pas grand-faim. »

Mais elle n’en prenait qu’une aussi, et ils la pelaient avec soin, ils la partageaient en tout petits morceaux, ils tâchaient de la manger le plus lentement possible. Sa mère le surveillait. Quand il avait fini :

« Allons, prends-la donc !

– Non, maman.

– Mais tu es malade, alors ?

– Je ne suis pas malade, mais j’ai assez mangé. »

Il arrivait que son père lui reprochât de faire le difficile, et qu’il s’adjugeât la dernière pomme de terre. Mais Christophe se méfiait maintenant ; et il la réservait sur son assiette pour Ernst, le petit frère, toujours vorace, qui la guettait du coin de l’œil depuis le commencement du dîner, et qui finissait par lui demander :

« Tu ne la manges pas ? Donne-la-moi, dis, Christophe. »

Ah ! comme Christophe détestait son père, comme il lui en voulait de ne pas penser à eux, de ne même pas se douter qu'il leur mangeait leur part ! Il avait si faim qu'il le haïssait et qu'il aurait voulu le lui dire ; mais il pensait, dans son orgueil, qu'il n'en avait pas le droit, tant qu'il ne gagnerait pas sa vie. Ce pain que son père lui prenait, son père l'avait gagné. Lui n'était bon à rien ; il était une charge pour tous ; il n'avait pas le droit de parler. Plus tard, il parlerait – s'il arrivait à plus tard. Oh ! il mourrait de faim, avant !...

Il souffrait plus qu'un autre enfant de ces jeûnes cruels. Son robuste estomac était à la torture ; parfois il en tremblait, la tête lui faisait mal ; il avait un trou dans la poitrine, un trou qui tournait et qui s'élargissait comme une vrille qu'on enfonce. Mais il ne se plaignait pas ; il se sentait observé par sa mère, et il prenait un air indifférent. Louisa, le cœur serré, comprenait vaguement que son petit garçon se privait de

manger, pour que les autres eussent davantage ; elle repoussait cette pensée ; mais elle y revenait toujours. Elle n'osait pas l'éclaircir, demander à Christophe si c'était vrai ; car, si ç'avait été vrai, qu'aurait-elle pu faire ? Elle-même était habituée aux privations, depuis qu'elle était petite. À quoi sert de se plaindre, quand on ne peut faire autrement ? Elle ne se doutait pas, il est vrai, avec sa frêle santé et son peu de besoins, que l'enfant dût souffrir davantage. Elle ne lui disait rien ; mais, une ou deux fois, quand les autres étaient sortis, les enfants dans la rue, Melchior à ses affaires, elle priait son aîné de rester, pour lui rendre quelque petit service. Christophe lui tenait sa pelote, tandis qu'elle la dévidait. Brusquement, elle jetait tout, et l'attirait passionnément à elle ; elle le mettait sur ses genoux, quoiqu'il fût déjà bien lourd ; elle le serrait. Il lui passait avec violence ses bras autour du cou, et ils pleuraient tous deux, en s'embrassant comme des désespérés.

« Mon pauvre petit garçon !...

– Maman, chère maman !... »

Ils ne disaient rien de plus ; mais ils se comprenaient.

*

Christophe fut assez longtemps avant de s'apercevoir que son père buvait. L'intempérance de Melchior ne passait pas certaines limites, au moins dans les commencements. Elle n'était point brutale. Elle se manifestait plutôt par les éclats d'une joie excessive. Il disait des inepties, chantait à tue-tête pendant des heures, en tapant sur la table ; et parfois, il voulait à toute force danser avec Louisa et avec les enfants. Christophe voyait bien que sa mère avait l'air triste ; elle se retirait à l'écart, et baissait le nez sur son ouvrage ; elle évitait de regarder l'ivrogne ; et elle tâchait doucement de le faire taire, quand il disait des grossièretés qui la faisaient rougir. Mais Christophe ne comprenait pas ; et il avait un tel besoin de gaieté qu'il se faisait presque une fête de ces retours bruyants du père. La maison était triste ; et ces folies étaient

une détente pour lui. Il riait de tout son cœur des gestes grotesques et des plaisanteries stupides de Melchior ; il chantait et dansait avec lui ; et il trouvait très mauvais que sa mère, d'une voix fâchée, lui ordonnât de cesser. Comment cela eût-il été mal, puisque son père le faisait ? Bien que sa petite observation toujours en éveil, et qui n'oubliait rien, lui eût fait remarquer dans la conduite de son père plusieurs choses qui n'étaient pas conformes à son instinct enfantin et impérieux de justice, il continuait pourtant à l'admirer. C'est un tel besoin chez l'enfant ! Sans doute une des formes de l'éternel amour de soi. Quand l'homme se reconnaît trop faible pour réaliser ses désirs et satisfaire son orgueil, il les reporte, enfant, sur ses parents, homme vaincu par la vie, sur ses enfants à son tour. Ils sont, ou ils seront tout ce qu'il a rêvé d'être, ses champions, ses vengeurs ; et dans cette abdication orgueilleuse à leur profit, l'amour et l'égoïsme se mêlent avec une force et une douceur enivrantes. Christophe oubliait donc tous ses griefs contre son père, et il s'évertuait à trouver des raisons de l'admirer : il admirait sa

taille, ses bras robustes, sa voix, son rire, sa gaieté ; et il rayonnait d'orgueil, quand il entendait admirer son talent de virtuose, ou quand Melchior racontait, en les amplifiant, les éloges qu'il avait reçus. Il croyait à ses vantardises ; et il regardait son père comme un génie, un des héros de grand-père.

Un soir, vers sept heures, il était seul à la maison. Les petits frères se promenaient avec Jean-Michel. Louisa lavait le linge, au fleuve. La porte s'ouvrit, et Melchior fit irruption. Il était sans chapeau, débraillé ; il exécuta pour entrer une sorte d'entrechat, et il alla tomber sur une chaise devant la table. Christophe commença à rire, pensant qu'il s'agissait d'une de ses farces habituelles ; et il vint vers lui. Mais dès qu'il le vit de près, il n'eut plus envie de rire. Melchior était assis, les bras pendants, et regardait devant lui, sans voir, avec des yeux qui clignotaient ; sa figure était cramoisie ; il avait la bouche ouverte ; il en sortait de temps en temps un gloussement stupide. Christophe fut saisi. Il crut d'abord que son père plaisantait ; mais voyant qu'il ne bougeait pas, il fut pris de peur.

« Papa ! papa ! » criait-il.

Melchior continuait à glousser comme une poule. Christophe lui saisit le bras avec désespoir, et le secoua de toutes ses forces :

« Papa, cher papa, réponds-moi ! Je t'en supplie ! »

Le corps de Melchior vacilla comme une chose molle, faillit tomber ; sa tête s'inclina vers celle de Christophe ; il le regarda, en gargouillant des syllabes incohérentes et irritées. Quand les yeux de Christophe rencontrèrent ces yeux troubles, une terreur folle s'empara de lui. Il se sauva au fond de la chambre, se jeta à genoux devant le lit, et enfouit sa figure dans les draps. Ils restèrent longtemps ainsi. Melchior se balançait lourdement sur sa chaise, en ricanant. Christophe se bouchait les oreilles, pour ne pas entendre, et il tremblait. Ce qui se passait en lui était inexprimable : c'était un bouleversement affreux, un effroi, une douleur, comme si quelqu'un était mort, quelqu'un de cher et de vénéré.

Personne ne rentrait, ils restaient seuls tous

deux ; la nuit tombait, et la peur de Christophe augmentait de minute en minute. Il ne pouvait s'empêcher d'écouter, et son sang se glaçait, en entendant cette voix qu'il ne reconnaissait plus ; l'horloge boiteuse marquait la mesure de ce jacassement insensé. Il n'y tint plus, il voulut fuir. Mais pour sortir, il fallait passer devant son père ; et Christophe frémissait, à l'idée de revoir ses yeux : il lui semblait qu'il en mourrait. Il tâcha de se glisser sur les mains et sur les genoux jusqu'à la porte de la chambre. Il ne respirait pas, il ne regardait pas, il s'arrêtait au moindre mouvement de Melchior, dont il voyait les pieds sous la table. Une jambe de l'ivrogne tremblait. Christophe parvint à la porte ; d'une main maladroite, il appuya sur la poignée ; mais, dans son trouble, il la lâcha : elle se referma brusquement. Melchior se retourna pour voir ; la chaise sur laquelle il se balançait perdit l'équilibre : il s'écroula avec fracas. Christophe épouvanté n'eut pas la force de fuir, il resta collé au mur, regardant son père allongé à ses pieds ; et il criait au secours.

La chute dégrisa un peu Melchior. Après avoir

juré, sacré, bourré de coups de poing la chaise qui lui avait joué ce tour, après avoir vainement tenté de se relever, il s'affermit sur son séant, le dos appuyé à la table ; et il reconnut le pays environnant. Il vit Christophe qui pleurait : il l'appela. Christophe voulait se sauver ; il ne pouvait bouger. Melchior l'appela de nouveau ; et comme l'enfant ne venait pas, il jura de colère. Christophe s'approcha, en tremblant de tous ses membres. Melchior l'attira vers lui, et l'assit sur ses genoux. Il commença par lui tirer les oreilles, en lui faisant, d'une langue pâteuse et bredouillante, un sermon sur le respect que l'enfant doit à son père. Puis, il changea brusquement d'idée, et le fit sauter dans ses bras en débitant des inepties : il se tordait de rire. De là, sans transition, il passa à des idées tristes ; il s'apitoya sur le petit et sur lui-même ; il le serrait, le couvrait de baisers et de larmes ; et finalement, il le berça, en entonnant le *De Profundis*. Christophe ne faisait aucun mouvement pour se dégager ; il était glacé d'horreur. Étouffé contre la poitrine de son père, sentant sur sa figure l'haleine chargée de vin et les hoquets de

l’ivrogne, mouillé par les baisers et les pleurs répugnants, il agonisait de dégoût et de peur. Il eût voulu crier, et nul cri ne pouvait sortir de sa bouche. Il resta dans cet état affreux, un siècle, à ce qu’il lui parut, – jusqu’à ce que la porte s’ouvrît et que Louisa entrât, un panier de linge à la main. Elle poussa un cri, laissa tomber le panier, se précipita vers Christophe, et avec une violence que nul ne lui aurait crue, elle l’arracha des bras de Melchior :

« Ah ! misérable ivrogne ! » cria-t-elle.

Ses yeux flambaient de colère.

Christophe crut que son père allait la tuer. Mais Melchior fut si saisi par l’apparition menaçante de sa femme qu’il ne répliqua rien et se mit à pleurer. Il se roula par terre ; et il se frappait la tête contre les meubles, en disant qu’elle avait raison, qu’il était un ivrogne, qu’il faisait le malheur des siens, qu’il ruinait ses pauvres enfants, et qu’il voulait mourir. Louisa lui avait tourné le dos avec mépris ; elle emportait Christophe dans la chambre voisine, elle le caressait, elle cherchait à le rassurer. Le

petit continuait de trembler, et il ne répondait pas aux questions de sa mère ; puis il éclata en sanglots. Louisa lui baigna la figure avec de l’eau ; elle l’embrassait, elle lui parlait tendrement, elle pleurait avec lui. Enfin, ils s’apaisèrent tous deux. Elle s’agenouilla, le mit à genoux auprès d’elle. Ils prièrent pour que le bon Dieu guérît le père de sa dégoûtante habitude, et que Melchior redevînt bon comme autrefois. Louisa coucha l’enfant. Il voulut qu’elle restât près de son lit, à lui tenir la main. Louisa passa une partie de la nuit, assise au chevet de Christophe qui avait la fièvre. L’ivrogne ronflait sur le carreau.

À quelque temps de là, à l’école, où Christophe passait son temps à regarder les mouches au plafond et à donner des coups de poing à ses voisins, pour les faire tomber du banc, le maître qui l’avait pris en grippe, parce qu’il remuait toujours, parce qu’on l’entendait toujours rire, et parce qu’il n’apprenait jamais rien, fit une allusion inconvenante, un jour que Christophe s’était lui-même laissé choir, à certain personnage bien connu dont il semblait vouloir

suivre brillamment les traces. Tous les enfants éclatèrent de rire ; et certains se chargèrent de préciser l'allusion, en des commentaires aussi clairs qu'énergiques. Christophe se releva, rouge de honte, saisit son encrier, et le lança à toute volée à la tête du premier qu'il vit rire. Le maître tomba sur lui à coups de poing ; il fut fustigé, mis à genoux, et condamné à un pensum énorme.

Il rentra chez lui, blême, rageant en silence ; et il déclara froidement qu'il n'irait plus à l'école. On ne fit pas attention à ses paroles. Le lendemain matin, quand sa mère lui rappela qu'il était l'heure de partir, il répondit avec tranquillité qu'il avait dit qu'il n'irait plus. Louisa eut beau prier, crier, menacer : rien n'y fit. Il restait assis dans son coin, le front obstiné. Melchior le roua de coups : il hurla ; mais à toutes les sommations qu'on lui faisait après chaque correction, il répondait rageusement : « Non ! » On lui demanda au moins de dire pourquoi ; il serra les dents et ne voulut rien dire. Melchior l'empoigna, le porta à l'école et le remit au maître. Revenu à son banc, il commença par casser méthodiquement tout ce qui se trouvait à sa

portée : son encrier, sa plume, il déchira son cahier et son livre, – le tout d'une façon bien visible, en regardant le maître d'un air provocant. On l'enferma au cabinet noir. – Quelques instants après, le maître le trouva, son mouchoir noué autour du cou, tirant de toutes ses forces sur les deux coins : il tâchait de s'étrangler.

Il fallut le renvoyer.

*

Christophe était dur au mal. Il tenait de son père et de son grand-père leur robuste constitution. On n'était pas douillet dans la famille : malade ou non, on ne se plaignait jamais, et rien n'était capable de changer quelque chose aux habitudes des deux Krafft, père et fils. Ils sortaient, quelque temps qu'il fît, été comme hiver, restaient pendant des heures sous la pluie ou le soleil, quelquefois tête nue et les vêtements ouverts, par négligence ou par bravade, faisaient des lieues sans jamais être las, et regardaient avec

une pitié méprisante la pauvre Louisa, qui ne disait rien, mais qui était forcée de s’arrêter, toute blanche, les jambes gonflées, et le cœur battant à se briser. Christophe n’était pas loin de partager leur dédain pour sa mère : il ne comprenait pas qu’on fût malade ; quand il tombait, ou se frappait, ou se coupait, ou se brûlait, il ne pleurait pas ; mais il était irrité contre l’objet ennemi. Les brutalités de son père et de ses petits compagnons, les polissons des rues, avec qui il se battait, le trempèrent solidement. Il ne craignait pas les coups ; et il revint plus d’une fois au logis, avec le nez saignant et des bosses au front. Un jour, il fallut le dégager, presque étouffé, d’une de ces mêlées furieuses, où il avait roulé sous son adversaire, qui lui cognait avec férocité la tête sur le pavé. Il trouvait cela naturel, étant prêt à faire aux autres ce qu’on lui faisait à lui-même.

Cependant, il avait peur d’une infinité de choses ; et, bien qu’on n’en sût rien – car il était très orgueilleux –, rien ne le fit tant souffrir que ces terreurs continuelles, durant une partie de son enfance. Pendant deux ou trois ans surtout, elles sévirent en lui, comme une maladie.

Il avait peur du mystérieux qui s'abrite dans l'ombre, des puissances mauvaises qui semblent guetter la vie, du grouillement de monstres, que tout cerveau d'enfant porte en lui avec épouvante et mêle à tout ce qu'il voit : derniers restes sans doute d'une faune disparue, des hallucinations des premiers jours près du néant, du sommeil redoutable dans le ventre de la mère, de l'éveil de la larve au fond de la matière.

Il avait peur de la porte du grenier. Elle donnait sur l'escalier, et était presque toujours entrebâillée. Quand il devait passer devant, il sentait son cœur battre ; il prenait son élan, et sautait sans regarder. Il lui semblait qu'il y avait quelqu'un ou quelque chose derrière. Les jours où elle était fermée, il entendait distinctement par la chatière entrouverte remuer derrière la porte. Ce n'était pas étonnant, car il y avait de gros rats ; mais il imaginait un être monstrueux, des os déchiquetés, des chairs comme des haillons, une tête de cheval, des yeux qui font mourir, des formes incohérentes ; il ne voulait pas y penser et y pensait malgré lui. Il s'assurait d'une main tremblante que le loquet était bien mis : ce qui ne

l’empêchait pas de se retourner dix fois, en descendant les marches.

Il avait peur de la nuit, au dehors. Il lui arrivait de s’arrêter chez le grand-père, ou d’y être envoyé le soir, pour quelque commission. Le vieux Krafft habitait un peu en dehors de la ville, la dernière maison sur la route de Cologne. Entre cette maison et les premières fenêtres éclairées de la ville, il y avait deux ou trois cents pas, qui paraissaient bien le triple à Christophe. Pendant quelques instants, le chemin faisait un coude, où l’on ne voyait rien. La campagne était déserte, au crépuscule ; la terre devenait noire, et le ciel d’une pâleur effrayante. Lorsqu’on sortait des buissons qui entouraient la route, et qu’on grimpait sur le talus, on distinguait encore une lueur jaunâtre au bord de l’horizon ; mais cette lueur n’éclairait pas, et elle était plus oppressante que la nuit ; elle faisait l’obscurité plus sombre autour d’elle : c’était une lumière de glas. Les nuages descendaient presque au ras du sol. Les buissons devenaient énormes et bougeaient. Les arbres squelettes ressemblaient à des vieillards grotesques. Les bornes du chemin avaient des

reflets de linges livides. L'ombre remuait. Il y avait des nains assis dans les fossés, des lumières dans l'herbe, des vols effrayants dans l'air, des cris stridents d'insectes, qui sortaient on ne sait d'où. Christophe était toujours dans l'attente angoissée de quelque excentricité sinistre de la nature. Il courait, et son cœur sautait dans sa poitrine.

Quand il voyait la lumière dans la chambre de grand-père, il se rassurait. Mais le pire était que souvent le vieux Krafft n'était pas rentré. Alors c'était plus effrayant encore. Cette vieille maison, perdue dans la campagne, intimidait l'enfant, même en plein jour. Il oubliait ses craintes, quand le grand-père était là ; mais quelquefois, le vieux le laissait seul et sortait sans le prévenir. Christophe n'y avait pas pris garde. La chambre était paisible. Tous les objets étaient familiers et bienveillants. Il y avait un grand lit de bois blanc ; au chevet du lit, une grosse Bible sur une planchette, des fleurs artificielles sur la cheminée, avec les photographies des deux femmes et des onze enfants, – le vieux avait écrit au bas de chacune d'elles la date de la naissance et celle de

la mort. – Aux murs, des versets encadrés, et de mauvais chromos de Mozart et de Beethoven. Un petit piano dans un coin, un violoncelle dans l’autre ; des rayons de livres pêle-mêle, des pipes accrochées, et, sur la fenêtre, des pots de géraniums. On était comme entouré d’amis. Les pas du vieux allaient et venaient dans la chambre à côté ; on l’entendait raboter ou clouer ; il se parlait tout seul, s’appelait imbécile, ou chantait de sa grosse voix, faisant un pot-pourri de bribes de chorals, de *lieder* sentimentaux, de marches belliqueuses et de chansons à boire. On se sentait à l’abri. Christophe était assis dans le grand fauteuil, près de la fenêtre, un livre sur les genoux ; penché sur les images, il s’absorbait en elles ; le jour baissait ; ses yeux devenaient troubles ; il finissait par ne plus regarder, et tombait dans une songerie vague. La roue d’un chariot grondait au loin sur la route. Une vache mugissait dans les champs. Les cloches de la ville, lasses et endormies, sonnaient l’angélus du soir. Des désirs incertains, d’obscurs pressentiments s’éveillaient dans le cœur de l’enfant qui rêvait.

Brusquement, Christophe se réveillait, pris d’une sourde inquiétude. Il levait les yeux : la nuit. Il écoutait : le silence. Grand-père venait de sortir. Il avait un frisson. Il se penchait à la fenêtre, pour tâcher de le voir encore : la route était déserte ; les choses commençaient à prendre un visage menaçant. Dieu ! si *elle* allait venir ? – Qui ?... Il n’aurait su le dire. La chose d’épouvante... Les portes fermaient mal. L’escalier de bois craquait comme sous un pas. L’enfant bondissait, traînait le fauteuil, les deux chaises et la table au coin le plus abrité de la chambre ; il en formait une barrière : le fauteuil, adossé au mur, une chaise à droite, une chaise à gauche, et la table par devant. Au milieu, il installait une double échelle ; et, juché sur le sommet, avec son livre et quelques autres volumes, comme munitions en cas de siège, il respirait, ayant décidé, dans son imagination d’enfant, que l’ennemi ne pouvait en aucun cas traverser la barrière : ce n’était pas permis.

Mais l’ennemi surgissait parfois du livre même. – Parmi les vieux bouquins achetés au hasard par le grand-père, il y en avait avec des

images, qui faisaient sur l'enfant une impression profonde : elles l'attiraient et l'effrayaient. C'étaient des visions fantastiques, des tentations de saint Antoine où des squelettes d'oiseaux fientent dans des carafes, où des myriades d'œufs s'agitent comme des vers dans des grenouilles éventrées, où des têtes marchent sur des pattes, où des derrières jouent de la trompette, et où des ustensiles de ménage et des cadavres de bêtes s'avancent gravement, enveloppés de grands draps, avec des révérences de vieilles dames. Christophe en avait horreur, et toujours y revenait, ramené par son dégoût. Il les regardait longuement, et jetait de temps en temps un œil furtif autour de lui, pour voir ce qui remuait dans les plis des rideaux. – Une image d'écorché dans un ouvrage d'anatomie lui était plus odieuse encore. Il tremblait de tourner la page, quand il approchait de l'endroit du livre où elle se trouvait. Ces informes bariolages avaient une intensité prodigieuse sur lui. La puissance de création, inhérente au cerveau des enfants, suppléait aux pauvretés de la mise en scène. Il ne voyait pas de différence entre ces barbouillages et

la réalité. La nuit, ils agissaient plus fortement sur ses rêves que les images vivantes aperçues dans le jour.

Il avait peur du sommeil. Pendant plusieurs années, les cauchemars empoisonnèrent son repos : – Il errait dans des caves, et il voyait entrer par le soupirail l'écorché grimaçant. – Il était dans une chambre, seul, et il entendait un frôlement de pas dans le corridor ; il se jetait sur la porte pour la fermer, il avait juste le temps d'en saisir la poignée ; mais on la tirait du dehors ; il ne pouvait tourner la clef, il faiblissait, il appelait au secours. Et, de l'autre côté, il savait bien *qui* voulait entrer. – Il était au milieu des siens ; et soudain, leur visage changeait ; ils faisaient des choses folles. – Il lisait tranquillement ; et il sentait qu'un être invisible était *autour* de lui. Il voulait fuir, il se sentait lié. Il voulait crier, il était bâillonné. Une étreinte répugnante lui serrait le cou. Il s'éveillait, suffoquant, claquant des dents ; et il continuait de trembler, longtemps après s'être réveillé, il ne parvenait pas à chasser son angoisse.

La chambre où il dormait était un réduit sans fenêtres et sans porte ; un vieux rideau, accroché par une tringle au-dessus de l'entrée, le séparait seulement de la chambre des parents. L'air épais l'étouffait. Ses frères, qui couchaient dans le même lit, lui donnaient des coups de pied. Il avait la tête brûlante, et il était en proie à une demi-hallucination, où se répercutaient tous les petits soucis du jour, indéfiniment grossis. Dans cet état d'extrême tension nerveuse, voisin du cauchemar, la moindre secousse lui était une souffrance. Le craquement du plancher lui causait un effroi. La respiration de son père s'enflait d'une façon fantastique ; elle ne paraissait plus être un souffle humain ; ce bruit monstrueux lui faisait horreur : il semblait que ce fût une bête qui était couchée là. La nuit l'écrasait, elle ne finirait jamais, ce serait toujours ainsi ; il y avait des mois qu'il était là. Il haletait, il se soulevait à demi sur son lit, il s'asseyait, il essuyait du bras de sa chemise sa figure couverte de sueur. Parfois, il poussait son frère Rodolphe, pour le réveiller ; mais l'autre grognait, tirait à lui le reste des couvertures, et se rendormait solidement.

Il restait ainsi dans l’angoisse de la fièvre, jusqu’à ce qu’une raie pâle parût sur le plancher, au bas du rideau. Cette blancheur timide de l’aube lointaine faisait soudain descendre en lui la paix. Il la sentait se glisser dans la chambre, alors que nul encore n’aurait pu la distinguer de l’ombre. Aussitôt sa fièvre tombait, son sang s’apaisait, comme un fleuve débordé qui rentre dans son lit ; une chaleur égale coulait dans tout son corps, et ses yeux brûlés d’insomnie se fermaient.

Le soir, il voyait revenir l’heure du sommeil avec effroi. Il se promettait de n’y pas céder, de veiller toute la nuit, par terreur des cauchemars. Mais la fatigue finissait par l’emporter ; et c’était toujours quand il s’y attendait le moins, que les monstres revenaient.

Nuit redoutable ! Si douce à la plupart des enfants, si terrible à certains d’entre eux !... Il avait peur de dormir. Il avait peur de ne pas dormir. Sommeil ou veille, il était entouré par des images monstrueuses, les fantômes de son esprit, les larves qui flottent dans le demi-jour

crépusculaire de l’enfance, comme dans le clair-obscur sinistre de la maladie.

Mais ces terreurs imaginaires devaient bientôt s’effacer devant la grande Épouvante, celle qui ronge tous les hommes, et que la sagesse s’évertue vainement à oublier ou à nier : la Mort.

*

Un jour, en furetant dans un placard, il mit la main sur des objets qu’il ne connaissait pas : une robe d’enfant, une toque rayée. Il les apporta triomphalement à sa mère, qui, au lieu de lui sourire, prit une mine fâchée et lui ordonna de les reporter où il les avait pris. Comme il tardait à obéir, en demandant pourquoi, elle les lui arracha des mains, sans répondre, et les serra sur un rayon où il ne pouvait atteindre. Très intrigué, il la pressa de questions. Elle finit par dire que c’était à un petit frère qui était mort, avant que lui-même vînt au monde. Il en fut atterré : jamais il n’avait entendu parler de cela. Il resta un

moment silencieux, puis il tâcha d'en savoir plus. Sa mère semblait distraite ; elle dit cependant qu'il se nommait Christophe comme lui, mais qu'il était plus sage. Il lui fit d'autres questions ; mais elle n'aimait pas à répondre. Elle dit qu'il était au ciel, et qu'il priait pour eux tous. Christophe n'en put rien tirer de plus ; elle lui ordonna de se taire et de la laisser travailler. Elle parut s'absorber en effet dans sa couture ; elle avait l'air soucieuse et ne levait pas les yeux. Mais après quelque temps, elle le regarda dans le coin où il s'était retiré pour bouder, se remit à sourire, et lui dit doucement d'aller jouer dehors.

Ces bribes de conversations agitèrent profondément Christophe. Ainsi, il y avait eu un enfant, un petit garçon de sa mère, tout comme lui, qui avait le même nom, qui était presque pareil, et qui était mort ! – Mort, il ne savait pas au juste ce que c'était ; mais c'était quelque chose d'affreux. – Et jamais on ne parlait de cet autre Christophe ; il était tout à fait oublié. Ce serait donc de même pour lui, s'il mourait à son tour ? – Cette pensée le travaillait encore, le soir, quand il se trouva à table avec toute sa famille, et

quand il les vit rire et parler de choses indifférentes. On pourrait donc être joyeux après qu'il serait mort ! Oh ! il n'aurait jamais cru que sa mère fût assez égoïste pour rire après la mort de son petit garçon ! Il les détestait tous : il avait envie de pleurer sur lui-même, sur sa propre mort, d'avance. En même temps, il aurait voulu poser une foule de questions ; mais il n'osait pas ; il se souvenait du ton sur lequel sa mère lui avait imposé silence. – Enfin, il n'y tint plus ; et comme il se couchait, il demanda à Louisa, qui venait l'embrasser :

« Maman, est-ce qu'il couchait dans mon lit ? »

La pauvre femme tressaillit ; et, d'une voix qu'elle tâchait de rendre indifférente, elle demanda :

« Qui ?

– Le petit garçon... qui est mort », dit Christophe en baissant la voix.

Les mains de sa mère le serrèrent brusquement :

« Tais-toi, tais-toi », dit-elle.

Sa voix tremblait ; Christophe, qui avait la tête appuyée contre sa poitrine, entendit son cœur qui battait. Il y eut un instant de silence, puis elle dit :

« Il ne faut plus jamais parler de cela, mon chéri... Dors tranquillement... Non, ce n'est pas son lit. »

Elle l'embrassa ; il crut que sa joue était mouillée, il aurait voulu en être sûr. Il était un peu soulagé, elle avait donc du chagrin ! Pourtant il en douta de nouveau, l'instant d'après, quand il l'entendit dans la chambre à côté parler d'une voix tranquille, sa voix de tous les jours. Qu'est-ce qui était vrai, de maintenant ou de tout à l'heure ? – Il se tourna longtemps dans son lit, sans trouver de réponse. Il aurait voulu que sa mère eût de la peine : sans doute, il eût été triste de penser qu'elle était triste ; mais cela lui aurait fait, malgré tout, du bien ! Il se serait senti moins seul. – Il s'endormit, et, le lendemain, n'y pensa plus.

Quelques semaines après, un des gamins avec qui il jouait dans la rue ne vint pas à l'heure

habituelle. Un du groupe dit qu'il était malade ; et l'on s'accoutuma à ne plus le voir aux jeux : on avait l'explication, c'était tout simple. – Un soir, Christophe était couché, de bonne heure ; et du réduit où était son lit, il voyait la lumière dans la chambre de ses parents. On frappa à la porte. Une voisine vint causer. Il écouta distraitement, se contant une histoire suivant son habitude ; les mots de la conversation ne lui arrivaient pas tous. Brusquement, il entendit la voisine qui disait qu' « il était mort ». Tout son sang s'arrêta : car il avait compris de qui il s'agissait. Il écouta, retenant son souffle. Ses parents s'exclamaient. La voix bruyante de Melchior cria :

« Christophe, entends-tu ? Le pauvre Fritz est mort. »

Christophe fit un effort, et répondit d'un ton tranquille :

« Oui, papa. »

Il avait la poitrine serrée.

Melchior revint à la charge :

« Oui, papa. Voilà tout ce que tu trouves à

dire ? Cela ne te fait pas de peine ? »

Louisa, qui comprenait l'enfant, fit :

« Chut ! laisse-le dormir ! »

Et l'on parla plus bas. Mais Christophe, l'oreille tendue, épiait tous les détails : la fièvre typhoïde, les bains froids, le délire, la douleur des parents. Il ne pouvait plus respirer ; une boule l'étouffait, lui montait dans le cou ; il frissonnait : toutes ces horribles choses se gravaient dans sa tête. Surtout il retint que le mal était contagieux, c'est-à-dire qu'il pourrait mourir aussi de la même façon ; et l'épouvante le glaçait : car il se rappelait qu'il avait donné la main à Fritz, la dernière fois qu'il l'avait vu, et que dans la journée même il avait passé devant sa maison. – Cependant, il ne faisait aucun bruit, pour ne pas être obligé de parler ; et quand son père lui demanda après le départ de la voisine : « Christophe, dors-tu ? » il ne répondit pas. Il entendit Melchior qui disait à Louisa :

« Cet enfant n'a pas de cœur. »

Louisa ne répliqua rien ; mais un moment

après, elle vint doucement soulever le rideau et regarda le petit lit. Christophe n’eut que le temps de fermer les yeux, et d’imiter le souffle régulier qu’il entendait à ses frères quand ils dormaient. Louisa s’éloigna sur la pointe des pieds. Qu’il eût voulu la retenir ! Qu’il eût voulu lui dire combien il avait peur, lui demander de le sauver, de le rassurer au moins ! Mais il craignait qu’on se moquât de lui, qu’on le traitât de lâche ; et puis, il savait trop déjà que tout ce qu’on pourrait dire ne servirait à rien. Et, pendant des heures, il resta plein d’angoisse, croyant sentir le mal qui se glissait en lui, des douleurs dans la tête, une gêne au cœur, et pensant, terrifié : « C’est fini, je suis malade, je vais mourir, je vais mourir !... » Une fois, il se dressa dans son lit, appela sa mère à voix basse ; mais ils dormaient, et il n’osa les réveiller.

Depuis ce temps, son enfance fut empoisonnée par l’idée de la mort. Ses nerfs le livraient à toutes sortes de petits maux sans cause, des oppressions, des élancements, des étouffements soudains. Son imagination s’affolait devant ces douleurs, et croyait voir en chacune d’elles la

bête meurtrière qui lui prendrait sa vie. Que de fois il souffrit l'agonie, à quelques pas de sa mère, assise tout auprès de lui, sans qu'elle en devinât rien ! Car, dans sa lâcheté, il avait le courage de renfermer en lui ses terreurs, par un bizarre mélange de sentiments : la fierté de ne pas recourir aux autres, la honte d'avoir peur, les scrupules d'une affection qui ne veut pas inquiéter. Mais il pensait sans cesse : « Cette fois je suis malade, je suis gravement malade. C'est une angine qui commence... » Il avait retenu ce mot d'angine au hasard... « Mon Dieu ! pas cette fois ! »

Il avait des idées religieuses : il croyait volontiers ce que lui disait sa mère, que l'âme après la mort montait devant le Seigneur, et que, si elle était pieuse, elle entrait dans le jardin du paradis. Mais il était beaucoup plus effrayé qu'attiré par ce voyage. Il n'enviait pas du tout les enfants que Dieu, par récompense, à ce que disait sa mère, enlevait au milieu de leur sommeil et rappelait à lui, sans les avoir fait souffrir. Il tremblait, au moment de s'endormir, que Dieu n'eût cette fantaisie à son égard. Ce devait être

terrible de se sentir soudain détaché de la tiédeur du lit et entraîné dans le vide, mis en présence de Dieu. Il se figurait Dieu comme un soleil énorme, qui parlait avec une voix de tonnerre : quel mal cela devait faire ! cela brûlait les yeux, les oreilles, l'âme entière ! Puis, Dieu pouvait punir : on ne savait jamais... – D'ailleurs, cela n'empêchait pas toutes les autres horreurs, qu'il ne connaissait pas bien, mais qu'il avait pu deviner par les conversations : le corps dans une boîte, tout seul au fond d'un trou, perdu au milieu de la foule de ces dégoûtants cimetières, où on l'emmenait prier... Dieu ! Dieu ! quelle tristesse !...

Et pourtant, ce n'était pas gai de vivre, de voir le père ivrogne, d'être brutalisé, de souffrir de tant de façons, des méchancetés des autres enfants, de la pitié insultante des grands, et de n'être compris par personne, même pas par sa mère. Tout le monde vous humilie, personne ne vous aime, on est tout seul, tout seul, et l'on compte si peu ! – Oui ; mais c'était cela même qui lui donnait envie de vivre. Il sentait en lui une force bouillonnante de colère. Chose étrange que

cette force ! Elle ne pouvait rien encore ; elle était comme lointaine, bâillonnée, emmaillotée, paralysée ; il n’avait aucune idée de ce qu’elle voulait, de ce qu’elle serait plus tard. Mais elle était en lui : il en était sûr, elle s’agitait et grondait. Demain, demain, comme elle prendrait sa revanche ! Il avait le désir enragé de vivre, pour se venger de tout le mal, de toutes les injustices, pour punir les méchants, pour faire de grandes choses. « Oh ! que je vive seulement... » (il réfléchissait un peu) « ... seulement jusqu’à dix-huit ans ! » – D’autres fois, il allait jusqu’à vingt et un. C’était l’extrême limite. Il croyait que cela lui suffirait pour dominer le monde. Il pensait à ces héros qui lui étaient chers, à Napoléon, à cet autre plus lointain, mais qu’il aimait le mieux, à Alexandre le Grand. Sûrement il serait comme eux, si seulement il vivait encore douze ans... dix ans. Il ne songeait pas à plaindre ceux qui mouraient à trente. Ceux-là étaient des vieux ; ils avaient joui de la vie : c’était leur faute, si elle était manquée. Mais mourir maintenant, quel désespoir ! C’est trop malheureux de disparaître tout petit, et de rester

pour toujours, dans la pensée des gens, un petit garçon à qui chacun se croit le droit de faire des reproches ! Il en pleurait de rage, comme s'il était déjà mort.

Cette angoisse de la mort tortura des années de son enfance – seulement corrigée par le dégoût de la vie.

*

Au milieu de ces lourdes ténèbres, dans la nuit étouffante qui semblait s'épaissir d'heure en heure, commença de briller, comme une étoile perdue dans les sombres espaces, la lumière qui devait illuminer sa vie : la divine musique...

Grand-père venait de donner à ses enfants un vieux piano, dont un de ses clients l'avait prié de le débarrasser, et que sa patiente ingéniosité avait remis à peu près en état. Le cadeau n'avait pas été très bien accueilli. Louisa trouvait que la chambre était déjà bien assez petite, sans l'encombrer encore ; et Melchior dit que papa

Jean-Michel ne s'était pas ruiné : c'était du bois à brûler. Seul, le petit Christophe fut joyeux du nouveau venu, sans bien savoir pourquoi. Il lui semblait que c'était une boîte magique, pleine d'histoires merveilleuses, comme dans ce volume des Mille et une Nuits, dont le grand-père lui lisait de temps en temps quelques pages, qui les enchantaient tous les deux. Il avait entendu son père, pour essayer les notes, en faire sortir une petite pluie d'arpèges, pareille à celle qu'un souffle de vent tiède fait tomber, après une averse, des branches mouillées d'un bois. Il avait battu des mains et crié : « Encore ! » ; mais Melchior, dédaigneusement, ferma le piano, disant qu'il ne valait rien. Christophe n'insista plus ; il rôdait sans cesse autour de l'instrument ; et, dès qu'on avait le dos tourné, il soulevait le couvercle et poussait une touche, comme il eût remué du doigt la carapace verte de quelque gros insecte : il voulait faire sortir la bête enfermée là. Quelquefois, dans sa hâte, il frappait un peu trop fort ; et sa mère lui criait : « Ne te tiendras-tu pas tranquille ? Ne touche pas à tout ! » ; ou bien, il se pinçait, en refermant la boîte ; et il faisait de

piteuses grimaces, en suçant son doigt meurtri...

Maintenant, sa plus grande joie est quand sa mère doit passer la journée en service, ou faire une course en ville. Il écoute ses pas descendre dans l'escalier : les voilà dans la rue ; ils s'éloignent. Il est seul. Il ouvre le piano, il approche une chaise, il se juche dessus ; ses épaules arrivent à hauteur du clavier : c'est assez pour ce qu'il veut. Pourquoi attend-il d'être seul ? Personne ne l'empêcherait de jouer, pourvu qu'il ne fît pas trop de bruit. Mais il a honte devant les autres, il n'ose pas. Et puis, on cause, on se remue : cela gâte le plaisir. C'est tellement plus beau, quand on est seul !... Christophe retient son souffle, pour que ce soit plus silencieux encore, et aussi parce qu'il est un peu ému, comme s'il allait tirer un coup de canon. Le cœur lui bat, en appuyant le doigt sur la touche ; quelquefois, il le relève, après l'avoir enfoncé à moitié, pour le poser sur une autre. Sait-on ce qui va sortir de celle-ci, plutôt que de celle-là ?... Tout à coup, le son monte : il y en a de profonds, il y en a d'aigus, il y en a qui tintent, il y en a d'autres qui grondent. L'enfant les écoute longuement, un à

un, diminuer et s’éteindre ; ils se balancent comme les cloches, lorsqu’on est dans les champs, et que le vent les apporte et les éloigne tour à tour ; puis, quand on prête l’oreille, on entend dans le lointain d’autres voix différentes qui se mêlent et tournent, ainsi que des vols d’insectes ; elles ont l’air de vous appeler, de vous attirer loin... loin... de plus en plus loin, dans les retraites mystérieuses, où elles plongent et s’enfoncent... Les voilà disparues !... Non ! elles murmurent encore... Un petit battement d’ailes... Que tout cela est étrange ! Ce sont comme des esprits. Qu’ils obéissent ainsi, qu’ils soient tenus captifs dans cette vieille caisse, voilà qui ne s’explique point !

Mais le plus beau de tout, c’est quand on met deux doigts sur deux touches à la fois. Jamais on ne sait au juste ce qui va se passer. Quelquefois, les deux esprits sont ennemis ; ils s’irritent, ils se frappent, ils se haïssent, ils bourdonnent d’un air vexé ; leur voix s’enfle ; elle crie, tantôt avec colère, tantôt avec douceur. Christophe adore ce jeu : on dirait des monstres enchaînés, qui mordent leurs liens, qui heurtent les murs de leur

prison ; il semble qu'ils vont les rompre et faire irruption au dehors, comme ceux dont parle le livre de contes, les génies emprisonnés dans des coffrets arabes sous le sceau de Salomon. – D'autres vous flattent : ils tâchent de vous enjôler ; mais ils ne demandent qu'à mordre et ils ont la fièvre. Christophe ne sait pas ce qu'ils veulent : ils l'attirent et le troublent ; ils le font presque rougir. – Et d'autres fois encore, il y a des notes qui s'aiment : les sons s'enlacent, comme on fait avec les bras, quand on se baise ; ils sont gracieux et doux. Ce sont les bons esprits ; ils ont des figures souriantes et sans rides ; ils aiment le petit Christophe, et le petit Christophe les aime ; il a les larmes aux yeux de les entendre, et il ne se lasse pas de les rappeler. Ils sont ses amis, ses chers, ses tendres amis...

Ainsi l'enfant se promène dans la forêt des sons, et il sent autour de lui des milliers de forces inconnues, qui le guettent et l'appellent, pour le caresser, ou pour le dévorer.

Un jour, Melchior le surprit. Il le fit tressauter de peur avec sa grosse voix. Christophe, se

croyant en faute, porta ses mains à ses oreilles pour les préserver des redoutables claques. Mais Melchior ne grondait pas, par extraordinaire ; il était de bonne humeur, il riait.

« Cela t'intéresse donc, gamin ? demanda-t-il, en lui tapant amicalement la tête. Veux-tu que je t'apprenne à jouer ? »

S'il le voulait !... Il murmura que oui, ravi. Ils s'assirent tous deux devant le piano, Christophe juché, cette fois, sur une pile de gros livres ; et, très attentif, il prit sa première leçon. Il apprit d'abord que ces esprits bourdonnants avaient de singuliers noms, des noms à la chinoise, d'une seule syllabe, ou même d'une seule lettre. Il en fut étonné, il les imaginait autres : de beaux noms caressants, comme les princesses des contes de fées. Il n'aimait pas la familiarité avec laquelle son père en parlait. Du reste, quand Melchior les évoquait, ce n'étaient plus les mêmes êtres ; ils prenaient un air indifférent, en se déroulant sous ses doigts. Cependant Christophe fut content d'apprendre les rapports qu'il y avait entre eux, leur hiérarchie, ces gammes qui ressemblent à un

roi, commandant une armée, ou à une troupe de nègres attachés à la file. Il vit avec étonnement que chaque soldat, ou chaque nègre, pouvait devenir à son tour monarque, ou tête de colonne d'une troupe semblable, et même qu'on pouvait en dérouler des bataillons entiers, du haut en bas du clavier. Il s'amusait à tenir le fil qui les faisait marcher. Mais tout cela était devenu plus puéril que ce qu'il voyait d'abord : il ne retrouvait plus sa forêt enchantée. Pourtant il s'appliquait : car ce n'était pas ennuyeux, et il était surpris de la patience de son père. Melchior ne se lassait point ; il lui faisait recommencer la même chose dix fois. Christophe ne s'expliquait pas qu'il se donnât tant de peine : son père l'aimait donc ? Qu'il était bon ! L'enfant travaillait, le cœur plein de reconnaissance.

Il eût été moins satisfait, s'il avait su ce qui se passait dans la tête de son maître.

*

À partir de ce jour, Melchior l'emmena chez un voisin, où l'on avait organisé, trois fois par semaine, des séances de musique de chambre. Melchior tenait le premier violon, Jean-Michel le violoncelle. Les deux autres étaient un employé de banque, et le vieil horloger de la Schillerstrasse. De temps en temps, le pharmacien venait se joindre à eux et apportait sa flûte. On arrivait à cinq heures, et on restait jusqu'à neuf. Après chaque morceau, on absorbait de la bière. Des voisins entraient et sortaient, écoutaient sans mot dire, debout contre le mur, hochaient la tête, remuaient le pied en mesure, et remplissaient la chambre de nuages de tabac. Les pages succédaient aux pages, les morceaux aux morceaux, sans que rien pût lasser la patience des exécutants. Ils ne parlaient pas, contractés d'attention, le front plissé, poussant de loin en loin un grognement de plaisir, parfaitement incapables d'ailleurs non seulement d'exprimer la beauté d'un morceau, mais même de la sentir. Ils ne jouaient ni très juste ni très en mesure ; mais ils ne déraillaient jamais, et suivaient fidèlement les nuances qui étaient

marquées. Ils avaient cette facilité musicale, qui se contente à peu de frais, cette perfection dans la médiocrité, qui abonde dans la race qu'on dit la plus musicienne du monde. Ils en avaient aussi la voracité de goût, peu difficile sur la qualité des aliments, pourvu que la quantité y soit, ce robuste appétit, pour qui toute musique est bonne, d'autant plus qu'elle est plus substantielle – et qui ne fait pas de différence entre Brahms et Beethoven, ou, dans l'œuvre d'un même maître, entre un concerto creux et une sonate émouvante, parce qu'ils sont de la même pâte.

Christophe se tenait à l'écart, dans un coin qui lui appartenait, derrière le piano. Nul ne pouvait l'y déranger : car il fallait, pour y entrer, qu'il marchât à quatre pattes. Il y faisait à moitié nuit ; et l'enfant avait juste la place de s'y tenir, couché sur le plancher, en se recroquevillant. La fumée du tabac lui entrait dans les yeux et la gorge ; et aussi, la poussière : il y en avait de gros flocons, comme des toisons de brebis ; mais il n'y prenait pas garde, et écoutait gravement, assis sur ses jambes, à la turque, et élargissant les trous dans la toile du piano avec ses petits doigts sales. Il

n’aimait pas tout ce qu’on jouait ; mais rien de ce qu’on jouait ne l’ennuyait, et il ne cherchait jamais à formuler ses opinions : car il croyait qu’il était trop petit et qu’il n’y connaissait rien. Tantôt la musique l’endormait, tantôt elle le réveillait ; en aucun cas, elle n’était désagréable. Sans qu’il le sût, c’était presque toujours la bonne musique qui l’excitait. Sûr de n’être point vu, il faisait des grimaces avec toute sa figure ; il fronçait le nez, il serrait les dents, ou il tendait la langue, il faisait des yeux colères ou langoureux, il avait envie de marcher, de frapper, de réduire le monde en poudre. Il se démenait si bien qu’à la fin une tête se penchait au-dessus du piano, et lui criait : « Eh bien, gamin, est-ce que tu es fou ? Veux-tu laisser ce piano ? Veux-tu ôter ta main ? Je vais te tirer les oreilles ! » ce qui le rendait penaud et furieux. Pourquoi venait-on lui troubler son plaisir ? Il ne faisait pas de mal. Il fallait qu’on le persécutât toujours ! Son père faisait chorus. On lui reprochait de faire du bruit, de ne pas aimer la musique. Il finissait par le croire. – On eût bien étonné les honnêtes fonctionnaires, occupés à moudre des concertos, si on leur avait

dit que le seul de la société qui sentit vraiment la musique était ce petit garçon.

Si l'on voulait qu'il se tînt tranquille, pourquoi lui jouait-on des airs qui font marcher ? Il y avait dans ces pages des chevaux emportés, des épées, les cris de la guerre, l'orgueil du triomphe ; et l'on aurait voulu qu'il restât, ainsi qu'eux, à branler la tête et à marquer la mesure avec son pied. On n'avait qu'à lui jouer des rêveries placides, ou de ces pages bavardes, qui parlent pour ne rien dire ; il n'en manque pas en musique : ce morceau de Goldmark, par exemple, dont le vieil horloger disait tout à l'heure, avec un sourire ravi : « C'est joli. Il n'y a pas d'aspérités. Tous les angles sont arrondis... » Le petit était bien tranquille alors. Il s'assoupissait. Il ne savait pas ce qu'on jouait ; même il finissait par ne plus l'entendre ; mais il était heureux, ses membres s'engourdissaient, il rêvassait.

Ses rêves n'étaient pas des histoires suivies ; ils n'avaient ni queue ni tête. À peine s'il voyait de temps en temps une image précise : sa mère faisant un gâteau et enlevant avec un couteau la

pâte restée entre ses doigts ; – un rat d'eau qu'il avait aperçu la veille nageant dans le fleuve ; – un fouet qu'il voulait faire avec une lanière de saule... Dieu sait pourquoi ces souvenirs lui revenaient à présent ! – Mais le plus souvent, il ne voyait rien du tout ; et pourtant, il sentait une infinité de choses. C'est comme s'il y avait une masse de choses très importantes, qu'on ne pouvait pas dire, ou qu'il était inutile de dire, parce qu'on les savait bien, et parce que cela était ainsi, depuis toujours. Il y en avait de tristes, de mortellement tristes ; mais elles n'avaient rien de pénible, comme celles qu'on rencontre dans la vie ; elles n'étaient pas laides et avilissantes, comme lorsque Christophe avait reçu des gifles de son père, ou qu'il songeait, le cœur malade de honte, à quelque humiliation : elles remplissaient l'esprit d'un calme mélancolique. Et il y en avait de lumineuses, qui répandaient des torrents de joie ; et Christophe pensait : « Oui, c'est *ainsi*... *ainsi* que je ferai plus tard. » Il ne savait pas du tout comment était *ainsi*, ni pourquoi il le disait ; mais il sentait qu'il fallait qu'il le dît, et que c'était clair comme le jour. Il entendait le bruit

d’une mer, dont il était tout proche, séparé seulement par une muraille de dunes. Christophe n’avait nulle idée de ce qu’était cette mer et de ce qu’elle voulait de lui ; mais il avait conscience qu’elle monterait par-dessus les barrières, et qu’alors !... Alors, ce serait bien, il serait tout à fait heureux. Rien qu’à l’entendre, à se bercer au bruit de sa grande voix, tous les petits chagrins et les humiliations s’apaisaient ; ils restaient toujours tristes, mais ils n’étaient plus honteux, ni blessants : tout semblait naturel, et presque plein de douceur.

Bien souvent, de médiocres musiques lui communiquaient cette ivresse. Ceux qui les avaient écrites étaient de pauvres hères, qui ne pensaient à rien, qu’à gagner de l’argent, ou à se faire illusion sur le vide de leur vie, en assemblant des notes, suivant les formules connues, ou – pour être originaux –, à l’encontre des formules. Mais il y a dans les sons, même maniés par un sot, une telle puissance de vie qu’ils peuvent déchaîner des orages dans une âme naïve. Peut-être même les rêves que suggèrent les sots sont-ils plus mystérieux et plus libres que

ceux que souffle une impérieuse pensée, qui vous entraîne de force : car le mouvement à vide et le creux bavardage ne dérangent pas l'esprit de sa propre contemplation...

Ainsi, l'enfant restait, oublié, oubliant, dans le coin du piano, – jusqu'à ce que brusquement il sentît des fourmis lui monter dans les jambes. Et il se souvenait alors qu'il était un petit garçon, avec des ongles noirs, et qu'il frottait son nez contre le mur, en tenant ses pieds entre ses mains.

*

Le jour où Melchior, entré sur la pointe des pieds, avait surpris l'enfant assis devant le clavier trop haut, il l'avait observé ; et une illumination lui avait traversé l'esprit : « Un petit prodige !... Comment n'y avait-il pas pensé !... Quelle fortune pour une famille !... Sans doute il avait cru que ce gamin ne serait qu'un petit rustre, comme sa mère. Mais il n'en coûtait rien d'essayer. Voilà qui serait une chance ! Il le

promènerait en Allemagne, peut-être même au dehors. Ce serait une vie joyeuse, et noble avec cela. » – Melchior ne manquait jamais de chercher la noblesse cachée de tous ses actes ; et il était rare qu'il n'arrivât pas à la trouver.

Fort de cette assurance, aussitôt après le souper, dès la dernière bouchée prise, il plaqua de nouveau l'enfant devant le piano et lui fit répéter la leçon de la journée, jusqu'à ce que ses yeux se fermassent de fatigue. Puis, le lendemain, trois fois. Puis, le surlendemain. Et tous les jours, depuis. Christophe se lassa vite ; puis il s'ennuya à mourir ; enfin, il n'y tint plus, et tenta de se révolter. Cela n'avait pas de sens, ce qu'on lui faisait faire ; il ne s'agissait que de courir le plus vite possible sur les touches, en escamotant le pouce, ou d'assouplir le quatrième doigt, qui restait gauchement collé entre ses deux voisins. Il en avait mal aux nerfs ; et cela n'avait rien de beau. Fini des résonances magiques, des monstres fascinants, de l'univers de songes pressenti un moment... Les gammes et les exercices se succédaient, secs, monotones, insipides, plus insipides que les conversations que l'on avait à

table, et qui toujours roulaient sur les plats, et toujours sur les mêmes plats. L'enfant commença par écouter distraitement les leçons de son père. Semoncé rudement, il continua de mauvaise grâce. Les bourrades ne se firent pas attendre : il y opposa la plus méchante humeur. Ce qui y mit le comble, ce fut, un soir, d'entendre Melchior révéler ses projets, dans la chambre à côté. Ainsi, c'était pour l'exhiber comme un animal savant, qu'on l'ennuyait, qu'on l'obligeait tout le jour à remuer des morceaux d'ivoire ! Il n'avait même plus le temps d'aller faire visite à son cher fleuve. Qu'est-ce qu'on avait donc à s'acharner contre lui ? – Il était indigné, blessé dans son orgueil et dans sa liberté. Il décida qu'il ne jouerait plus de musique, ou le plus mal possible, qu'il découragerait son père. Ce serait un peu dur ; mais il fallait sauver son indépendance.

Dès la leçon suivante, il tenta d'exécuter son plan. Il s'appliqua consciencieusement à taper à côté des notes et à rater tous ses traits. Melchior cria ; puis il hurla ; et les coups se mirent à pleuvoir. Il avait une forte règle. À chaque fausse note, il en frappait les doigts de l'enfant, en

même temps qu'il lui vociférait à l'oreille, à le rendre sourd. Christophe grimaçait de douleur ; il se mordait les lèvres pour ne pas pleurer, et, stoïquement, il continuait à accrocher les notes de travers, rentrant sa tête dans ses épaules, à chaque coup qu'il sentait venir. Mais le système était mauvais, et il ne tarda pas à s'en apercevoir. Melchior était aussi têtu que lui ; et il jura que, quand ils y passeraient deux jours et deux nuits, il ne lui ferait grâce d'aucune note, avant qu'elle eût été exécutée correctement. Christophe mettait trop de conscience à ne jouer jamais juste ; et Melchior commençait à soupçonner la ruse, en voyant à chaque trait la petite main retomber lourdement de côté, avec une mauvaise volonté évidente. Les coups de règle redoublèrent ; Christophe ne sentait plus ses doigts. Il pleurait piteusement, en silence, reniflant, ravalant ses sanglots et ses larmes. Il comprit qu'il n'avait rien à gagner à continuer ainsi et qu'il lui fallait prendre un parti désespéré. Il s'arrêta, et, tremblant d'avance à l'idée de l'orage qu'il allait déchaîner, il dit courageusement :

« Papa, je ne veux plus jouer. »

Melchior fut suffoqué.

« Quoi !... quoi !... » cria-t-il.

Il lui secouait le bras, à le briser. Christophe, tremblant de plus en plus et levant le coude pour se garder des coups, continua :

« Je ne veux plus jouer. D'abord parce que je ne veux pas être tapé. Et puis... »

Il ne put achever. Une énorme gifle lui coupa la respiration. Melchior hurlait :

« Ah ! tu ne veux pas être tapé ? tu ne veux pas ?... »

C'était une grêle de coups. Christophe braillait, au travers de ses sanglots :

« Et puis... je n'aime pas la musique !... je n'aime pas la musique !... »

Il se laissa glisser de son siège. Melchior l'y rassit brutalement, et il lui frappait les poignets contre le clavier. Il criait :

« Tu joueras ! »

Et Christophe criait :

« Non ! non ! je ne jouerai pas ! »

Melchior dut y renoncer. Il le mit à la porte, lui disant qu'il n'aurait pas à manger de tout le jour, de tout le mois, qu'il n'eût joué ses exercices sans en manquer un seul. Il le poussa dehors d'un coup de pied au derrière, et fit battre sur lui la porte.

Christophe se trouva dans l'escalier, le sale et obscur escalier, aux marches vermoulues. Un courant d'air venait par le carreau brisé d'une lucarne ; l'humidité suintait aux murs. Christophe s'assit sur une des marches grasses ; son cœur sautait dans sa poitrine, de colère et d'émotion. Tout bas, il injuriait son père :

« Animal ! voilà ce que tu es ! un animal... un grossier personnage... une brute ! oui, une brute !... Et je te hais, je te hais !... oh ! je voudrais que tu fusses mort, que tu fusses mort ! »

Sa poitrine se gonflait. Il regardait désespérément l'escalier gluant, la toile d'araignée que le vent balançait au-dessus de la vitre cassée. Il se sentait seul, perdu dans son malheur. Il regarda le vide entre les barreaux de

la rampe... S'il se jetait en bas ?... ou bien par la fenêtre ?... Oui, s'il se tuait pour les punir ? Quels remords ils auraient ! Il entendait le bruit de sa chute dans l'escalier. La porte d'en haut s'ouvrait précipitamment. Des voix angoissées criaient : « Il est tombé ! il est tombé ! » Les pas dégringolaient l'escalier. Son père, sa mère, se jetaient sur son corps en pleurant. Elle sanglotait : « C'est ta faute ! c'est toi qui l'as tué ! » Lui, agitait les bras, se jetait à genoux, se frappait la tête contre la rampe, criant : « Je suis un misérable ! Je suis un misérable ! » – Ce spectacle adoucissait sa peine. Il était sur le point d'avoir pitié de ceux qui le pleuraient ; mais il pensait après que c'était bien fait pour eux, et il savourait sa vengeance...

Quand il eut terminé son histoire, il se retrouva en haut de l'escalier, dans l'ombre ; il regarda encore une fois, en bas, et il n'eut plus du tout envie de s'y jeter. Même, il eut un petit frisson, et s'éloigna du bord, en pensant qu'il pourrait tomber. Alors il se sentit décidément prisonnier, comme un pauvre oiseau en cage, prisonnier pour toujours, sans aucune ressource

que de se casser la tête et de se faire bien mal. Il pleura, il pleura ; et il se frottait les yeux avec ses petites mains sales, si bien, qu'en un moment il fut tout barbouillé. Tout en pleurant, il continuait de regarder les choses qui l'entouraient ; et cela le distrayait. Il s'arrêta un instant de gémir, pour observer l'araignée, qui venait de bouger. Puis il recommença, mais avec moins de conviction. Il s'écoutait pleurer, et continuait son bourdonnement machinal, sans plus très bien savoir pourquoi il le faisait. Il se leva bientôt ; la fenêtre l'attirait. Il s'assit sur le rebord intérieur, prudemment retiré dans le fond, et surveillant du coin de l'œil l'araignée qui l'intéressait, mais qui le dégoûtait.

Le Rhin coulait en bas, au pied de la maison. De la fenêtre de l'escalier, on était suspendu au-dessus du fleuve comme dans un ciel mouvant. Christophe ne manquait jamais de le regarder quand il descendait les marches en clopinant ; mais jamais il ne l'avait vu encore, comme aujourd'hui. Le chagrin aiguise les sens ; il semble que tout se grave mieux dans les regards, après que les pleurs ont lavé les traces fanées des

souvenirs. Le fleuve apparut à l'enfant comme un être, – inexplicable, mais combien plus puissant que tous ceux qu'il connaissait ! Christophe se pencha pour mieux voir ; il colla sa bouche et écrasa son nez sur la vitre. Où allait-*il* ? Que voulait-*il* ? *Il* avait l'air sûr de son chemin... Rien ne pouvait *l*'arrêter. À quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit, pluie ou soleil au ciel, joie ou chagrin dans la maison, *il* continuait de passer ; et l'on sentait que tout *lui* était égal, qu'*il* n'avait jamais de peine et qu'*il* jouissait de sa force. Quelle joie d'être comme *lui*, de courir à travers les prairies, les branches de saules, les petits cailloux brillants, le sable grésillant, et de ne se soucier de rien, de n'être gêné par rien, d'être libre !...

L'enfant regardait et écoutait avidement ; il lui semblait qu'il était emporté par le fleuve... Quand il fermait les yeux, il voyait des couleurs : bleu, vert, jaune, rouge, et de grandes ombres qui courent, et des nappes de soleil... Les images se précisent. Voici une large plaine, des roseaux, des moissons ondulant sous la brise qui sent l'herbe fraîche et la menthe. Des fleurs de tous côtés, des

bleuets, des pavots, des violettes. Que c’est beau ! Que l’air est délicieux ! Il doit faire bon s’étendre dans l’herbe épaisse et douce ! Christophe se sent joyeux et un peu étourdi, comme lorsque son père lui a, les jours de fête, versé dans son grand verre un doigt de vin du Rhin... – Le fleuve passe... Le pays a changé... Ce sont maintenant des arbres qui se penchent sur l’eau ; leurs feuilles dentelées, comme de petites mains, trempent, s’agitent et se retournent sous les flots. Un village, parmi les arbres, se mire dans le fleuve. On voit les cyprès et les croix du cimetière par-dessus le mur blanc, que lèche le courant... Puis, ce sont des rochers, un défilé de montagnes, les vignes sur les pentes, un petit bois de sapins, et les *burgs* ruinées. Et de nouveau, la plaine, les moissons, les oiseaux, le soleil...

La masse verte du fleuve continue de passer, comme une seule pensée, sans vagues, presque sans plis, avec des moires luisantes et grasses. Christophe ne la voit plus ; il a fermé tout à fait les yeux, pour mieux l’entendre. Ce grondement continu le remplit, lui donne le vertige ; il est aspiré par ce rêve éternel et dominateur. Sur le

fond tumultueux des flots, des rythmes précipités s'élancent avec une ardente allégresse. Et le long de ces rythmes, des musiques montent, comme une vigne qui grimpe le long d'un treillis : des arpèges de claviers argentins, des violons douloureux, des flûtes veloutées aux sons ronds... Les paysages ont disparu. Le fleuve a disparu. Il flotte une atmosphère tendre et crépusculaire. Christophe a le cœur tremblant d'émoi. Que voit-il maintenant ? Oh ! les charmantes figures !... – Une fillette aux boucles brunes l'appelle, langoureuse et moqueuse... Un visage pâlot de jeune garçon aux yeux bleus le regarde avec mélancolie... D'autres sourires, d'autres yeux – des yeux curieux et provocants, dont le regard fait rougir –, des yeux affectueux et douloureux, comme un bon regard de chien –, et des yeux impérieux, et des yeux de souffrance... Et cette figure de femme, blême, les cheveux noirs, et la bouche serrée, dont les yeux semblent manger la moitié du visage, et le fixent avec une violence qui fait mal... Et la plus chère de toutes, celle qui lui sourit avec ses clairs yeux gris, la bouche un peu ouverte, ses petites dents qui brillent... Ah !

le beau sourire indulgent et aimant ! il fond le cœur de tendresse ! qu'il fait de bien, qu'on l'aime ! Encore ! Souris-moi encore ! Ne t'en va point !... – Hélas ! il s'est évanoui ! Mais il laisse dans le cœur une douceur ineffable, Il n'y a plus rien de mal, il n'y a plus rien de triste, il n'y a plus rien... Rien qu'un rêve léger, une musique sereine, qui flotte dans un rayon de soleil, comme les fils de la Vierge par les beaux jours d'été... – Qu'est-ce donc qui vient de passer ? Quelles sont ces images qui pénètrent l'enfant d'un trouble passionné ? Jamais il ne les avait vues ; et pourtant il les connaissait : il les a reconnues. D'où, viennent-elles ? De quel gouffre obscur de l'Être ? Est-ce de ce qui fut... *ou de ce qui sera ?*

Maintenant, tout s'efface, toute forme s'est fondue... Une dernière fois encore, à travers un voile de brume, apparaît, comme si l'on planait très haut, au-dessus de lui, le fleuve débordé, couvrant les champs, roulant auguste, lent, presque immobile. Et tout à fait au loin, comme une lueur d'acier au bord de l'horizon, une plaine liquide, une ligne de flots qui tremblent, – la Mer. Le fleuve court à elle. Elle semble courir à lui.

Elle l’aspire. Il la veut. Il va disparaître... La musique tournoie, les beaux rythmes de danse se balancent éperdus ; tout est balayé dans leur tourbillon triomphal... l’âme libre fend l’espace, comme le vol des hirondelles, ivres d’air, qui traversent le ciel avec des cris aigus... Joie ! Joie ! Il n’y a plus rien !... Ô bonheur infini !...

Les heures avaient passé, le soir était venu, l’escalier était dans la nuit. Des gouttes de pluie faisaient sur la robe du fleuve des cercles, que le courant entraînait en dansant. Parfois une branche d’arbre, quelques écorces noires passaient sans bruit et s’en allaient. L’araignée meurtrière s’était retirée, repue, dans le coin le plus obscur. – Et le petit Christophe était toujours penché sur le coin du soupirail, avec sa figure pâle, barbouillée, rayonnante de bonheur. Il dormait.

III

E la faccia del sol nascere ombrata.

Purg. XXX.

Il avait fallu céder. Malgré l'obstination d'une résistance héroïque, les coups avaient eu raison de sa mauvaise volonté. Tous les matins, trois heures, et trois heures, tous les soirs, Christophe était placé devant l'instrument de torture. Crispé d'attention et d'ennui, de grosses larmes coulant le long de ses joues et de son nez, il remuait sur les touches blanches et noires ses petites mains rouges, souvent gourdes de froid, sous la menace de la règle qui s'abattait à chaque fausse note, et des vociférations de son maître, qui lui étaient plus odieuses que les coups. Il pensait qu'il haïssait la musique. Il s'appliquait pourtant avec un acharnement, que la peur de Melchior ne suffisait pas à expliquer. Certains mots du grand-père avaient fait impression sur lui. Le vieux,

voyant pleurer son petit-fils, lui avait dit avec gravité qu'il valait bien la peine de souffrir un peu pour le plus bel art et le plus noble qui fût donné aux hommes, pour leur consolation et pour leur gloire. Et Christophe, qui était reconnaissant à grand-père de ce qu'il lui parlait comme à un homme, avait été secrètement touché par cette naïve parole qui s'accordait avec son stoïcisme enfantin et son orgueil naissant.

Mais, plus que tous les arguments, le souvenir profond de certaines émotions musicales l'arracha malgré lui, l'asservit, pour la vie, à cet art détesté, contre lequel il tentait en vain de se révolter.

Il y avait dans la ville, comme c'est l'habitude en Allemagne, un théâtre qui jouait l'opéra, l'opéra-comique, l'opérette, le drame, la comédie, le vaudeville, et tout ce qui pouvait se jouer, de tous les genres et de tous les styles. Les représentations avaient lieu trois fois par semaine, de six heures à neuf heures du soir. Le vieux Jean-Michel n'en manquait pas une, et témoignait à toutes un intérêt égal. Il emmena

une fois avec lui son petit-fils. Plusieurs jours à l’avance, il lui avait raconté longuement le sujet de la pièce. Christophe n’y avait rien compris ; mais il avait retenu qu’il se passerait des choses terribles ; et, tout en brûlant du désir de les voir, il en avait grand-peur. Il savait qu’il y aurait un orage, et il craignait d’être foudroyé. Il savait qu’il y aurait une bataille, et il n’était pas sûr de ne pas être tué. La veille, dans son lit, il en avait une véritable angoisse ; et, le jour de la représentation, il souhaitait presque que grand-père fût empêché de venir. Mais l’heure approchant et grand-père ne venant pas, il commençait à se désoler et regardait à tout instant par la fenêtre. Enfin le vieux parut et ils partirent ensemble. Le cœur lui sautait dans la poitrine. Il avait la langue sèche, il ne pouvait articuler une syllabe.

Ils arrivèrent à cet édifice mystérieux, dont il était souvent question dans les entretiens de la maison. À la porte, Jean-Michel rencontra des gens de connaissance, et le petit, qui lui serrait la main très fort, tant il avait peur de le perdre, ne comprenait pas comment ils pouvaient causer

tranquillement et rire, en cet instant.

Grand-père s’installa à sa place habituelle, au premier rang, derrière l’orchestre. Il s’appuyait sur la balustrade, et commençait aussitôt avec la contrebasse une interminable conversation. Il se trouvait là dans son milieu ; là, on l’écoutait parler, à cause de son autorité musicale ; et il en profitait : on peut même dire qu’il en abusait. Christophe était incapable de rien entendre. Il était écrasé par l’attente du spectacle, par l’aspect de la salle qui lui paraissait magnifique, par l’affluence du public qui l’intimidait horriblement. Il n’osait tourner la tête, croyant que tous les regards étaient fixés sur lui. Il serrait convulsivement entre ses genoux sa petite casquette ; et il fixait le rideau magique avec des yeux ronds.

Enfin, on frappa les trois coups. Grand-père se moucha, tira de sa poche le *libretto*, qu’il ne manquait jamais de suivre scrupuleusement, au point de négliger parfois ce qui se passait sur la scène ; et l’orchestre commença de jouer. Dès les premiers accords, Christophe se sentit

tranquillisé. Dans ce monde des sons, il était chez lui ; et, à partir de ce moment, quelque extravagant que fût le spectacle, tout lui parut naturel.

Le rideau s'était levé, découvrant des arbres en carton et des êtres qui n'étaient pas beaucoup plus réels. Le petit regardait, béant d'admiration ; mais il n'était pas surpris. Cependant, la pièce se passait dans un Orient de fantaisie, dont il ne pouvait avoir aucune idée. Le poème était un tissu d'inepties, où il était impossible de se reconnaître. Christophe n'y voyait goutte ; il confondait tout, prenait un personnage pour un autre, tirait son grand-père par la manche, pour lui poser des questions saugrenues, qui prouvaient qu'il n'avait rien compris. Et non seulement il ne s'ennuyait pas, mais il était passionnément intéressé. Sur l'imbécile *libretto*, il bâtissait un roman de son invention, qui n'avait aucun rapport avec ce que l'on jouait ; à tout instant les événements le démentaient, et il fallait le remanier, mais cela ne troublait pas l'enfant. Il avait fait son choix parmi les êtres qui évoluaient sur la scène, avec des cris variés ; et il suivait,

palpitant, les destinées de ceux à qui il avait accordé ses sympathies. Surtout il était troublé par une belle personne, entre deux âges, qui avait de longs cheveux blond ardent, des yeux d'une largeur exagérée, et qui marchait pieds nus. Les invraisemblances monstrueuses de la mise en scène ne le choquaient point. Ses yeux aigus d'enfant ne remarquaient pas la laideur grotesque des acteurs, énormes et charnus, les choristes difformes de toutes les dimensions, alignés sur deux rangs, la niaiserie des gestes, les faces congestionnées par les hurlements, les perruques touffues, les hauts talons du ténor, et le fard de sa belle amie, au visage tatoué de coups de crayon multicolores. Il était dans l'état d'un amoureux, à qui sa passion ne permet plus de voir, comme il est, l'objet aimé. Le merveilleux pouvoir d'illusion, qui est le propre des enfants, arrêtait au passage les sensations déplaisantes et les transformait à mesure.

La musique opérait ces miracles. Elle baignait les objets d'une atmosphère vaporeuse, où tout devenait beau, noble et désirable. Elle communiquait à l'âme un besoin dévorant

d’aimer ; et en même temps, elle lui offrait des fantômes d’amour, pour remplir le vide qu’elle-même avait creusé. Le petit Christophe était éperdu d’émotion. Il y avait des mots, des gestes, des phrases musicales, qui le mettaient mal à l’aise ; il n’osait plus lever les yeux, il ne savait pas si c’était mal ou bien, il rougissait et pâlissait tour à tour ; il en avait des gouttes de sueur au front ; et il tremblait que les gens qui étaient là ne s’aperçussent de son trouble. Quand arrivèrent les catastrophes inévitables qui fondent sur les amants, au quatrième acte des opéras, afin de fournir au ténor et à la prima donna l’occasion de faire valoir leurs cris les plus aigus, l’enfant crut qu’il allait étouffer ; il avait la gorge douloureuse, comme quand il avait pris froid ; il se serrait le cou avec ses mains, il ne pouvait plus avaler sa salive ; il était gonflé de larmes. Heureusement que grand-père n’était pas beaucoup moins ému. Il jouissait du théâtre avec une naïveté d’enfant. Aux passages dramatiques, il toussotait d’un air indifférent, pour cacher son trouble ; mais Christophe le voyait ; et cela lui faisait plaisir. Il avait horriblement chaud, il tombait de sommeil,

et il avait très mal où il était assis. Mais il pensait uniquement : « Y en a-t-il encore pour longtemps ? Pourvu que ce ne soit pas fini !... »

Et brusquement, tout fut fini, sans qu'il comprît pourquoi. Le rideau tomba, tout le monde se leva, l'enchantement était rompu.

Ils revinrent dans la nuit, les deux enfants ensemble, le vieux et le petit. Quelle belle nuit ! Quel calme clair de lune ! Ils se taisaient tous deux, ruminant leurs souvenirs. Enfin le vieux lui dit :

« Es-tu content ? »

Christophe ne pouvait pas répondre ; il était encore intimidé par son émotion, et il ne voulait pas parler, de peur de briser le charme ; il dut faire un effort, pour murmurer tout bas, avec un gros soupir :

« Oh ! oui ! »

Le vieux sourit. Après un temps, il reprit :

« Vois-tu quelle chose admirable est le métier de musicien ? Créer ces spectacles merveilleux, y a-t-il rien de plus glorieux ? C'est être Dieu sur

terre. »

Le petit fut saisi. Quoi ! c'était un homme qui avait créé cela ! Il n'y avait pas songé. Il lui semblait presque que cela s'était fait tout seul, que c'était l'œuvre de la nature... Un homme, un musicien, comme il serait un jour ! Oh ! être cela un jour, un seul jour ! Et puis après... Après, tout ce qu'on voudra ! mourir, s'il le faut ! Il demanda :

« Qui est-ce, grand-père, celui qui a fait cela ? »

Grand-père lui parla de François-Marie Hassler, un jeune artiste allemand, qui habitait Berlin, et qu'il avait connu jadis. Christophe écoutait, tout oreilles. Brusquement, il dit :

« Et toi, grand-père ? »

Le vieux eut un tressaillement.

« Quoi ? demanda-t-il.

– Est-ce que tu en as fait, toi aussi, de ces choses ?

– Certainement », fit le vieux, d'une voix fâchée.

Il se tut ; et après quelques pas, il soupira profondément. C'était une des douleurs de sa vie. Il avait toujours désiré écrire pour le théâtre, et l'inspiration l'avait toujours trahi. Il avait bien dans ses cartons un ou deux actes de sa façon ; mais il conservait si peu d'illusion sur leur valeur qu'il n'avait jamais osé les soumettre au jugement de personne.

Ils ne se dirent plus un mot, jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés. Ils ne dormirent ni l'un ni l'autre. Le vieux avait de la peine. Il avait pris sa Bible pour se consoler. Christophe repassait dans son lit les événements de la soirée ; il se rappelait les moindres détails, et la fille aux pieds nus lui réapparaissait. Quand il allait s'assoupir, une phrase de musique résonnait à son oreille, aussi distinctement que si l'orchestre était là ; il tressautait ; il se soulevait sur son oreiller, la tête ivre, et il pensait : « Un jour, j'en écrirai aussi. Oh ! est-ce que je pourrai jamais ? »

À partir de ce moment, il n'eut plus qu'un désir : retourner au théâtre ; et il se remit au travail avec d'autant plus d'ardeur qu'on lui fit du

théâtre la récompense de son travail. Il ne songeait plus qu'à cela : pendant la moitié de la semaine, il pensait au spectacle passé ; et il pensait au spectacle prochain, pendant l'autre moitié. Il tremblait de tomber malade pour la représentation ; et sa crainte lui faisait éprouver souvent les symptômes de trois ou quatre maladies. Le jour venu, il ne dînait pas, il s'agitait comme une âme en peine, il allait regarder cinquante fois l'horloge, il croyait que le soir n'arriverait jamais ; enfin, n'y tenant plus, il partait de la maison une heure avant l'ouverture des bureaux, dans la peur de ne pas trouver une place ; et, comme il était le premier dans la salle déserte, il commençait à s'inquiéter. Son grand-père lui avait raconté que, deux ou trois fois, le public n'étant pas assez nombreux, les comédiens avaient préféré ne pas jouer et rendre le prix des places. Il guettait les arrivants, il les comptait, il pensait : « Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq... oh ! ce n'est pas assez. !... jamais ce ne sera assez ! » Et quand il voyait entrer au balcon ou à l'orchestre quelque personnage d'importance, il avait le cœur plus léger ; il se disait : « Celui-là,

ils n’oseront pas le renvoyer. Sûrement, ils joueront pour lui. » – Mais il n’était pas convaincu ; il ne se rassurait que quand les musiciens s’installaient. Encore craignait-il jusqu’au dernier moment que le rideau se levât, et que l’on annonçât, comme on le fit un soir, un changement de spectacle. Il regardait de ses petits yeux de lynx sur le pupitre de la contrebasse si le titre inscrit sur le cahier était celui de la pièce attendue. Et quand il avait bien vu, deux minutes après, il regardait de nouveau pour s’assurer qu’il ne s’était pas trompé... Le chef d’orchestre n’était pas encore là. Sûrement il était malade... On s’agitait derrière le rideau, on entendait un bruit de voix et de pas précipités. C’était un accident, un malheur imprévu ?... Le silence se rétablissait. Le chef d’orchestre était à son poste. Tout semblait enfin prêt... On ne commençait pas ! Mais que se passait-il donc ? Il bouillait d’impatience. – Enfin, le signal retentissait. Il avait des battements de cœur. L’orchestre préludait ; et, pendant quelques heures, Christophe nageait dans une félicité, que troublait seulement l’idée qu’elle finirait.

*

À quelque temps de là, un événement musical surexcita les pensées de Christophe. François-Marie Hassler, l'auteur du premier opéra qui l'avait bouleversé, allait venir. Il devait diriger un concert de ses œuvres. La ville fut en émoi. Le jeune maître était violemment discuté en Allemagne ; et, pendant quinze jours, on ne parla que de lui. Ce fut bien autre chose, quand il fut arrivé. Les amis de Melchior et ceux du vieux Jean-Michel venaient constamment aux nouvelles ; et ils en apportaient d'extravagantes sur les habitudes du musicien et ses excentricités. L'enfant suivait ces récits avec une attention passionnée. L'idée que le grand homme était là, dans sa ville, qu'il respirait le même air, qu'il foulait les mêmes pavés, le jetait dans un état d'exaltation muette. Il ne vivait plus que dans l'espérance de le voir.

Hassler était descendu au palais, où le grand-duc lui avait offert l'hospitalité. Il ne sortait guère

que pour aller au théâtre diriger les répétitions, où Christophe n’était pas admis ; et comme il était fort indolent, il allait et revenait toujours dans la voiture du prince. Christophe avait donc peu d’occasions de le contempler ; il ne réussit qu’une fois à apercevoir au passage, au fond de la voiture, son manteau de fourrure, bien qu’il perdît des heures à l’attendre dans la rue, donnant de forts coups de poing à droite, à gauche, pour conquérir et maintenir sa place au premier rang des badauds. Il se consolait, en passant la moitié de ses journées à guetter les fenêtres du palais qu’on lui avait désignées comme étant celles du maître. Le plus souvent, il ne voyait que les volets : car Hassler se levait tard, et les fenêtres restaient fermées presque toute la matinée. C’est ce qui avait fait dire aux gens bien informés que Hassler ne pouvait supporter le jour, et qu’il vivait dans une nuit perpétuelle.

Enfin Christophe fut admis à approcher son héros. C’était le jour du concert. Toute la ville était là. Le grand-duc et sa cour occupaient la grande loge princière, surmontée d’une couronne, que tenaient dans les airs, avec des ronds de

jambes, deux chérubins joufflus. Le théâtre avait un aspect de gala. La scène était ornée de branches de chêne et de lauriers fleuris. Tous les musiciens de quelque valeur s'étaient fait honneur de tenir leur partie dans l'orchestre. Melchior était à son poste, et Jean-Michel dirigeait les chœurs.

Lorsque Hassler parut, une acclamation monta de toutes parts, et les dames se levaient afin de mieux le voir. Christophe le dévorait des yeux. Hassler avait une figure jeune et fine, mais déjà un peu bouffie et fatiguée ; les tempes étaient dégarnies ; une calvitie précoce se montrait au sommet du crâne, parmi les cheveux blonds qui frisaient. Ses yeux bleus avaient un regard vague. Sous la petite moustache blonde, la bouche ironique restait rarement en repos, contractée par mille mouvements imperceptibles. Il était grand, et se tenait mal, non par gêne, mais par fatigue ou par ennui. Il dirigeait avec une souplesse capricieuse, de tout son grand corps dégingandé qui ondulait, comme sa musique, avec des gestes tour à tour caressants et cassants. On voyait qu'il était prodigieusement nerveux ; et sa musique

était son reflet. Cette vie trépidante et saccadée pénétrait l'apathie ordinaire de l'orchestre. Christophe haletait : malgré sa crainte d'attirer sur lui les regards, il ne pouvait rester immobile à sa place ; il s'agitait, il se levait, et la musique lui causait de si violentes secousses, et si inattendues qu'il était contraint de remuer la tête, les bras, les jambes, au grand dommage de ses voisins, qui se garaient comme ils pouvaient de ses ruades. Au reste, tout le public était dans l'enthousiasme, fasciné par le succès, bien plus que par les œuvres. À la fin, il y eut un orage d'applaudissements et de cris, où les trompettes de l'orchestre, selon la mode allemande, mêlèrent leurs clameurs triomphales, pour saluer le vainqueur. Christophe tressaillait d'orgueil, comme si ces honneurs étaient pour lui. Il jouissait de voir le visage de Hassler s'illuminer d'un contentement enfantin. Les dames jetaient des fleurs, les hommes agitaient leurs chapeaux ; et ce fut une ruée du public vers l'estrade. Chacun voulait serrer la main du maître. Christophe vit une enthousiaste porter cette main à ses lèvres, et une autre dérober le mouchoir que

Hassler avait laissé sur le coin de son pupitre. Il voulut, lui aussi, arriver à l'estrade, bien qu'il ne sût pas du tout pourquoi ; car s'il s'était trouvé en ce moment près de Hassler, il se serait enfui aussitôt, d'émotion. Mais il donnait des coups de tête, comme un bélier, dans les robes et les jambes qui le séparaient de Hassler. – Il était trop petit. Il ne put arriver.

Heureusement, grand-père vint le prendre à la sortie du concert, pour l'emmener à une sérénade qu'on donnait à Hassler. C'était la nuit, on avait allumé des torches. Tous les musiciens de l'orchestre étaient là. On ne s'entretenait que des œuvres merveilleuses que l'on venait d'entendre. On arriva devant le palais, et on se disposa sans bruit sous les fenêtres du maître. On affectait des airs mystérieux, bien que tout le monde fût au courant, et Hassler comme les autres, de ce qu'on allait faire. Dans le beau silence de la nuit, on commença de jouer des pages célèbres de Hassler. Il parut à la fenêtre avec le prince, et on hurla en leur honneur. Ils saluaient, tous les deux. Un domestique vint, de la part du prince, inviter les musiciens à entrer au palais. Ils traversèrent

des salles dont les murs étaient badigeonnés de peintures, qui représentaient des hommes nus avec des casques : ils étaient de couleur rougeâtre, et faisaient des gestes de défi. Le ciel était couvert de gros nuages, pareils à des éponges. Il y avait aussi des hommes et des femmes en marbre, vêtus de pagnes en tôle. On marchait sur des tapis si doux qu'on n'entendait point ses pas ; et on pénétra dans une salle, où il faisait clair comme en plein jour, et où des tables étaient chargées de boissons et de choses excellentes.

Le grand-duc était là ; mais Christophe ne le vit pas : il n'avait d'yeux que pour Hassler. Hassler s'avança vers les musiciens, il les remercia ; il cherchait ses mots, s'embarrassa dans une phrase, et s'en tira par une saillie burlesque qui fit rire tout le monde. On se mit à manger. Hassler prit à part quatre ou cinq artistes. Il distingua grand-père et lui dit quelques mots très flatteurs ; il se rappelait que Jean-Michel avait été un des premiers à faire exécuter ses œuvres ; et il dit qu'il avait souvent entendu parler de son mérite par un ami, qui avait été

l'élève de grand-père. Grand-père se confondit en remerciements ; il riposta par des louanges si énormes que, malgré son adoration pour Hassler, le petit en eut honte. Mais Hassler semblait les trouver très agréables et naturelles. Enfin grand-père, qui s'était perdu dans son amphigouri, tira Christophe par la main et le présenta à Hassler. Hassler sourit à Christophe, lui caressa négligemment la tête ; et quand il sut que le petit aimait sa musique et qu'il ne dormait plus depuis plusieurs nuits, dans l'attente de le voir, il le prit dans ses bras et le questionna amicalement. Christophe, rouge de plaisir et muet de saisissement, n'osait pas le regarder. Hassler lui prit le menton, le força à lever le nez. Christophe se hasarda : les yeux de Hassler étaient bons et rieurs ; il se mit à rire aussi. Puis il se sentit si heureux, si admirablement heureux dans les bras de son cher grand homme qu'il fondit en larmes. Hassler fut touché par cet amour naïf ; il se fit plus affectueux encore, il embrassa le petit, et lui parla avec une tendresse maternelle. En même temps, il disait des mots drôles, et il le chatouillait pour le faire rire ; et Christophe ne

pouvait s’empêcher de rire au milieu de ses larmes. Bientôt il fut familiarisé tout à fait, il répondit à Hassler sans aucune gêne ; et, de lui-même, il se mit à lui raconter à l’oreille tous ses petits projets, comme si Hassler et lui étaient de vieux amis : comment il voulait être musicien comme Hassler, faire de belles choses comme Hassler, devenir un grand homme. Lui, qui avait toujours honte, il parlait avec une entière confiance, il ne savait ce qu’il disait, il était dans une extase. Hassler riait de son babillage. Il dit :

« Quand tu seras grand, quand tu seras devenu un brave musicien, tu viendras me voir à Berlin. Je ferai quelque chose de toi. »

Christophe était trop ravi pour répondre. Hassler le taquina.

« Tu ne veux pas ? »

Christophe hocha la tête avec énergie, cinq à six fois, pour affirmer que si.

« Alors, c’est convenu ? »

Christophe recommença sa mimique.

« Embrasse-moi, au moins ! »

Christophe jeta ses bras autour du cou de Hassler et le serra de toutes ses forces.

« Allons, diable, tu me mouilles ! laisse-moi ! veux-tu te moucher ! »

Hassler riait, et il moucha lui-même l'enfant honteux et heureux. Il le déposa à terre, puis le prit par la main, le mena à une table, bourra ses poches de gâteaux, et le laissa en lui disant :

« Au revoir ! Souviens-toi de ce que tu m'as promis. »

Christophe nageait dans le bonheur. Le reste du monde n'existait plus. Il suivait avec amour tous les jeux de physionomie et les gestes de Hassler. Un mot de lui le frappa. Hassler tenait un verre ; il parlait, et son visage s'était subitement contracté ; il disait :

« La joie de telles journées ne doit pas nous faire oublier nos ennemis. On ne doit jamais oublier ses ennemis. Il n'a pas dépendu d'eux que nous ne fussions écrasés. Il ne dépendra pas de nous qu'ils ne soient écrasés. C'est pourquoi mon toast sera qu'il y a des gens à la santé desquels...

nous ne buvons pas ! »

Tout le monde avait applaudi et ri de ce toast original ; Hassler avait ri avec les autres et repris son air de bonne humeur. Mais Christophe était gêné. Bien qu'il ne se permît pas de discuter les actes de son héros, il lui déplaisait que celui-ci eût pensé à des choses laides, quand il ne devait y avoir, ce soir-là, que des figures et des pensées lumineuses. Mais son impression était confuse ; elle fut vite chassée par l'excès de sa joie et par le petit doigt de champagne qu'il but dans la coupe de grand-père.

Au retour, grand-père ne cessait de parler tout seul : les éloges qu'il avait reçus de Hassler le transportaient ; il s'écriait que Hassler était un génie, comme on n'en voit qu'un par siècle. Christophe se taisait, renfermant dans son cœur son ivresse amoureuse : *Il* l'avait embrassé, *Il* l'avait tenu dans ses bras ! Qu'*Il* était bon ! Qu'*Il* était grand !

« Ah ! pensait-il, dans son petit lit, en embrassant passionnément son oreiller, je voudrais mourir, mourir pour lui ! »

*

Le brillant météore, qui avait passé un soir dans le ciel de sa petite ville, eut une influence décisive sur l'esprit de Christophe. Pendant toute son enfance, ce fut le modèle vivant, sur lequel il eut les yeux fixés ; et c'est à son exemple que le petit homme de six ans décida, lui aussi, qu'il écrirait de la musique. À vrai dire, il y avait longtemps déjà qu'il en faisait sans s'en douter ; il n'avait pas attendu, pour composer, de savoir qu'il composait.

Tout est musique pour un cœur musicien. Tout ce qui vibre, et s'agite, et palpite, les jours d'été ensoleillés, les nuits où le vent siffle, la lumière qui coule, le scintillement des astres, les orages, les chants d'oiseaux, les bourdonnements d'insectes, les frémissements des arbres, les voix aimées ou détestées, les bruits familiers du foyer, de la porte qui grince, du sang qui gonfle les artères dans le silence de la nuit, – tout ce qui est, est musique : il ne s'agit que de l'entendre. Toute

cette musique des êtres résonnait en Christophe. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il sentait, se muait en musique. Il était comme une ruche bourdonnante d'abeilles. Mais nul ne le remarquait. Lui, moins que personne.

Comme tous les enfants, il chantonnait sans cesse. À toute heure du jour, quelque chose qu'il fît : – qu'il se promenât dans la rue, en sautillant sur un pied ; – ou que, vautré sur le plancher de grand-père, et la tête dans ses mains, il fût plongé dans les images d'un livre ; – ou qu'assis sur sa petite chaise, dans le coin le plus obscur de la cuisine, il rêvassât sans penser, tandis que la nuit tombait ; – toujours on entendait le murmure monotone de sa petite trompette, bouche close, et les joues gonflées, en s'ébrouant des lèvres. Cela durait des heures, sans qu'il s'en lassât. Sa mère n'y faisait pas attention ; puis, brusquement, elle en criait d'impatience.

Quand il était las de cet état de demi-somnolence, il était pris d'un besoin de se remuer et de faire du bruit. Alors, il inventait des musiques, qu'il chantait à tue-tête. Il en avait

fabriqué pour toutes les occasions de sa vie. Il en avait pour quand il barbotait dans sa cuvette, le matin, comme un petit canard. Il en avait pour quand il montait au tabouret de piano, devant l'instrument détesté, – et surtout quand il en descendait (celle-ci était bien plus brillante que l'autre). Il en avait pour quand maman apportait la soupe sur la table : – il la précédait alors, en sonnant des fanfares. – Il se jouait à lui-même des marches triomphales, pour se rendre solennellement de la salle à manger à sa chambre à coucher. Parfois, à cette occasion, il organisait des cortèges, avec ses deux petits frères : tous trois défilaient gravement, à la suite l'un de l'autre ; et chacun avait sa marche. Mais Christophe se réservait, comme de juste, la plus belle. Chacune de ces musiques était affectée rigoureusement à une occasion spéciale ; et Christophe n'aurait jamais eu l'idée de les confondre. Tout autre s'y serait trompé ; mais il y distinguait des nuances d'une précision lumineuse.

Un jour que, chez grand-père, il tournait autour de la chambre, en tapant des talons, la tête

en arrière et le ventre en avant, il tournait, tournait indéfiniment, à se rendre malade, en exécutant une de ses compositions, – le vieux, qui se faisait la barbe, s'arrêta de se raser, et, la figure toute barbouillée de savon, il le regarda et dit :

« Qu'est-ce que tu chantes donc, gamin ? »

Christophe répondit qu'il ne savait pas.

« Recommence ! » dit Jean-Michel.

Christophe essaya : il ne put jamais retrouver l'air. Fier de l'attention de grand-père, il voulut faire admirer sa belle voix, en chantant à sa façon un grand air d'opéra ; mais ce n'était pas là ce que demandait le vieux. Jean-Michel se tut et parut ne plus s'occuper de lui. Mais il laissa la porte de sa chambre entrouverte, tandis que le petit s'amusait seul dans la pièce à côté.

Quelques jours après, dans un cercle de chaises disposées autour de lui, Christophe était en train de jouer une comédie musicale, qu'il s'était fabriquée avec les bribes de ses souvenirs de théâtre ; très sérieux, il exécutait sur un air de

menuet, comme il avait vu faire, des pas et des révérences qu'il adressait au portrait de Beethoven, suspendu au-dessus de la table. En se retournant pour une pirouette, il vit, par la porte entrebâillée, la tête de grand-père, qui le regardait. Il pensa que le vieux se moquait de lui : il eut bien honte, il s'arrêta net ; et courant à la fenêtre, il écrasa sa figure contre les carreaux, comme s'il était absorbé dans une contemplation du plus haut intérêt. Mais le vieux ne dit rien : il vint vers lui, il l'embrassa ; et Christophe vit bien qu'il était content. Son petit amour-propre ne manqua pas de travailler sur ces données ; il était assez fier pour juger qu'on l'avait apprécié ; mais il ne savait pas au juste ce que grand-père avait le plus admiré en lui : si c'étaient ses talents d'auteur dramatique, de musicien, de chanteur, ou de danseur. Il penchait pour ces derniers ; car il en faisait cas.

Une semaine plus tard, quand il avait tout oublié, grand-père lui dit d'un air mystérieux qu'il avait quelque chose à lui montrer. Il ouvrit son secrétaire, en tira un cahier de musique, le mit sur le pupitre du piano, et dit à l'enfant de

jouer. Christophe, très intrigué, déchiffra tant bien que mal. Le cahier était écrit à la main, de la grosse écriture du vieux, qui s’était spécialement appliqué. Les en-têtes étaient ornés de boucles et de paraphes. – Après un moment, grand-père, qui était assis à côté de Christophe et lui tournait les pages, lui demanda quelle était cette musique. Christophe, trop absorbé par son jeu pour distinguer ce qu’il jouait, répondit qu’il n’en savait rien.

« Fais attention. Tu ne connais pas cela ? »

Oui, il croyait bien le reconnaître ; mais il ne savait pas où il l’avait entendu... Grand-père riait :

« Cherche. »

Christophe secouait la tête :

« Je ne sais pas. »

À vrai dire, des lueurs lui traversaient l’esprit ; il lui semblait que ces airs... Mais non ! il n’osait pas... Il ne voulait pas reconnaître...

« Grand-père, je ne sais pas. »

Il rougissait.

« Allons, petit sot, tu ne vois pas que ce sont tes airs ? »

Il en était sûr ; mais de l'entendre dire lui fit un coup au cœur :

« Oh ! Grand-père !... »

Le vieux, rayonnant, lui expliqua le cahier :

« Voilà : *Aria*. C'est ce que tu chantais mardi, quand tu étais vautré par terre. – *Marche*. C'est ce que je t'ai demandé de recommencer, l'autre semaine, et que tu n'as jamais pu retrouver. – *Menuet*. C'est ce que tu dansais devant mon fauteuil... Regarde. »

Sur la couverture était écrit, en gothique admirable :

Les Plaisirs du Jeune âge : Aria, Minuetto, Walzer, et *Marcia*, op. I de *Jean-Christophe Krafft.*

Christophe fut ébloui. Voir son nom, ce beau titre, ce gros cahier, son œuvre !... Il continuait de balbutier :

« Oh ! grand-père ! grand-père !... »

Le vieux l’attira à lui. Christophe se jeta sur ses genoux, et cacha sa tête dans la poitrine de Jean-Michel. Il rougissait de bonheur. Le vieux, encore plus heureux que lui, reprit d’un ton qu’il tâchait de rendre indifférent, – car il sentait qu’il allait s’émouvoir :

« Naturellement, j’ai ajouté l’accompagnement, et les harmonies dans le caractère du chant. Et puis... – (il toussa) – et puis, j’ai aussi ajouté un *trio* au menuet, parce que... parce que c’est l’habitude... ; et puis... enfin, je crois qu’il ne fait pas mal. »

Il le joua. – Christophe était très fier de collaborer avec grand-père :

« Mais alors, grand-père, il faut que tu mettes aussi ton nom.

– Cela n’en vaut pas la peine. Il est inutile que d’autres que toi le sachent. Seulement... – (ici, sa voix trembla) – seulement, plus tard, quand je n’y serai plus, cela te rappellera ton vieux grand-père, n’est-ce pas ? Tu ne l’oublieras pas ? »

Le pauvre vieux ne disait pas tout : il n’avait

pu résister au plaisir, bien innocent, d'introduire un de ses malheureux airs dans l'œuvre de son petit-fils, qu'il pressentait devoir lui survivre ; mais son désir de participer à cette gloire imaginaire était bien humble et bien touchant, puisqu'il lui suffisait de transmettre, anonyme, une parcelle de sa pensée, afin de ne pas mourir tout entier. – Christophe, très touché, lui couvrait la figure de baisers. Le vieux, qui se laissait attendrir de plus en plus, lui embrassait les cheveux.

« N'est-ce pas, tu te souviendras ? Plus tard, quand tu seras devenu un bon musicien, un grand artiste, qui fera honneur à sa famille, à son art, et à la patrie, quand tu seras célèbre, tu te souviendras que c'est ton vieux grand-père qui t'a le premier deviné, qui a prédit ce que tu serais ? »

Il avait les larmes aux yeux, de s'entendre parler. Il ne voulut pas laisser voir cette marque de faiblesse. Il eut une quinte de toux, prit un air bourru, et renvoya le petit, en serrant précieusement le manuscrit.

*

Christophe revint chez lui, étourdi de joie. Les pierres dansaient autour de lui. L'accueil qu'il reçut des siens le dégrisa un peu. Comme il se hâtait naturellement de leur raconter, tout glorieux, son exploit musical, ils jetèrent les hauts cris. Sa mère se moqua de lui. Melchior déclara que le vieux était fou et qu'il ferait beaucoup mieux de se soigner que de tourner la tête au petit ; quant à Christophe, il lui ferait le plaisir de ne plus s'occuper de ces niaiseries, de se mettre *illico* à son piano, et de jouer des exercices pendant quatre heures. Qu'il tâche d'abord d'apprendre à jouer proprement : pour la composition, il avait le temps de s'en occuper plus tard, quand il n'aurait rien de mieux à faire.

Ce n'est pas, comme ces sages paroles auraient pu le faire croire, que Melchior se préoccupât de défendre l'enfant contre l'exaltation dangereuse d'un orgueil prématuré. Il devait se charger de démontrer promptement le

contraire. Mais, n’ayant jamais eu lui-même aucune idée à exprimer en musique, ni le moindre besoin d’en exprimer aucune, il en était arrivé, dans son infatuation de virtuose, à considérer la composition comme une chose secondaire, à laquelle l’art de l’exécutant donnait seul tout son prix. Il n’était certes pas insensible aux enthousiasmes suscités par les grands compositeurs, comme Hassler ; il avait pour ces ovations le respect qu’il éprouvait toujours pour le succès, – mêlé secrètement d’un peu de jalousie, car il lui semblait que ces applaudissements lui étaient dérobés. Mais il savait par expérience que les succès des grands virtuoses ne sont pas moins bruyants, qu’ils sont même plus personnels et plus fertiles en conséquences agréables et flatteuses. Il affectait de rendre un profond hommage au génie des maîtres musiciens ; mais il avait plaisir à raconter d’eux des anecdotes ridicules, qui donnaient de leur intelligence et de leurs mœurs une triste opinion. Il plaçait le virtuose au sommet de l’échelle artistique : car, disait-il, il est bien connu que la langue est la plus noble partie du

corps ; et que serait la pensée sans la parole ? que serait la musique sans l'exécutant ?

Quelle que fût d'ailleurs, la raison de la semonce qu'il administra à Christophe, cette semonce n'était pas inutile pour rendre au petit l'équilibre, que les louanges du grand-père risquaient fort de lui faire perdre. Elle ne suffisait même pas. Christophe ne manqua point de juger que son grand-père était beaucoup plus intelligent que son père ; et, s'il se mit au piano sans rechigner, ce fut bien moins pour obéir que pour pouvoir rêver à son aise, ainsi qu'il avait coutume, tandis que ses doigts couraient machinalement sur le clavier. Tout en exécutant ses interminables exercices, il entendait une voix orgueilleuse qui répétait en lui : « Je suis un compositeur, un grand compositeur. »

À partir de ce jour, puisqu'il était un compositeur, il se mit à composer. Avant de savoir à peine ses lettres, il s'évertua à griffonner des noires et des croches sur des lambeaux de papier, qu'il arrachait aux cahiers de comptes du ménage. Mais la peine qu'il se donnait pour

savoir ce qu’il pensait, et pour le fixer par écrit, faisait qu’il ne pensait plus rien, sinon qu’il voulait penser quelque chose. Il ne s’en obstinait pas moins à construire des phrases musicales ; et comme il était naturellement musicien, il y arrivait tant bien que mal, encore qu’elles ne signifiassent rien. Alors il s’en allait les porter, triomphant, à grand-père, qui en pleurait de joie – il pleurait facilement, maintenant qu’il vieillissait –, et qui proclamait que c’était admirable.

Il y avait de quoi le gâter tout à fait. Heureusement, son bon sens naturel le sauva, aidé par l’influence d’un homme, qui ne prétendait pourtant exercer aucune influence sur qui que ce fût, et qui ne donnait aux yeux du monde rien moins que l’exemple du bon sens. – C’était le frère de Louisa.

Il était petit comme elle ; mince, chétif, un peu voûté. On ne savait au juste son âge ; il ne devait pas avoir passé la quarantaine ; mais il semblait avoir cinquante ans, et plus. Il avait une petite figure ridée, rosée, avec de bons yeux bleus très pâles, comme des myosotis un peu fanés. Quand

il enlevait sa casquette, qu'il gardait frileusement partout, de crainte des courants d'air, il montrait un petit crâne tout nu, rose, et de forme conique qui faisait la joie de Christophe et de ses frères. Ils ne se lassaient pas de le taquiner à ce sujet, lui demandant ce qu'il avait fait de ses cheveux, et menaçant de le fouetter, excités par les grosses plaisanteries de Melchior. Il en riait le premier et se laissait faire avec patience. Il était petit marchand ambulant ; il allait de village en village, portant sur son dos un gros ballot, où il y avait de tout : de l'épicerie, de la papeterie, de la confiserie, des mouchoirs, des fichus, des chaussures, des boîtes de conserve, des almanachs, des chansons et des drogues. Plusieurs fois, on avait tenté de le fixer quelque part, de lui acheter un petit fonds, un bazar, une mercerie. Mais il ne pouvait s'y faire : une nuit il se levait, mettait la clef sous la porte, et repartait avec son ballot. On restait des mois sans le voir. Puis il reparaissait : un soir, on entendait gratter à l'entrée ; la porte s'entrebâillait, et la petite tête chauve, poliment découverte, se montrait avec ses bons yeux et son sourire timide. Il disait :

« Bonsoir à toute la compagnie », prenait soin d’essuyer ses souliers avant d’entrer, saluait chacun, en commençant par le plus âgé, et allait s’asseoir dans le coin le plus modeste de la chambre. Là, il allumait sa pipe, et il baissait le dos, attendant tranquillement que la grêle habituelle de quolibets fût passée. Les deux Krafft, le grand-père et le père, avaient pour lui un mépris goguenard. Cet avorton leur paraissait ridicule ; et leur orgueil était blessé de l’infime condition du marchand ambulant. Ils le lui faisaient sentir ; mais il ne semblait pas s’en apercevoir, et il leur témoignait un respect profond, qui les désarmait, surtout le vieux, très sensible aux égards qu’on avait pour lui. Ils se contentaient de l’écraser de lourdes plaisanteries qui faisaient monter le rouge au visage de Louisa. Celle-ci, habituée à s’incliner sans discussion devant la supériorité des Krafft, ne doutait pas que son mari et son beau-père n’eussent raison ; mais elle aimait tendrement son frère, et son frère avait pour elle une adoration muette. Ils étaient tous deux seuls de leur famille, et tous deux humbles, effacés, écrasés par la vie ; un lien de

mutuelle pitié et de souffrances communes, secrètement supportées, les attachait ensemble avec une triste douceur. Au milieu des Krafft, robustes, bruyants, brutaux, solidement bâtis pour vivre, et vivre joyeusement, ces deux êtres faibles et bons, qui semblaient en dehors ou à côté de la vie, se comprenaient et se plaignaient, sans se le dire jamais.

Christophe, avec la légèreté cruelle de l'enfance, partageait le dédain de son père et de son grand-père pour le petit marchand. Il s'en divertissait comme d'un objet comique ; il le harcelait de taquineries stupides, que l'autre supportait avec son inaltérable tranquillité. Christophe l'aimait cependant, sans bien s'en rendre compte. Il l'aimait d'abord comme un jouet docile, dont on fait ce qu'on veut. Il l'aimait aussi parce qu'il y avait toujours quelque chose de bon à attendre de lui : une friandise, une image, une invention amusante. Le retour du petit homme était une joie pour les enfants ; car il leur faisait toujours quelque surprise. Si pauvre qu'il fût, il trouvait moyen d'apporter un souvenir à chacun ; et il n'oubliait la fête d'aucun de la

famille. On le voyait arriver ponctuellement aux dates solennelles ; et il tirait de sa poche quelque gentil cadeau, choisi avec cœur. On y était si habitué qu'on songeait à peine à le remercier : il paraissait suffisamment payé par le plaisir qu'il avait à l'offrir. Mais Christophe, qui ne dormait pas très bien, et qui, pendant la nuit, ressassait dans son cerveau les événements de la journée, réfléchissait parfois que son oncle était très bon ; il lui venait pour le pauvre homme des effusions de reconnaissance, dont il ne lui montrait rien, une fois le jour venu, parce qu'alors il ne pensait plus qu'à se moquer. Il était d'ailleurs trop petit encore pour attacher à la bonté tout son prix : dans le langage des enfants, bon et bête sont presque synonymes ; et l'oncle Gottfried en semblait la preuve vivante.

Un soir que Melchior dînait en ville, Gottfried, resté seul dans la salle du bas, tandis que Louisa couchait les deux petits, sortit, et alla s'asseoir à quelques pas de la maison, au bord du fleuve. Christophe l'y suivit par désœuvrement ; et, comme d'habitude, il le persécuta de ses agaceries de jeune chien, jusqu'à ce qu'il fût

essoufflé et se laissât rouler sur l'herbe à ses pieds. Couché sur le ventre, il s'enfonça le nez dans le gazon. Quand il eut repris haleine, il chercha quelque nouvelle sottise à dire, et, l'ayant trouvée, il la cria, en se tordant de rire, la figure toujours enfouie en terre. Rien ne lui répondit. Étonné de ce silence, il leva la tête, et s'apprêta à redire son bon mot. Son regard rencontra le visage de Gottfried, éclairé par les dernières lueurs du jour qui s'éteignait, dans des vapeurs dorées. Sa phrase lui resta dans la gorge. Gottfried souriait, les yeux à demi fermés, la bouche entrouverte ; et sa figure souffreteuse était d'un sérieux indicible. Christophe, appuyé sur les coudes, se mit à l'observer. La nuit venait ; la figure de Gottfried s'effaçait peu à peu. Le silence régnait. Christophe fut pris à son tour par les impressions mystérieuses qui se reflétaient sur le visage de Gottfried. La terre était dans l'ombre, et le ciel était clair : les étoiles naissaient. Les petites vagues du fleuve clapotaient sur la rive. L'enfant s'engourdissait ; il mâchait, sans les voir, de petites tiges d'herbes. Un grillon criait près de lui. Il lui semblait qu'il

allait s’endormir... Brusquement, dans l’obscurité, Gottfried chanta. Il chantait d’une voix faible, voilée, comme intérieure ; on n’aurait pu l’entendre à vingt pas. Mais elle avait une sincérité émouvante ; on eût dit qu’il pensait tout haut, et qu’au travers de cette musique, comme d’une eau transparente, on pût lire jusqu’au fond de son cœur. Jamais Christophe n’avait entendu chanter ainsi. Et jamais il n’avait entendu une pareille chanson. Lente, simple, enfantine, elle allait d’un pas grave, triste, un peu monotone, sans se presser jamais – avec de longs silences –, puis se remettait en route, insoucieuse d’arriver, et se perdait dans la nuit. Elle semblait venir de très loin, et allait on ne sait où. Sa sérénité était pleine de trouble ; et, sous sa paix apparente, dormait une angoisse séculaire. Christophe ne respirait plus, il n’osait faire un mouvement, il était tout froid d’émotion. Quand ce fut fini, il se traîna vers Gottfried, et, la gorge serrée :

« Oncle !... » demanda-t-il.

Gottfried ne répondit pas.

« Oncle ! » répéta l’enfant, en posant ses

mains et son menton sur les genoux de Gottfried.

La voix affectueuse de Gottfried dit :

« Mon petit...

– Qu’est-ce que c’est, oncle ? Dis ! Qu’est-ce que tu as chanté ?

– Je ne sais pas.

– Dis ce que c’est !

– Je ne sais pas. C’est une chanson.

– C’est une chanson de toi ?

– Non, pas de moi ! quelle idée !... C’est une vieille chanson.

– Qui l’a faite ?

– On ne sait pas...

– Quand ?

– On ne sait pas...

– Quand tu étais petit ?

– Avant que je fusse au monde, avant qu’y fût mon père, et le père de mon père, et le père du père de mon père... Cela a toujours été.

– Comme c’est étrange ! Personne ne m’en a

jamais parlé. »

Il réfléchit un moment :

« Oncle, est-ce que tu en sais d’autres ?

– Oui.

– Chante une autre, veux-tu ?

– Pourquoi chanter une autre ? Une suffit. On chante, quand on a besoin de chanter, quand il faut qu’on chante. Il ne faut pas chanter pour s’amuser.

– Mais pourtant, quand on fait de la musique ?

– Ce n’est pas de la musique. »

Le petit resta pensif. Il ne comprenait pas très bien. Cependant, il ne demanda pas d’explications : c’est vrai, ce n’était pas de la musique, de la musique comme les autres. Il reprit :

« Oncle, est-ce que toi, tu en as fait ?

– Quoi donc ?

– Des chansons !

– Des chansons ? oh ! comment est-ce que j’en

ferais ? Cela ne se fait pas. »

L'enfant insistait avec sa logique habituelle :

« Mais, oncle, cela a été fait pourtant une fois... »

Gottfried secouait la tête avec obstination :

« Cela a toujours été. »

L'enfant revenait à la charge :

« Mais, oncle, est-ce qu'on ne peut pas en faire d'autres, de nouvelles ?

– Pourquoi en faire ? Il y en a pour tout. Il y en a pour quand tu es triste, et pour quand tu es gai ; pour quand tu es fatigué, et que tu penses à la maison qui est loin ; pour quand tu te méprises, parce que tu as été un vil pécheur, un ver de terre ; pour quand tu as envie de pleurer, parce que les gens n'ont pas été bons avec toi ; et pour quand tu as le cœur joyeux, parce qu'il fait beau et que tu vois le ciel de Dieu, qui, lui, est toujours bon, et qui a l'air de te rire... Il y en a pour tout, pour tout. Pourquoi est-ce que j'en ferais ?

– Pour être un grand homme ! » dit le petit, tout plein des leçons de son grand-père et de ses

rêves naïfs.

Gottfried eut un petit rire doux. Christophe, un peu vexé, demanda :

« Pourquoi ris-tu ? »

Gottfried dit :

« Oh ! moi, je ne suis rien. »

Et, caressant la tête de l'enfant, il demanda :

« Tu veux donc être un grand homme, toi ?

– Oui », répondit fièrement Christophe.

Il croyait que Gottfried allait l'admirer. Mais Gottfried répondit :

« Pour quoi faire ? »

Christophe fut interloqué. Après avoir cherché, il dit :

« Pour faire de belles chansons ! »

Gottfried rit de nouveau, et dit :

« Tu veux faire des chansons, pour être un grand homme ; et tu veux être un grand homme, pour faire des chansons. Tu es comme un chien qui tourne après sa queue... »

Christophe fut très froissé. À tout autre moment, il n'eût pas supporté que son oncle, dont il avait l'habitude de se moquer, se moquât de lui à son tour. Et, en même temps, il n'eût jamais pensé que Gottfried pût être assez intelligent pour l'embarrasser par un raisonnement. Il chercha un argument, ou une impertinence à lui répondre, et ne trouva rien. Gottfried continuait.

« Quand tu serais grand, comme d'ici à Coblentz, jamais tu ne feras une seule chanson. »

Christophe se révolta :

« Et si je veux en faire !...

– Plus tu veux, moins tu peux. Pour en faire, il faut être comme eux. Écoute... »

La lune s'était levée, ronde et brillante, derrière les champs. Une brume d'argent flottait au ras de terre, et sur les eaux miroitantes. Les grenouilles causaient, et l'on entendait dans les prés la flûte mélodieuse des crapauds. Le trémolo aigu des grillons semblait répondre au tremblement des étoiles. Le vent froissait doucement les branches des aulnes. Des collines

au-dessus du fleuve, descendait le chant fragile d'un rossignol.

« Qu'est-ce que tu as besoin de chanter ? soupira Gottfried, après un long silence... (On ne savait pas s'il se parlait à lui-même, ou à Christophe)... Est-ce qu'ils ne chantent pas mieux que tout ce que tu pourras faire ? »

Christophe avait bien des fois entendu tous ces bruits de la nuit. Mais jamais il ne les avait entendus ainsi. C'est vrai : qu'est-ce qu'on avait besoin de chanter ?... Il se sentait le cœur gonflé de tendresse et de chagrin. Il aurait voulu embrasser les prés, le fleuve, le ciel, les chères étoiles. Et il était pénétré d'amour pour l'oncle Gottfried, qui lui semblait maintenant le meilleur, le plus intelligent, le plus beau de tous. Il pensait combien il l'avait mal jugé ; et il pensait que l'oncle était triste, parce que Christophe le jugeait mal. Il était plein de remords. Il éprouvait le besoin de lui crier : « Oncle, ne sois plus triste, je ne serai plus méchant ! Pardonne-moi, je t'aime bien ! » Mais il n'osait pas. – Et tout d'un coup, il se jeta dans les bras de Gottfried ; mais sa phrase

ne voulait pas sortir ; il répétait seulement : « Je t’aime bien ! » et il l’embrassait passionnément. Gottfried, surpris et ému, répétait : « Et quoi ? Et quoi ? » et il l’embrassait aussi. – Puis il se leva, lui prit la main, et dit : « Il faut rentrer. » Christophe revenait, triste que l’oncle n’eût pas compris. Mais, comme ils arrivaient à la maison, Gottfried lui dit : « D’autres soirs, si tu veux, nous irons encore entendre la musique du bon Dieu, et je te chanterai d’autres chansons. » Et quand Christophe l’embrassa, plein de reconnaissance, en lui disant bonsoir, il vit bien que l’oncle avait compris.

Depuis lors, ils allaient souvent se promener ensemble, le soir ; et ils marchaient sans causer, le long du fleuve, ou à travers les champs. Gottfried fumait sa pipe lentement, et Christophe lui donnait la main, un peu intimidé par l’ombre. Ils s’asseyaient dans l’herbe ; et, après quelques instants de silence, Gottfried lui parlait des étoiles et des nuages ; il lui apprenait à distinguer les souffles de la terre et de l’air et de l’eau, les chants, les cris, les bruits du petit monde voletant, rampant, sautant ou nageant, qui grouille dans les

ténèbres, et les signes précurseurs de la pluie et du beau temps, et les instruments innombrables de la symphonie de la nuit. Parfois Gottfried chantait des airs tristes ou gais, mais toujours de la même sorte ; et toujours Christophe retrouvait à l'entendre le même trouble. Jamais il ne chantait plus d'une chanson par soir ; et Christophe avait remarqué qu'il ne chantait pas volontiers, quand on le lui demandait ; il fallait que cela vînt de lui-même, quand il en avait envie. On devait souvent attendre longtemps, sans parler ; et c'était au moment où Christophe pensait : « Voilà ! il ne chantera pas ce soir... », que Gottfried se décidait.

Un soir que Gottfried ne chantait décidément pas, Christophe eut l'idée de lui soumettre une de ses petites compositions, qui lui donnaient à faire tant de peine et d'orgueil. Il voulait lui montrer quel artiste il était. Gottfried l'écouta tranquillement ; puis il dit :

« Comme c'est laid, mon pauvre Christophe ! »

Christophe en fut si mortifié qu'il ne trouva

rien à répondre. Gottfried reprit, avec commisération :

« Pourquoi as-tu fait cela ? C'est si laid ! Personne ne t'obligeait à le faire. »

Christophe protesta, rouge de colère :

« Grand-père trouve ma musique très bien, cria-t-il.

– Ah ! fit Gottfried, sans se troubler. Il a raison sans doute. C'est un homme bien savant. Il se connaît en musique. Moi, je ne m'y connais pas... »

Et, après un moment :

« Mais je trouve cela très laid. »

Il regarda paisiblement Christophe, vit son visage dépité, sourit, et dit :

« As-tu fait d'autres airs ? Peut-être j'aimerai mieux les autres que celui-ci. »

Christophe pensa qu'en effet ses autres airs effaceraient l'impression du premier ; et il les chanta tous. Gottfried ne disait rien ; il attendait que ce fût fini. Puis, il secoua la tête, et dit avec

une conviction profonde :

« C'est encore plus laid. »

Christophe serra les lèvres ; et son menton tremblait : il avait envie de pleurer. Gottfried, comme consterné lui-même, insistait :

« Comme c'est laid ! »

Christophe, la voix pleine de larmes, s'écria :

« Mais enfin, pourquoi est-ce que tu dis que c'est laid ? »

Gottfried le regarda avec ses yeux honnêtes :

« Pourquoi ?... Je ne sais pas... Attends... C'est laid... d'abord parce que c'est bête... Oui, c'est cela... C'est bête, cela ne veut rien dire... Voilà. Quand tu as écrit cela, tu n'avais rien à dire. Pourquoi as-tu écrit cela ?

– Je ne sais pas, dit Christophe d'une voix lamentable. Je voulais écrire un joli morceau.

– Voilà ! Tu as écrit pour écrire. Tu as écrit pour être un grand musicien, pour qu'on t'admirât. Tu as été orgueilleux, tu as menti : tu as été puni... Voilà ! On est toujours puni,

lorsqu’on est orgueilleux et qu’on ment, en musique. La musique veut être modeste et sincère. Autrement, qu’est-ce qu’elle est ? Une impiété, un blasphème contre le Seigneur, qui nous a fait présent du beau chant pour dire des choses vraies et honnêtes. »

Il s’aperçut du chagrin du petit et voulut l’embrasser. Mais Christophe se détourna avec colère ; et plusieurs jours, il le bouda. Il haïssait Gottfried. – Mais il avait beau se répéter : « C’est un âne ! Il ne sait rien, rien ! Grand-père, qui est bien plus intelligent, trouve que ma musique est très bien » ; – au fond de lui-même, il savait que c’était son oncle qui avait raison ; et les paroles de Gottfried se gravaient en lui : il avait honte d’avoir menti.

Aussi, malgré sa rancune tenace, pensait-il toujours à l’oncle maintenant, quand il écrivait de la musique ; et souvent il déchirait ce qu’il avait écrit, par honte de ce que Gottfried en aurait pu penser. Quand il passait outre et écrivait un air, qu’il savait ne pas être tout à fait sincère, il le lui cachait soigneusement ; il tremblait devant son

jugement ; et il était tout heureux, quand Gottfried disait simplement d'un de ses morceaux : « Ce n'est pas trop laid... J'aime... »

Parfois aussi, pour se venger, sournoisement il lui jouait le tour de lui présenter, comme siens, des airs de grands artistes ; et il était dans la jubilation, quand Gottfried, par hasard, les trouvait détestables. Mais Gotttried ne se troublait pas. Il riait de bon cœur, en voyant Christophe battre des mains et gambader de joie autour de lui ; et il revenait toujours à son argument ordinaire : « C'est peut-être bien écrit, mais cela ne dit rien. » – Jamais il ne voulut assister à un des petits concerts qu'on donnait à la maison. Si beau que fût le morceau, il commençait à bâiller et prenait un air hébété d'ennui. Bientôt il n'y tenait plus, et s'esquivait sans bruit. Il disait :

« Vois-tu, petit : tout ce que tu écris dans la maison, ce n'est pas de la musique. La musique dans la maison, c'est le soleil en chambre. La musique est dehors, quand tu respires le cher petit air du bon Dieu. »

Il parlait toujours du bon Dieu : car il était très pieux, à la différence des deux Krafft, père et fils, qui faisaient les esprits forts, tout en se gardant bien de manger gras le vendredi.

*

Soudain, sans que l'on sût pourquoi, Melchior changea d'avis. Non seulement il approuva que grand-père eût recueilli les inspirations de Christophe ; mais, à la grande surprise de ce dernier, il passa plusieurs soirs à faire de son manuscrit deux ou trois copies. À toutes les questions qu'on lui adressait à ce sujet, il répondait d'un air important qu' « on verrait... » ; ou bien il se frottait les mains en riant, frictionnait à tour de bras la tête du petit, par manière de plaisanterie, ou lui administrait joyeusement des claques sur les fesses. Christophe détestait ces familiarités ; mais il voyait que son père était content, et il ne savait pourquoi.

Il y eut entre Melchior et le grand-père des conciliabules mystérieux. Et, un soir, Christophe, très étonné, apprit qu'il avait, lui, Christophe, dédié à S. A. S. le grand-duc Léopold *les Plaisirs du Jeune Âge*. Melchior avait fait pressentir les intentions du prince, qui s'était montré gracieusement disposé à accepter l'hommage. Là-dessus, Melchior triomphant déclara qu'il fallait, sans perdre un moment : *primo*, rédiger la demande officielle au prince ; – *secundo*, publier l'œuvre ; – *tertio*, organiser un concert afin de la faire entendre.

Melchior et Jean-Michel eurent encore de longues conférences. Pendant deux ou trois soirs, ils discutèrent avec animation. Il était défendu de venir les troubler. Melchior écrivait. Le vieux parlait tout haut, comme s'il disait des vers. Parfois ils se fâchaient, ou tapaient sur la table, parce qu'ils ne trouvaient pas un mot.

Puis, on appela Christophe, on l'installa devant la table, une plume entre les doigts, flanqué de son père à droite, à gauche de son grand-père ; et ce dernier commença à lui faire

une dictée, à laquelle il ne comprit rien, parce qu'il avait une peine considérable à écrire chaque mot, parce que Melchior lui criait dans l'oreille, et parce que le vieux déclamait d'un ton si emphatique que Christophe, troublé par le son des paroles, ne pensait même plus à en écouter le sens. Le vieux n'était pas moins ému. Il n'avait pu rester assis ; il se promenait à travers la chambre, en mimant les expressions de son texte ; mais à tout instant, il venait regarder sur la page du petit ; et Christophe, intimidé par les deux grosses têtes penchées sur son dos, tirait la langue, ne pouvait plus tenir sa plume, avait les yeux troubles, faisait des jambages de trop, ou brouillait tout ce qu'il avait écrit : – et Melchior hurlait ; et Jean-Michel tempêtait ; – et il fallait recommencer, et encore recommencer ; et, quand on se croyait enfin arrivé au bout, sur la page irréprochable tombait un superbe pâté : – alors on lui tirait les oreilles, et il fondait en larmes ; mais on lui défendait de pleurer, parce qu'il tachait le papier ; – et on reprenait la dictée, depuis la première ligne ; et il croyait que cela durerait ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

Enfin, on en vint à bout ; et Jean-Michel, adossé à la cheminée, relut l’œuvre, d’une voix qui tremblait de plaisir, tandis que Melchior, renversé sur sa chaise, regardait le plafond, et, hochant le menton, dégustait en fin connaisseur le style de l’épître qui suit :

« Hautement Digne, Très Sublime Altesse !

« Depuis ma quatrième année, la Musique commença d’être la première de mes occupations juvéniles. Aussitôt que j’eus lié commerce avec la noble Muse, qui incitait mon âme à de pures harmonies, je l’aimai ; et, à ce qu’il me sembla, elle me paya de retour. Maintenant, j’ai atteint le sixième de mes ans ; et, depuis quelque temps, ma Muse, souventefois, dans les heures d’inspiration, me chuchotait à l’oreille : « Ose ! Ose ! Écris les harmonies de ton âme ! » – « Six années ! pensais-je ; et comment oserais-je ? Que diraient de moi les hommes savants dans l’art ? » J’hésitais. Je tremblais. Mais ma Muse le voulut... J’obéis. J’écrivis.

« Et maintenant, aurai-je,

Ô Très Sublime Altesse !

aurai-je la téméraire audace de déposer sur les degrés de Ton Trône les prémices de mes jeunes travaux ?... Aurai-je la hardiesse d’espérer que Tu laisseras tomber sur eux l’auguste approbation de Ton regard paternel ?...

« Oh ! oui ! car les Sciences et les Arts ont toujours trouvé en Toi leur sage Mécène, leur champion magnanime ; et le talent fleurit sous l’égide de Ta sainte protection.

« Plein de cette foi profonde et assurée, j’ose donc m’approcher de Toi avec ces essais puérils. Reçois-les comme une pure offrande de ma vénération, et daigne, avec bonté,

Ô Très Sublime Altesse !

jeter les yeux sur eux et sur leur jeune auteur, qui s’incline à Tes pieds, dans un profond abaissement !

De Sa Hautement Digne, Très Sublime Altesse,

le parfaitement soumis,

fidèlement, très obéissant serviteur,

Jean-Christophe Krafft. »

Christophe n’entendit rien : il était trop heureux d’en être quitte ; et, dans la crainte qu’on ne le fît recommencer encore, il se sauva dans les champs. Il n’avait nulle idée de ce qu’il avait écrit, et il ne s’en souciait point. Mais le vieux, après avoir terminé sa lecture, la reprit encore une fois, pour la mieux savourer ; et quand ce fut fini, Melchior et lui déclarèrent que c’était un maître morceau. Ce fut aussi l’avis du grand-duc, à qui la lettre fut présentée, avec une copie de l’œuvre musicale. Il eut la bonté de faire dire que l’une et l’autre étaient d’un style charmant. Il autorisa le concert, ordonna de mettre à la disposition de Melchior la salle de son Académie de musique, et daigna promettre qu’il se ferait présenter le jeune artiste, le jour de son audition...

Melchior s’occupa donc d’organiser au plus vite le concert. Il s’assura le concours du

Hofmusikverein ; et, comme le succès de ses premières démarches avait exalté ses idées de grandeur, il entreprit en même temps de faire paraître une édition magnifique des *Plaisirs du Jeune Âge*. Il eût voulu faire graver sur la couverture le portrait de Christophe au piano, avec lui-même, Melchior, debout auprès de lui, son violon à la main. Il fallut y renoncer, non à cause du prix – Melchior ne reculait devant aucune dépense –, mais du manque de temps. Il se rabattit sur une composition allégorique, qui représentait un berceau, une trompette, un tambour, un cheval de bois, entourant une lyre d'où jaillissaient des rayons de soleil. Le titre portait, avec une longue dédicace, où le nom du prince se détachait en caractères énormes, l'indication que « Monsieur Jean-Christophe Krafft était âgé de six ans ». (Il en avait, à vrai dire, sept et demi.) La gravure du morceau coûta fort cher ; il fallut, pour la payer, que grand-père vendît un vieux bahut du dix-huitième siècle, avec des figures sculptées, dont il n'avait jamais voulu se défaire malgré les offres réitérées de Wormser le brocanteur. Mais Melchior ne doutait

pas que les souscriptions ne couvrissent, et au delà, les dépenses du morceau.

Une autre question le préoccupait : celle du costume que Christophe porterait, le jour du concert. Il y eut à ce sujet un conseil de famille. Melchior eût souhaité que le petit pût se présenter en robe courte, et les mollets nus, comme un enfant de quatre ans. Mais Christophe était très robuste pour son âge ; et chacun le connaissait : on ne pouvait se flatter de faire illusion à personne. Melchior eut alors une idée triomphale. Il décida que l'enfant serait mis en frac, avec une cravate blanche. En vain, la bonne Louisa protestait qu'on voulait rendre ridicule son pauvre garçon. Melchior escomptait justement le succès de douce gaieté, produite par cette apparition imprévue. Il en fut fait ainsi, et le tailleur vint prendre mesure pour l'habit du petit homme. Il fallut aussi du linge fin et des escarpins vernis, et tout cela encore coûta les yeux de la tête. Christophe était fort gêné dans ses nouveaux vêtements. Pour l'y accoutumer, on lui fit répéter, plusieurs fois, ses morceaux en costume. Depuis un mois, il ne quittait plus le

tabouret de piano. On lui apprenait aussi à saluer. Il n'avait plus un instant de liberté. Il enrageait, mais n'osait se révolter : car il pensait qu'il allait accomplir un acte éclatant ; et il en avait orgueil et peur. On le choyait, d'ailleurs ; on craignait qu'il n'eût froid ; on lui serrait le cou dans des foulards ; on chauffait ses chaussures, de peur qu'elles ne fussent mouillées ; et, à table, il avait les meilleurs morceaux.

Enfin, le grand jour arriva. Le coiffeur vint présider à la toilette et friser la chevelure rebelle de Christophe ; il ne la laissa point, qu'il n'en eût fait une toison de mouton. Toute la famille défila devant Christophe, et déclara qu'il était superbe. Melchior, après l'avoir dévisagé et retourné sur toutes les faces, se frappa le front, et alla chercher une large fleur, qu'il fixa à la boutonnière du petit. Mais Louisa, en l'apercevant, leva les bras au ciel et s'écria avec chagrin qu'il avait l'air d'un singe : ce qui le mortifia cruellement. Lui-même ne savait pas s'il devait être fier ou honteux de son accoutrement. D'instinct, il était humilié. Il le fut bien davantage au concert : ce devait être pour lui le sentiment dominant de

cette mémorable journée.

*

Le concert allait commencer. La moitié de la salle était vide. Le grand-duc n'était pas venu. Un ami aimable et bien informé, comme il en est toujours, n'avait pas manqué d'apporter la nouvelle qu'il y avait réunion du Conseil au palais et que le grand-duc ne viendrait pas : il le savait de source sûre. Melchior, atterré, s'agitait, faisait les cent pas, se penchait à la fenêtre. Le vieux Jean-Michel se tourmentait aussi ; mais c'était au sujet de son petit-fils : il l'obsédait de recommandations. Christophe était gagné par la fièvre des siens ; il n'avait aucune inquiétude pour ses morceaux ; mais la pensée des saluts qu'il devait faire au public le troublait ; et à force d'y songer, cela devenait une angoisse.

Cependant, il fallait commencer ; le public s'impatientait. L'orchestre du *Hofmusikverein* entama l'*Ouverture de Coriolan*. L'enfant ne

connaissait ni Coriolan ni Beethoven : car s'il avait souvent entendu des pages de celui-ci, c'était sans le savoir ; jamais il ne s'inquiétait du nom des œuvres qu'il entendait ; il les appelait de noms de son invention, forgeant à leur sujet de petites histoires, ou de petits paysages ; il les classait d'ordinaire en trois catégories : le feu, la terre et l'eau, avec mille nuances diverses. Mozart appartenait à l'eau : il était une prairie au bord d'une rivière, une brume transparente qui flotte sur le fleuve, une petite pluie de printemps, ou bien un arc-en-ciel. Beethoven était le feu : tantôt un brasier aux flammes gigantesques et aux fumées énormes, tantôt une forêt incendiée, une nuée lourde et terrible, d'où la foudre jaillit, tantôt un grand ciel plein de lumières palpitantes, d'où l'on voit, avec un battement de cœur, une étoile qui se détache, glisse et meurt doucement, par une belle nuit de septembre. Cette fois encore, les ardeurs impérieuses de cette âme héroïque le brûlèrent. Il fut saisi par le torrent de flammes. Tout le reste disparut : que lui faisait tout le reste ? Melchior consterné, Jean-Michel angoissé, tout ce monde affairé, le public, le

grand-duc, le petit Christophe, qu'avait-il à faire de ces gens ? Il était dans cette volonté furieuse qui l'emportait. Il la suivait, haletant, les larmes aux yeux, les jambes engourdies, crispé de la paume des mains à la plante des pieds ; son sang battait la charge ; et il tremblait... – Et, tandis qu'il écoutait ainsi, l'oreille tendue, caché derrière un portant, il eut un heurt violent au cœur : l'orchestre s'était arrêté net, au milieu d'une mesure ; et, après un instant de silence, il entonna à grand fracas de cuivres et de timbales un air militaire, d'une emphase officielle. Le passage d'une musique à l'autre était si brutal que Christophe en grinça des dents et tapa du pied avec colère, montrant le poing au mur. Mais Melchior exultait : c'était le prince qui entrait, et que l'orchestre saluait de l'hymne national. Et Jean-Michel faisait, d'une voix tremblante, ses dernières recommandations à son petit-fils.

L'ouverture recommença et finit, cette fois. C'était au tour de Christophe. Melchior avait ingénieusement combiné le programme, de manière à mettre en valeur à la fois la virtuosité du fils et celle du père : ils devaient jouer

ensemble une sonate de Mozart pour piano et violon. Afin de graduer les effets, il avait été décidé que Christophe entrerait seul d'abord. On le mena à l'entrée de la scène, on lui montra le piano sur le devant de l'estrade, on lui expliqua une dernière fois tout ce qu'il avait à faire, et on le poussa hors des coulisses.

Il n'avait pas trop peur, étant depuis longtemps habitué aux salles de théâtre ; mais quand il se trouva seul sur l'estrade, en présence de centaines d'yeux, il fut brusquement si intimidé qu'il eut un mouvement instinctif de recul ; il se retourna même vers la coulisse pour y rentrer ; il aperçut son père, qui lui faisait des gestes et des yeux furibonds. Il fallait continuer. D'ailleurs, on l'avait aperçu dans la salle. À mesure qu'il avançait, montait un brouhaha de curiosité, bientôt suivi de rires, qui gagnèrent de proche en proche. Melchior ne s'était pas trompé, et l'accoutrement du petit produisit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. La salle s'esclaffait à l'apparition du bambin aux longs cheveux, au teint de petit tzigane, trottinant avec timidité dans le costume de soirée d'un gentleman correct. On

se levait pour mieux le voir ; ce fut bientôt une hilarité générale, qui n’avait rien de malveillant, mais qui eût fait perdre la tête au virtuose le plus résolu. Christophe, terrifié par le bruit, les regards, les lorgnettes braquées, n’eut plus qu’une idée : arriver au plus vite au piano, qui lui apparaissait comme un îlot au milieu de la mer. Tête baissée, sans regarder ni à droite ni à gauche, il défila au pas accéléré le long de la rampe ; et, arrivé au milieu de la scène, au lieu de saluer le public, comme c’était convenu, il lui tourna le dos et fonça droit sur le piano. La chaise était trop élevée pour qu’il pût s’y asseoir sans le secours de son père : au lieu d’attendre, dans son trouble, il la gravit sur les genoux. Cela ajouta à la gaieté de la salle. Mais maintenant, Christophe était sauvé : en face de son instrument, il ne craignait personne.

Melchior arriva enfin ; il bénéficia de la bonne humeur du public, qui l’accueillit par des applaudissements assez chauds. La sonate commença. Le petit homme la joua avec une sûreté imperturbable, la bouche serrée d’attention, les yeux fixés sur les touches, ses

petites jambes pendantes le long de la chaise. À mesure que les notes se déroulaient, il se sentait plus à l'aise ; il était comme au milieu d'amis qu'il connaissait. Un murmure d'approbation arrivait jusqu'à lui ; il lui montait à la tête des bouffées de satisfaction orgueilleuse, en pensant que tout ce monde se taisait pour l'entendre et l'admirait. Mais à peine eut-il fini, que la peur le reprit ; et les acclamations qui le saluèrent lui firent plus de honte que de plaisir. Cette honte redoubla, quand Melchior, le prenant par la main, s'avança avec lui sur le bord de la rampe et lui fit saluer le public. Il obéit et salua très bas, avec une gaucherie amusante ; mais il était humilié, il rougissait de ce qu'il faisait, comme d'une chose ridicule et vilaine.

On le rassit devant le piano ; et il joua seul les *Plaisirs du Jeune Âge*. Ce fut alors du délire. Après chaque morceau, on se récriait d'enthousiasme : on voulait qu'il recommençât ; et il était fier d'avoir du succès et presque blessé en même temps par ces approbations qui étaient des ordres. À la fin, toute la salle se leva pour l'acclamer ; le grand-duc donnait le signal des

applaudissements. Mais comme Christophe était seul cette fois sur la scène, il n'osait plus bouger de sa chaise. Les acclamations redoublaient. Il baissait la tête de plus en plus, tout rouge et l'air penaud ; et il regardait obstinément du côté opposé à la salle. Melchior vint le prendre ; il le porta dans ses bras et lui dit d'envoyer des baisers : il lui indiquait la loge du grand-duc. Christophe fit la sourde oreille. Melchior lui prit le bras et le menaça à voix basse. Alors il exécuta les gestes passivement ; mais il ne regardait personne, il ne levait pas les yeux ; il continuait de détourner la tête, et il était malheureux : il souffrait, il ne savait pas de quoi ; il souffrait dans son amour-propre, il n'aimait pas du tout les gens qui étaient là. Ils avaient beau l'applaudir, il ne leur pardonnait pas de rire et de s'amuser de son humiliation, il ne leur pardonnait pas de le voir dans cette posture ridicule, suspendu en l'air et envoyant des baisers ; il leur en voulait presque de l'applaudir. Et quand Melchior enfin le posa à terre, il détala vers la coulisse. Une dame lui lança au passage un petit bouquet de violettes, qui lui frôla le visage. Il fut pris de panique et

courut à toutes jambes, renversant une chaise qui se trouvait sur son chemin. Plus il courait, plus on riait ; et plus on riait, plus il courait.

Enfin il arriva à la sortie de la scène, encombrée par les gens qui regardaient, se fraya un passage au travers, à coups de tête, et courut se cacher tout au fond. Grand-père exultait, et le couvrait de bénédictions. Les musiciens de l'orchestre éclataient de rire, et félicitaient le petit, qui refusait de les regarder et de leur donner la main. Melchior, l'oreille aux aguets, évaluait les acclamations qui ne s'arrêtaient point, et voulait ramener Christophe sur la scène. Mais l'enfant refusa avec rage, s'accrochant à la redingote de grand-père, et lançant des coups de pieds à tous ceux qui l'approchaient. Il finit par avoir une crise de larmes, et on dut le laisser.

Juste à ce moment, un officier venait dire que le grand-duc demandait les artistes dans sa loge. Comment montrer l'enfant dans un état pareil ? Melchior sacrait de colère ; et son emportement ne faisait que redoubler les pleurs de Christophe. Pour mettre fin au déluge, grand-père promit une

livre de chocolat, si Christophe se taisait ; et Christophe, qui était gourmand, s'arrêta net, ravala ses larmes, et se laissa emporter ; mais il fallut lui jurer d'abord de la façon la plus solennelle qu'on ne le mènerait pas, par surprise, sur la scène.

Dans le salon de la loge princière, il fut mis en présence d'un monsieur en veston, à figure de doguin avec des moustaches hérissées, une barbe courte et pointue, petit, rouge, un peu obèse, qui l'apostropha avec une familiarité goguenarde, lui tapa les joues avec ses mains grasses, et l'appela : « Mozart *redivivus* ! » C'était le grand-duc. – Ensuite, il passa par les mains de la grande-duchesse, de sa fille, et de leur suite. Mais comme il n'osait pas lever les yeux, le seul souvenir qu'il garda de cette brillante assistance, fut celui d'une collection de robes et d'uniformes, vus de la ceinture aux pieds. Assis sur les genoux de la jeune princesse, il n'osait ni remuer, ni souffler. Elle lui posait des questions auxquelles Melchior répondait d'une voix obséquieuse, avec des formules d'un respect aplati ; mais elle n'écoutait pas Melchior et taquinait le petit. Il se

sentait rougir de plus en plus ; et pensant que chacun remarquait sa rougeur, il voulut l’expliquer, et dit, avec un gros soupir :

« Je suis rouge, j’ai chaud. »

Ce qui fit pousser des éclats de rire à la jeune fille. Mais Christophe ne lui en voulut pas, comme il en voulait au public de tout à l’heure ; car ce rire était agréable ; et elle l’embrassa : ce qui ne lui déplut point.

À ce moment, il aperçut dans le corridor, à l’entrée de la loge, grand-père, rayonnant et honteux, qui aurait bien voulu se montrer et dire aussi son mot, mais qui n’osait, parce qu’on ne lui avait pas adressé la parole : il jouissait de loin de la gloire de son petit-fils. Christophe eut un élan de tendresse, un besoin irrésistible qu’on rendît aussi justice au pauvre vieux, qu’on sût ce qu’il valait. Sa langue se délia ; il se haussa à l’oreille de sa nouvelle amie, et lui chuchota :

« Je veux vous dire un secret. »

Elle rit et demanda :

« Lequel ?

– Vous savez, continua-t-il, le joli *trio* qu'il y a dans mon *minuetto*, le *minuetto* que j'ai joué ?... Vous savez bien ?... » (Il le chantonna tout bas.) « ... Eh bien ! c'est grand-père qui l'a fait, ce n'est pas moi. Tous les autres airs sont de moi. Mais celui-là, il est le plus joli. Il est de grand-père. Grand-père ne veut pas qu'on le dise. Vous ne le répéterez pas ?... » (Et montrant le vieux) : « Voilà grand-père. Je l'aime bien. Il est très bon pour moi. »

Là-dessus, la jeune princesse rit de plus belle, cria qu'il était un mignon, le couvrit de baisers, et à la consternation de Christophe et de grand-père, elle raconta la chose à tous. Tous s'associèrent à son rire ; et le grand-duc félicita le vieux, tout confus, qui essayait vainement de s'expliquer, et balbutiait comme un coupable. Mais Christophe ne dit plus un mot à la jeune fille ; malgré, ses agaceries, il resta muet et raide : il la méprisait pour avoir manqué à sa parole. L'idée qu'il se faisait des princes subit une profonde atteinte, du fait de cette déloyauté. Il était si indigné qu'il n'entendit plus rien de ce que l'on disait, ni que le prince le nommait en riant son pianiste

ordinaire, son *Hofmusicus*.

Il sortit avec les siens, et il se trouva entouré, dans les couloirs du théâtre, et jusque dans la rue, de gens qui le complimentaient, ou qui l’embrassaient, à son grand mécontentement : car il n’aimait pas à être embrassé, et il n’admettait point qu’on disposât de lui, sans lui demander la permission.

Enfin, ils arrivèrent à la maison, où, la porte à peine fermée, Melchior commença par l’appeler « petit idiot », parce qu’il avait raconté que le *trio* n’était pas de lui. Comme l’enfant se rendait très bien compte qu’il avait fait là une belle action, qui méritait des éloges, et non des reproches, il se révolta et dit des impertinences. Melchior se fâcha et dit qu’il le calotterait, si ces morceaux n’avaient pas été joués assez proprement, mais qu’avec son imbécillité tout l’effet du concert était manqué. Christophe avait un profond sentiment de la justice : il alla bouder dans un coin ; il associait dans son mépris son père, la princesse, le monde entier. Il fut blessé aussi de ce que les voisins venaient féliciter ses parents et

rire avec eux, comme si c'étaient ses parents qui avaient joué les morceaux, et comme s'il était leur chose à tous.

Sur ces entrefaites, un domestique de la cour apporta de la part du grand-duc une belle montre en or, et de la part de la jeune princesse une boîte d'excellents bonbons. L'un et l'autre cadeau faisaient grand plaisir à Christophe ; il ne savait trop lequel lui en faisait le plus ; mais il était de si méchante humeur qu'il n'en voulait pas convenir ; et il continuait de bouder, louchant vers les bonbons, et se demandant s'il conviendrait d'accepter les dons d'une personne qui avait trahi sa confiance. Comme il était sur le point de céder, son père voulut qu'il se mît sur-le-champ à la table de travail, et qu'il écrivît sous sa dictée une lettre de remerciements. C'était trop, à la fin ! Soit énervement de la journée, soit honte instinctive de commencer sa lettre, comme le voulait Melchior, par ces mots : « Le petit valet et musicien – *Knecht und Musicus* – de Votre Altesse... » il fondit en larmes, et l'on n'en put rien tirer. Le domestique attendait, goguenard. Melchior dut écrire la lettre. Cela ne le rendit pas

plus indulgent pour Christophe. Pour comble de malheur, l’enfant laissa tomber sa montre, qui se brisa. Une grêle d’injures s’abattit sur lui. Melchior cria qu’il serait privé de dessert. Christophe dit rageusement que c’était ce qu’il voulait. Pour le punir, Louisa annonça qu’elle commençait par lui confisquer ses bonbons. Christophe, exaspéré, dit qu’elle n’en avait pas le droit, que le sac était à lui, à lui, et à personne autre : personne ne le prendrait ! Il reçut une gifle, eut un accès de fureur, et, arrachant le sac des mains de sa mère, il le jeta par terre en trépignant dessus. Il fut fouetté, emporté dans sa chambre, déshabillé, et mis au lit.

Le soir, il entendit ses parents manger avec des amis le dîner magnifique, préparé depuis huit jours, en l’honneur du concert. Il faillit mourir de rage sur son oreiller, d’une telle injustice. Les autres riaient très haut et choquaient leurs verres. On avait dit aux invités que le petit était fatigué ; et nul ne s’inquiéta de lui. Seulement, après dîner, alors que les convives allaient se séparer, un pas traînant se glissa dans sa chambre, et le vieux Jean-Michel se pencha sur son lit,

l’embrassa avec émotion, en lui disant : « Mon bon petit Christophe !... » Puis, comme s’il avait honte, il s’esquiva, sans rien dire de plus, après lui avoir glissé quelques friandises qu’il cachait dans sa poche.

Cela fut doux à Christophe. Mais il était si las de toutes les émotions de la journée qu’il n’eut même pas la force de toucher aux bonnes choses que grand-père lui avait données. Il était brisé de fatigue, et s’endormit presque aussitôt.

Son sommeil était saccadé. Il avait de brusques détentes nerveuses, comme des décharges électriques, qui lui secouaient le corps. Une musique sauvage le poursuivait en rêve. Dans la nuit, il s’éveilla. L’ouverture de Beethoven entendue au concert grondait à son oreille. Elle remplissait la chambre de son souffle haletant. Il se souleva sur son lit et se frotta les yeux, se demandant s’il dormait... Non, il ne dormait pas. Il la reconnaissait. Il reconnaissait ces hurlements de colère, ces aboiements enragés, il entendait les battements de ce cœur forcené qui saute dans la poitrine, ce sang tumultueux, il

sentait sur sa face ces coups de vent frénétiques, qui cinglent et qui broient, et qui s'arrêtent soudain, brisés par une volonté d'Hercule. Cette âme gigantesque entrait en lui, distendait ses membres et son âme, et leur donnait des proportions colossales. Il marchait sur le monde. Il était une montagne, des orages soufflaient en lui. Des orages de fureur ! Des orages de douleur !... Ah ! quelle douleur !... Mais cela ne faisait rien ! Il se sentait si fort !... Souffrir ! souffrir encore !... Ah ! que c'est bon d'être fort ! Que c'est bon de souffrir, quand on est fort !...

Il rit. Son rire résonna dans le silence de la nuit. Son père se réveilla, et cria :

« Qui est là ? »

La mère chuchota :

« Chut ! c'est l'enfant qui rêve ! »

Ils se turent tous trois. Tout se tut autour d'eux. La musique disparut. Et l'on n'entendit plus que le souffle égal des êtres endormis dans la chambre, compagnons de misère, attachés côte

à côte sur la barque fragile, qu’une force vertigineuse emporte dans la Nuit.

Cet ouvrage est le 54e publié
dans la collection *Classiques du 20e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.